

CHRISTIAN MAILLEBOUIS

UN DARBYSTE AU XIX^{ème} SIECLE

VIE ET PENSEE DE

J.M.A. Dentan

(1805-1873)

**SOCIETE D'HISTOIRE DE LA MONTAGNE
43400 LE CHAMBON SUR LIGNON**

VIE ET PENSEES D'UN DARBYSTE

J.M.A. Dentan

(1805-1873)

"Il serait vain de se détourner du passé pour ne penser qu'à l'avenir. C'est une illusion dangereuse de croire qu'il y ait même là une possibilité. L'opposition entre l'avenir et le passé est absurde."

Extrait de "L'enracinement" du philosophe Simone Weil (1909-1943)

**SOCIETE D'HISTOIRE DE LA MONTAGNE
43400 LE CHAMBON SUR LIGNON**

DOCUMENT N° X

Comment choisir le titre d'un livre?

Il n'existe pas vraiment de méthode, si ce n'est trouver une suite de mots qui suscite l'intérêt du futur lecteur tout en tirant la substantifique moëlle de l'ouvrage. Certains n'ont plus à jouer à cette recherche, tant leur nom d'auteur est attractif. Hélas, je n'en suis pas là, et je dois me plier à la première règle.

Le titre du dernier livre "les Momiers", agaça certains. Pardon à ceux-là. Le but n'était certainement pas de choquer mais de combattre une chimère... Un mot n'est que ce que l'inconscient collectif en fait, et parfois une bonne explication peut transformer la perception initiale. "Momier" qui est dans le langage courant de notre région perçu comme une insulte, n'a ce sens que par son côté ésotérique. Retrouver l'origine du terme pouvait amener à sa vulgarisation et à faire tomber les tabous.

Aujourd'hui, le titre retenu contient le mot "darbyste", vulgairement employé, communément compris, mais qui a le désagrément d'être rejeté par ceux même qu'il est censé désigner. Là, le problème est différent. Point d'insulte, mais un malaise d'ordre éthique que je comprends mieux: des chrétiens qui se sont rassemblés sciemment hors de toutes Eglises constituées, refusent naturellement qu'on essaye de les rattacher à un des leurs, Darby, aussi respectable qu'il fût. Leur fondement spirituel ne peut s'y résoudre.

Alors "Quel nom porter?", comme s'interroge une de leurs brochures récente de présentation: "Ce nom de frères convient (...) Nous n'avons pas à en chercher d'autre. Encore moins à en revendiquer l'usage exclusif (car) mettre en pratique les enseignements de la parole de Dieu quant au rassemblement des croyants, ce n'est nullement constituer un nouveau groupe, dénommé "les frères", ou "l'assemblée des frères" (...)"

Difficile dans ces conditions de donner un titre simple, compris et accepté par tous. Seule la lecture complète de cet ouvrage pourra dissiper l'équivoque.

C. MAILLEBOUIS

INTRODUCTION

Au début de cette étude, il semble utile afin de faciliter sa future lecture, de résumer les quelques événements religieux qui marquèrent profondément notre région au seuil de ce XIX^{ème} siècle. Pour ceux qui voudraient développer plus largement cette question, je les renvoie naturellement, mais avec toute la modestie qu'il convient, au livre paru en 1990 et intitulé: "les Momiers 1820-1845".

En arrivant au pouvoir, Napoléon régla tous les cultes en France. Par la loi du 18 Germinal an X (7 avril 1802) concordat de 1802, il donna aux protestants une nouvelle organisation ecclésiastique. L'Eglise Réformée de France était alors divisée en unités de base appelées Consistoires dont les limites géographiques dépendaient du nombre de protestants habitant une région. Il se trouve que le département de la Haute-Loire dans sa globalité, fut érigé en consistoire et comme l'ensemble des protestants de cette région se situait principalement dans le canton de Tence, on établit dans la commune la plus protestante de ce canton, Saint-Voy, le siège du consistoire départemental.

Par ce concordat, l'Eglise Réformée des années 1820 était alors aux mains des notables. La division assez marquée entre deux mondes, celui des gens pauvres (ouvriers ou paysans) et la minorité bourgeoise marquée par le siècle des Lumières, se manifesta aussi au sein du consistoire de la Haute-Loire. Mais la crise de croissance que vivait l'Eglise Réformée de France après la reconnaissance gouvernementale, dans ces périodes

révolutionnaires aux fortes aspirations émancipatrices, se révéla ici, d'une manière fort étrange.

C'est de Suisse que viendra l'impulsion de la révolte. En ces années 1820, ce pays connaît un fort mouvement de "réveil" religieux mettant à mal la hiérarchie religieuse et l'administration civile. Face à ce mouvement de contestation, la répression est effective et le bannissement est l'arme favorite des autorités suisses. S'expatriant, ces pasteurs momiers, comme on les appelle, choisissent naturellement des régions de langue française, à forte tradition protestante et peu éloignées de leur pays (les Cévennes, l'Ardèche, la Drôme, etc.).

Des associations chrétiennes très dynamiques, les prennent financièrement en charge et favorisent ainsi la progression de ce "réveil" en France. Ainsi en l'espace de 20 ans, une dizaine de pasteurs momiers suisses sillonneront la "Montagne". La division est inévitable: petit à petit une communauté se constitue à côté de l'officielle Eglise Réformée. L'Etat ne reconnaissant pas cette nouvelle Eglise, l'aide gouvernementale est nulle et ce fut avec un fort soutien local qu'un temple fut érigé au Riou, sur la commune de Saint-Voy et qu'un pasteur "évangélique" s'y établit.

L'Eglise officielle de Haute-Loire, soucieuse de garder son hégémonie vit d'un mauvais oeil l'arrivée de ces momiers, et de nombreux heurts marquèrent ce schisme. Mais ce rejet n'était pas partagé par tous. En effet dans l'Eglise Réformée, deux tendances s'affrontaient depuis quelques temps: les libéraux et les orthodoxes. Bien souvent, un pasteur adhérent à l'une ou l'autre tendance, entraînait facilement une grosse proportion de ses paroissiens dans son camp. Dans notre région, les orthodoxes étaient majoritaires dans le canton de Saint-Agrève, alors que l'Eglise consistoriale de Haute-Loire était fortement libérale. Les momiers trouveront donc appui et soutien moral du côté ardéchois, alors qu'ils seront activement combattus en Haute-Loire. A la limite des deux départements, la commune des Vastres fut évidemment le lieu où ces influences s'affrontèrent.

Mais voyons le témoignage d'époque du maire de Saint-Voy, Isidore Laroue, de tradition libérale, donc peut-être pas aussi objectif qu'il voudrait le faire croire. Ce rapport sur la situation ecclésiastique de la région sera transmis au Sous-Préfet, le 26 novembre 1833. Celui-ci comporte certaines imprécisions mais a l'avantage de restituer l'atmosphère et les débats théologiques du moment.

"Je m'empresse de répondre à votre lettre du 17 novembre. Vous saurez d'abord que les MOMIERS de Saint-Voy, ne sont qu'une subdivision des méthodistes anglais, lesquels reconnaissent pour maître, Wesley, fataliste pur, rejettent les bonnes oeuvres et les regardent comme inutiles pour le salut du chrétien. Le pasteur Barbey, suisse d'origine, homme d'un talent fort ordinaire qui fut appelé en 1822 par l'Eglise nationale de Saint-Voy, a été le fondement de cette secte comme l'auteur de la séparation. La cause de la dissidence des Momiers est dans leurs principes qu'ils puisent dans les livres saints. J'ai même ouï dire à des théologiens protestants (?) de bonne foi, que l'évangile à la main, il est fort difficile de les combattre attendu qu'ils font abnégation du plus beau don que le créateur ait fait à l'espèce humaine, la raison. Les succès instantanés du jeune missionnaire s'expliquent facilement. Il succédait à deux vieux pasteurs de capacité fort médiocre; les réformés de la Haute-Loire se trouvaient à cette époque dans une espèce d'engourdissement moral, par conséquent très peu zélés pour la pratique religieuse. Les improvisations chaleureuses de l'exalté genevois eurent bientôt changé cette disposition des esprits, au point que le zèle religieux succéda à l'indifférence mais il n'est pas moins probable pour cela que toute autre doctrine eût compté des prosélytes, eût-elle été même en opposition à celle des momiers dont voici à peu près les extraits fondamentaux de croyance: ils admettent le péché originel et croient à la corruption totale de l'homme. D'après eux la Foy suffit sans les oeuvres, ils croient à la prédestination et nient la liberté de l'homme.

Ainsi d'après les nouveaux sectaires, par la chute d'Adam, tous les hommes sont dans un état de corruption absolue, sous l'esclavage du péché et dans l'impossibilité d'avoir une bonne pensée par eux-mêmes. Ils soutiennent que nous avons tous

mérité la damnation et que s'il y a un petit nombre de sauvés, ce ne peut être par grâce, ou ce qui revient au même, par la Foy. D'après eux, pour avoir la Foy qui sauve, il faut croire que J.C. est mort pour les Elus et en particulier pour soi-même. On a encore cette Foy, quand on s'applique les mérites du Rédempteur et que l'on est fermement convaincu qu'on est compris dans le nombre des Elus.

En cela ils diffèrent de presque tous les chrétiens qui admettent l'universalité de la rédemption par les sacrifices expiatoires, et font consister la véritable Foy dans la croyance à tous les dogmes et à toutes les vérités de la religion et surtout dans la pratique constante de tous les devoirs et de toutes les vertus qu'elle prescrit.

Les momiers soutiennent que Dieu accorde sa grâce aux uns et la refuse aux autres quoiqu'ils soient également pécheurs et qu'ils ne vaillent pas mieux les uns que les autres, attendu disent ils, que Dieu ne doit rien à sa créature, qu'il a fait tout pour (ou par) sa gloire; pourquoi ne pourrait il donc pas, pour faire éclater sa justice, et manifester sa miséricorde, sauver une partie du genre humain et envoyer l'autre à la perdition? et cela par des raisons prises en lui et parce que tel a été son bon plaisir, ou plutôt parce que les uns ont été prédestinés à toute éternité au salut, et les autres à la perdition.

La croyance aux inspirations est encore un des dogmes des momiers aussi arrive-t-il souvent (par l'opération du Saint Esprit) qu'un simple laïque remplace le pasteur au besoin.

Les protestants au contraire ne croient ni à la prédestination ni aux inspirations. (...)

Au résumé, Monsieur le Sous-Préfet, le nombre des séparatistes de la Haute-Loire, ne s'élève pas au delà de 200. Leurs idées religieuses sont aujourd'hui stationnaires, l'on pourrait même ajouter avec fondement qu'elles ont une tendance rétrograde, puisque plusieurs d'entre eux assistent de nouveau aux exercices de l'Eglise nationale, qu'un plus grand nombre encore blâme la séparation, et que si la grande majorité n'était retenue par l'amour propre, elle rentrerait probablement dans le giron. Sans doute que les opinions religieuses de la plupart d'entre eux sont sincères et consciencieuses, mais la bonne foy d'un assez grand nombre est au moins fort suspecte.

Si je suis bien informé, les frais considérables qu'ont faits et que font encore les méthodistes anglais pour introduire et répandre leurs doctrines en France, en Suisse et en Allemagne,

jettent du doute au moins sur la sincérité de plusieurs d'entre eux, surtout sur celle de leurs missionnaires qui à leurs idées mystiques (?) joignent encore quelques unes des allusions (?) des enfants de Loyola. Aussi se sont ils acquis chez les protestants de l'Eglise mère le surnom mérité du nom de JESUITES PROTESTANTS. Il est bon de vous dire aussi que même parmi eux il existe plusieurs nuances, beaucoup pensent que leur secte doit être indépendante de l'Etat, et que par conséquent les pasteurs ne doivent pas en être salariés. Sans doute que les momiers de Saint-Voy, diffèrent en cela du petit nombre de séparatistes des autres Eglises de France. Des raisons d'intérêt purement physique en sont sans doute la cause. D'abord c'est qu'il est fort dispendieux pour un aussi petit nombre de solder un desservant, ensuite ils sont fort contrariés dans leurs alliances ne voulant pas s'unir aux damnés de l'Eglise mère. Aussi est il vrai de dire qu'après 8 à 10 ans d'absence, la récente visite du disciple wesleyen, fondateur de la secte, n'a produit aucun effet, aucune sensation. Le prestige avait disparu au point que les nouveaux réformés furent menacés d'une nouvelle réforme.

Au reste, Monsieur le Sous-Préfet, si, sous l'ancien gouvernement, cette politique ne fut pas entièrement étrangère aux sommités de la secte, il n'en est pas de même aujourd'hui. Je pense qu'elle ne s'en occupe pas du tout, et qu'elle n'est nullement dangereuse. Pour ce qui est des idées religieuses, je suis d'avis qu'elle finira tôt ou tard par rentrer dans l'Eglise protestante. Je fonde mon opinion sur plusieurs raisons tant morales que physiques en somme la loi de la nécessité.

Dans le début, l'exaltation était forte de part et d'autre, et la scission complète. Aujourd'hui et même depuis 1830, le calme et la bonne harmonie se sont rétablis entre les protestants et les momiers de Saint-Voy, une égale protection accordée à tous et sans distinction par l'autorité n'a pas peu contribué à obtenir ce résultat satisfaisant.

J'ai sous les yeux une lettre de M De Sainte Colombe en date du 3 mars 1827, qui me porte à croire qu'il fut fait à cette époque par cet administrateur un rapport qui aurait été envoyé à M le procureur général. Il vous sera sans doute facile de vous procurer ce document qui ne doit pas être sans mérite.

Il y a 5 à 6 mois aussi que je vis dans le journal "Le temps", un feuilleton concernant les méthodistes. Il me parut tellement supérieur, tant sous le rapport littéraire que sous celui des idées

justes qu'il donnait des méthodistes et de leur doctrine que j'en fis prendre copie; mon intention était de la joindre à ma lettre, mais je ne la retrouve pas; à mon premier voyage à Yssingaux, je me ferai un plaisir de vous la porter.

Ces renseignements sont sans doute bien incomplets, Monsieur le Sous-Préfet, il aurait fallu y consacrer plus de temps et avoir plus de talents, mais à défaut de mieux, j'espère qu'ils pourront vous suffire, je regrette seulement de ne pouvoir les transcrire pour les rendre plus lisibles et plus corrects, une légère indisposition m'en empêche.

*Veillez, Monsieur le Sous-Préfet, compter ma bonne volonté pour quelque chose et croire que je me ferai toujours un devoir d'être utile à l'administration, et un plaisir de faire pour vous personnellement quelque chose qui puisse vous être agréable.
(...)*

PS. C'est à vous de juger si, dans ce rapport, j'ai su me dégager de tout esprit de secte et si je l'ai fait impartialement."

Après le passage du pasteur suisse Barbey qui sera le véritable initiateur de ce mouvement, c'est également de ce pays que viendra un second pasteur, Jean Marc Albert Dentan pour finir d'établir la nouvelle Eglise du Riou. L'arrivée sur le plateau en 1829 de Dentan fut capital pour le devenir spirituel de notre région car il ne fut pas que celui qui sut asseoir la nouvelle Eglise du Riou, il fut aussi, comme nous le verrons, l'élément déterminant de l'ancrage sur le plateau des thèses qu'un jeune pasteur anglais, Darby (voir Annexe 1), commençait à diffuser en France.

De cette période, nous reste une abondante correspondance entre Albert Dentan et son fils Samuel. Celle-ci conservée au sein de la famille Dentan nous permet de suivre assez bien, avec plus d'un siècle de recul, le cheminement de ce pasteur et de ses proches. J'en ai tiré les principaux extraits de lettres qui illustreront mes propos, tout en me gardant de tout morcellement excessif et tendancieux.

Ce préliminaire, malgré ce que je viens d'en dire est toutefois faussé dès le départ, d'abord par le nombre forcément restreint de

citations et ensuite par le choix obligatoirement subjectif, des morceaux choisis. Par cet avertissement, je souhaite simplement nuancer les impressions qui se dégageront de l'écrit. A vous, ami lecteur, de reprendre mon cheminement bibliographique pour vous faire un jugement plus élaboré. Sachez seulement qu'un grand souci d'objectivité et de longues réflexions ont présidé à ce travail de sélection!

Au terme de cette introduction, il y a déjà pour certains lecteurs peu habitués à notre région, des noms de lieux étrangers, comme par exemple, le dernier cité: "Le Riou". Pour faciliter la lecture de ce livre, la carte de la page suivante, permettra à ceux-ci de repérer les différents hameaux qui seront évoqués par la suite.

Légende:

Limite des communes: ----

Limite de départements: ++++

Principales routes: ----

Noms des communes en souligné.

"Calvinistes" en noir et "Catholiques" en blanc.

d'après le recensement de 1851.

	Chambon	Champclause	Devesset	Fay	St-Agrève
Catholiques	188	811	1/2	862	1/3
Calvinistes	2141	280	1/2	62	2/3
Total	2329	1091	1566	924	2498

St-Front	St-Jeures	St-Romain	St-Voy	Tence	Vastres
2342	2111	121	128	5511	501
258	751	803	2553	601	508
2600	2862	924	2681	6142	1009

UNE FAMILLE D'EXILES

ORIGINE DES DENTAN.

La veille de Noël 1805, Jean Marc Albert Dentan naissait à cinq kilomètres de Lausanne. Un des registres de la paroisse de Lutry mentionne cet événement de la manière suivante:

"Jean Marc Albert DENTAN, né le 20 Décembre 1805 à Lutry, canton de Vaud, fils de Jean-Jacques Dentan (dit Jeanot) de Lutry, habitant Lausanne, et de Lisette Deournez de Villierens, sa femme. Baptisé le 15 Janvier 1806 dans l'Eglise de Saint-Laurent à Lausanne. Parrains: Jean-Gédéon Dentan, frère du père et Albert Deournez, frère de la mère. Marraine: Marianne Deournez de Villierens."

Mais la qualité suisse des Dentan n'était que récente puisque le berceau de la famille se trouvait en fait, sur le sol français. Un parchemin nous rappelle encore la trace du plus vieux de la lignée, un certain Nycod de Entan, qui résidait au cours de l'année 1426, en Chablais (région de Haute-Savoie).

Au XVI ème siècle, plusieurs branches de la maison s'établissent dans des localités savoyardes voisines telles que Meinier, Choulex, Le Biot ou Viegy. Le nom prend alors différentes formes comme: Dentan, D'Entan, Dentand, Dantant ou Dantan. L'influence de la famille sur la région devient si importante que le duc Amédée de Savoie lui octroya des armes: "D'argent au lion de sable tenant une hure de sanglier de gueule, au chef d'azur chargé de trois étoiles d'argent malordonnées à

dextre, et d'un soleil hissant du côté senestre" (Cimier: le lion de l'écu. Devise: Sic Dentan).

Le 29 mai 1582, Abraham et Isaac Dentan reçoivent alors de ce duc des lettres gratuites d'anoblissement "pour tenir fief noble au sujet de leur Seigneurie de Viegny".

Mais à cette époque de guerres de religion, les différentes familles Dentan qui ont adhéré à la Réforme émigrent sur l'autre rive du lac Léman, dans la région de Genève où, encore de nos jours, une rue Dentand nous rappelle le souvenir d'un célèbre maître ramoneur dans la plus pure tradition savoyarde. C'est ainsi que Pierre Dantan, ancêtre direct de Jean Marc Albert, et originaire de la paroisse du Biot, émigre avec ses trois enfants. L'un d'eux, Nicolas Dantan s'établit comme vigneron à Savuit, au dessus de Lutry. Le 3 février 1606, le Conseil de Lutry le reçoit alors comme citoyen dans les termes suivants:

"Nicolas Dantan, de la paroisse du Biot, a prié il soit reçu (?) de ceste parroisse pour habitant suivant le désir qu'il a de suivre à la Religion Chrestienne, de laquelle il a vraye cognaissance avecq offre de rendre tous les devoirs et offices requis à un vray Chrestien et voisin"

Dès lors toute la descendance de Nicolas continua d'habiter Lutry, dont elle reçut de père en fils le titre de Bourgeois de la ville, à partir de décembre 1641. Ce ne sera qu'au XVIII ème siècle que le nom de la famille se transformera dans l'orthographe actuelle.

Ironie de l'histoire, deux siècles après que ses ancêtres trouvèrent en Suisse le refuge qu'ils cherchaient, un membre de la famille Dentan revenait en France pour des raisons similaires, comme nous allons le voir: vivre pleinement sa foi...

LA JEUNESSE D'ALBERT DENTAN.

Le 22 juin 1874, soit un an jour pour jour après la mort d'Albert Dentan, sa fille aînée, Louise, transmet à son frère Samuel, une courte biographie de leur père:

"(...) Orphelin à 12 ans de père et de mère, 1817, en 8 jours de différence, ses parents moururent du typhus. Elevé alors chez son grand père qui l'aimait beaucoup. Conversion à 15 ou 16 ans, 1820 ou 21. Comme il suivit la dissidence et se joignit à ceux qui avaient abandonné le nationalisme, son grand-père furieux, le chassa, de peur qu'il n'influencât ses deux frères; mais cela ne les empêcha pas eux aussi, de suivre les nouvelles lumières. Il fut recueilli par M. et Mme Henri Olivier qui lui servirent de parents et lui firent continuer ses études à Paris. M. Haldane faisait élever 4 jeunes gens à ses frais et notre cher père fut de ce nombre. On lui donnait 15 sous par jour. Là, il se mit à travailler avec une ardeur extrême, fouillant les bibliothèques et s'instruisant tant qu'il pouvait, sachant quel besoin il en avait. C'est à Paris qu'un jour en se promenant avec un de ses amis, on lui vola sa bourse qui contenait juste le prix de son repas dont il fallut se passer. Je le vois encore me racontant cela, il me semblait voir son désappointement.

Ses études finies, il fut consacré et envoyé à Lyon (je ne sais pas la date précise) où il fut employé à évangéliser, il n'y avait pas un protestant, pas un chrétien; et il se mit à distribuer des traités, il rechercha quelques ouvriers et bientôt une toute petite réunion composée d'allemands et de 2 ou 3 femmes, put avoir lieu, je crois rue Bouteille. Ce n'est que plus tard que M. Monod et Moureton allèrent y travailler. De Lyon, il alla faire une visite à la montagne du côté du Lizieu, à la Bataille et comme ce bon air convenait beaucoup à sa santé, il écrivit à M. Olivier de le laisser là, car alors il était employé par une société de Glasgow qui l'avait destiné à un autre poste, mais on consentit à l'y laisser et il se mit à parcourir les montagnes de l'Ardèche et de la Haute-Loire et finalement, vint se fixer, après l'arrivée de M. Vigier dont le poste était du côté du Lizieu, à Chambron (sur Devesset) où on ne l'accueillit qu'avec une extrême défiance car on avait fait courir le bruit que c'était un prêtre déguisé et il lui était presque impossible de réunir 4 personnes, enfin une circonstance imprévue vint lui ouvrir toutes les portes. Un curé fanfaron le provoqua et lui donna rendez-vous pour la lutte

théologique chez le maire où deux autres prêtres et bien des personnes se rendirent; Après de longs débats on se sépara, et le curé se vanta partout qu'il avait battu M. Dentan. Alors papa lui écrivit une longue lettre de 14 pages pour réfuter son dire et lui prouver son erreur, il envoya une copie de cette lettre au maire et à quelques autres. Cela fit un si grand bruit, que la fabrique s'en émut et changea ce curé; mais l'éveil était donné, tout le monde voulut entendre papa et il tint depuis lors d'énormes réunions où un grand bien se fit bientôt voir.

Il se maria et continua à parcourir la montagne faisant tout le bien qu'il pouvait. Il y a encore bien des vieillards convertis de cette époque qui sont les témoins de tout ce que je t'ai raconté. Henri naquit à Chambron, puis papa vint s'établir chez Marie Picq à l'Aulagner où Louise, Jenny et Samuel naquirent; puis au Riou où il demeura 5 ou 6 ans; là Benjamin, Adèle et 2 petites filles qui moururent jeunes, naquirent. Son séjour dans ces diverses localités, fut entremêlé de rudes épreuves; bien des fois, il cria à son Dieu dans l'angoisse de son âme, et toujours son Dieu lui vint en aide. Les réunions étaient très nombreuses et fréquentes. De plus, le cher père se sacrifiait à visiter les malades et à les soigner. Je ne crois pas qu'il y ait une seule famille de ces pays qui n'ait eu ses soins ou ses conseils, et tu entendras tout le monde dire du bien de lui.

Il quitta la montagne pour aller à Combovin où Marie naquit. Tu sais l'histoire de la famille depuis lors, inutile que je t'en raconte plus (...)"

Mais avant de reprendre le cours de cette vie, attardons nous sur ces années 1840, juste avant le départ pour Combovin. Epoque capitale, car une nouvelle lame de fond religieuse commence à déferler sur le plateau. Cette décennie verra en effet, s'épanouir en Ardèche, les premières assemblées darbystes de France (voir Annexe 3).

LE DEBUT DES ASSEMBLEES DE FRERES.

Le pasteur Rochat en charge alors de l'Eglise dissidente d'Annonay, fut un témoin privilégié de ces événements. A ce propos, il nous a laissé ce qui suit:

"Dès 1840 et dans les années qui suivirent toutes les Eglises dissidentes furent d'abord agitées et secouées puis ravagées ou entraînées par l'invasion du darbyisme. Le succès en fut d'autant plus facile dans l'Ardèche et la Haute-Loire qu'il commença par entraîner la plupart des évangélistes, trop peu préparés pour lui opposer une résistance sérieuse. M. Dentan lui-même après une longue résistance et voyant la moitié de son Eglise gagnée, fut entraîné à son tour. (...)"

Regrets d'autant plus amers qu'il nous avoue:

"Une des Eglises dissidentes les plus prospères était certainement celle du Riou et de la Pireire (près de Saint-Agrève) sous les soins de M. Dentan assisté d'anciens. L'Eglise avait construite ces deux lieux de culte et M. Dentan se rendait chaque dimanche alternativement dans l'une ou dans l'autre de ces deux chapelles. (...)"

"Partout où le darbyisme rencontra une résistance sérieuse, il y eut scission, plus ou moins violente, ainsi au Riou et à Annonay.

Avant que la déchirure se produisit définitivement dans cette dernière localité, il y eut dans l'assemblée des tiraillements prolongés et pénibles. M. Favez était revenu de Genève s'humiliant de n'avoir pas jusqu'alors enseigné complètement la vérité. (...)

Genève et en particulier l'Eglise du Bourg de Four, était toujours comme le centre des Eglises dissidentes et le point vers lequel se tournaient les regards. C'est là que se formaient, dans une préparation un peu trop sommaire, sous les soins de M.M. Guers et L'Huillier, les évangélistes qui parcourent l'Ardèche, la Haute-Loire, le Gard, etc. Il faut citer M. D. Reymond dans le Gard, M.M. Guignard, Schüttel, Favez, etc. Les Eglises étaient de simples congrégations peu fortement organisées, sans autre lien entre elles que la conformité de vie et le ministère un peu itinérant de leurs évangélistes. Ceux-ci étaient soutenus par la Commission d'Evangelisation des Eglises dissidentes unies. (...)"

Or il se trouve qu'à la même époque, un pasteur anglais du nom de Darby (Voir Annexe 1) est dans la mouvance de cette Eglise du Bourg de Four. Là, il fait des émules et enseigne ses thèses à qui veut l'entendre. Guignard, Schüttel et Favez, pour ceux déjà cités, adhèrent pleinement à l'analyse de Darby. Quand ces prédicateurs (re)viennent dans leurs régions d'élection (Guignard à Vernoux, Schüttel à Lyon, Favez à Annonay), ils entraînent avec eux un certain nombre d'adeptes.

Le pasteur Rochat nous précise alors, ce qui se passa à Annonay:

"C'est ainsi que la scission se trouva consommée, c'était en 1844, l'ancienne dissidence demeurait maîtresse du lieu de réunion et des meubles entre autre le fameux pupitre qui avait été le sujet de maints débats. (...) Les 2 assemblées marchèrent dès lors séparément. Les frères darbyistes fréquemment visités par des frères de la Montagne, M.M. Meylan ou Dentan, Vey, Moula, Héritier en ayant pour eux la jeunesse et le mouvement. (...) La réunion darbyiste était sans contredit plus jeune, plus vivante, et l'on sentait que le mouvement s'était porté de ce côté. (... suit la liste des frères dans laquelle on trouve surtout des familles d'artisan et de commerçant, avec une forte proportion de femmes)

La réunion du "haut" avait 2 assemblées chaque dimanche, à 10 heures et à 2 heures et une autre un soir de la semaine. Quant elle n'était pas présidée par un évangéliste ou un frère en passage ou en séjour, Favez, Tracol, Meylan, Guignard, Dentan, Vierne, Vialet, Schüttel, Bréguer, Vey, Moula, Héritier, ou quelques frères anglais, tel que M. Coxwell, qui y passa plusieurs années, elle était conduite par Chabanne ou tel autre des frères nommés ci-dessus. (...)"

Ainsi, dans le sillage des nouvelles Eglises revivalistes, le mouvement darbyiste s'établit peu à peu. Saint-Voy, Saint-Agrève et Annonay en sont à cet égard, les exemples typiques au nord du Vivarais. Bien souvent le passage ou l'installation dans un hameau d'un frère convaincu permettait alors, la constitution de nouvelles assemblées villageoises. A. Moureton fut un des premiers à jouer ce rôle capital. Le pasteur dissident suisse

Reymond, venu dans la région du Vigan à la demande de Moureton, nous le présente de la manière suivante:

"C'était en 1830, M. Adrien Moureton d'Annonay, commis voyageur, se rendait dans la contrée pour placer ses marchandises; mais ayant trouvé lui-même la perle de grand prix, il cherchait à la faire connaître autour de lui et engageait les personnes qu'il rencontrait sur son chemin à en faire l'acquisition. Il trouva à Avèze quelques personnes disposées à l'écouter et à recevoir l'évangile. Il y faisait de temps en temps quelques petits séjours et visitait les localités environnantes. Au bout de quelques temps il abandonna son commerce, se donna tout entier à l'oeuvre du Seigneur et se fixa définitivement à Avèze. Il commença son oeuvre par les petits, visitant les hameaux, instruisant les enfants, leur apprenant à lire et à chanter de petits cantiques. Les adultes profitaient des leçons données aux enfants. (...)"

Un autre pasteur suisse, Deletra, qui parcourut l'Ardèche pendant l'été 1841, pour essayer de s'opposer à la progression des thèses revivalistes, nous le décrit de la manière suivante:

"(C'est un) homme d'une bonne famille d'Annonay qui a quitté le commerce et qui court la France comme colporteur et prédicateur darbyste. Il a fait un divorce complet avec toutes les traditions de l'Eglise et se pose avec une force très grande comme apôtre de la toute primitive qu'il voudrait faire revivre. C'est un homme honorable qui n'a qu'un défaut: c'est de vouloir l'impossible... C'est un homme assez grand et assez gros. Il allait sur un âne, un sac de livres en croupe et suivi par un jeune homme. Il me serra la main d'une manière si expressive que je compris bien que ceux de la secte avaient des signes pour se reconnaître. Comme nous ne nous reconnûmes point, nous en restâmes là après que je lui eus acheté un ou deux livres. (...)"

Comme le suggèrent ces différentes citations, Moureton débordait d'activités. Sur ce point, nous possédons même un témoignage très instructif, daté du 13 juillet 1833, qui émane du célèbre pasteur méthodiste Cook:

"Il est vrai que le bon frère Moureton, que nous avons vu à Paris, se trouve au Vigan et y travaille avec un zèle infatigable, tenant 22 réunions par semaine. (...)"

Ce dynamisme explique pourquoi ceux qui suivirent ce prédicateur furent initialement appelés "Mouretonistes". Dans

cette valse des étiquettes, la question est de savoir à partir de quelle année le qualificatif de darbyste fut-il posé sur la personne de Moureton?

Vers 1840, Moureton mais aussi les deux suisses Dorel et Guignard, ne se ménagèrent pas entre Desaignes et Saint-Agrève, et aux alentours de Vernoux. Les réunions se multipliaient et commençaient à porter des fruits. Ces précurseurs, de par leur qualité humaine et de par leurs messages, firent des émules locaux (Chièse, Vey, Moula, Héritier, etc.) qui à leur tour, en tant qu'enfants du pays, prirent un rôle important dans la consolidation des assemblées.

Très tôt, Darby s'était intéressé à la diffusion des assemblées en Ardèche et dans le Gard. Nous avons plusieurs de ses lettres envoyées en 1840 de Suisse, où il donne conseils et avis à ses deux amis: Favez et Guignard qui sont alors dans la région de Vernoux. Il vint même dans ce département au début de l'année suivante. Dans une lettre écrite de Plymouth, le 2 mai 1841, et adressée à A. Guignard, il fait allusion à cette visite. Il les a tous vus; il a été consolé et béni au milieu d'eux. Il se rappelle ses courses dans les montagnes avec la plus grande joie. Il recommande de travailler sans faire des arrangements et des réglementations, de se consulter ensemble. Que l'état des âmes en détail soit l'objet de vos soins assidus.

Est-ce à cette occasion que Dentan croisa pour la première fois, le chemin de Darby? Sinon, la première rencontre physique entre les deux hommes date probablement de l'année 1844. Il y eut à cette époque un rassemblement des principaux prédicateurs du Sud Est de la France, à Annonay. Le pasteur Rochat nous a, là encore, laissé quelques impressions:

"(...) Ce fut une sorte de synode darbyste qui se tint précisément alors, vers la fin d'avril, autour de M. Darby en personne et dura 10 ou 15 jours. De près et de loin, de l'Ardèche, de la Drôme, de la Loire, de la Haute-Loire, du Gard, etc. étaient accourus les évangélistes darbystes les plus en vue,

de Meuron, Breguer, Elfenbein, Saüs, Favez, Tracol, Guignard, Meylan, Vey, Moula, Héritier, Genot, Copona, etc. Au milieu de ces disciples empressés et soumis, dans cette réunion prolongée qui tenait du Synode et de l'auditoire, du matin au soir M. Darby parlait, exposait; il parcourut la Bible entière au point de vue de l'apostasie de l'Eglise, ses auditeurs écrivaient comme des étudiants aux cours de leurs professeurs, en se disant qu'ils remportaient des notes de quoi nourrir leurs troupeaux pendant trois mois. Les repas se prenaient en commun, et M. Darby, infatigable, après avoir professé toute la journée, était encore en état de présider des réunions le soir. Il donna quelques réunions dites d'appel, où se rencontraient des personnes du dehors invitées. (...) On ne pouvait s'empêcher de reconnaître leur zèle et la large hospitalité qui fut exercée en cette circonstance, ainsi que la tenue et la capacité de travail de M. Darby; mais l'avidité avec laquelle on écoutait et recueillait les moindres paroles dépassait toutes les bornes permises. (...)"

Toujours est-il que les deux hommes se connaîtront assez bien, puisqu'en 1863 quand Albert Dentan prévient son frère alors au Etats-Unis, de la tournée prochaine de Darby outre-Atlantique, il lui dit ceci:

"Il me connaît très bien, moi et les miens. De fait, il a séjourné avec nous plusieurs fois. Il aurait pu te donner des nouvelles détaillées sur nous tous. Je ne correspond pas avec lui, mais j'apprécie beaucoup les sermons hautement spirituels qu'il a prêchés dans notre Eglise. (...)"

De cet épiscopat ardéchois le mouvement gagna peu à peu toutes les grandes villes de cette région (Lyon, Saint-Etienne, Valence, Marseille, etc.) lesquelles eurent des assemblées constituées dans la décennie de 1860. La correspondance de Dentan fait souvent allusion aux quotidiens de ces différentes assemblées et on y découvre combien celui-ci s'implique dans les heurs et malheurs de ces diverses réunions. Cependant ces lettres laissent supposer que, proportionnellement au nombre d'habitants de ces villes, ces assemblées sont peu peuplées et parfois déchirées par des conflits de personnes (Lyon, Marseille). Voyez à ce propos ce que Dentan écrit en 1855 sur l'assemblée de Saint-Etienne:

"(...) Quant à l'oeuvre, ce qu'on peut en dire c'est que le Saint Esprit y est; mais il n'y souffle pas avec véhémence. Je trouve que c'est une saison bien morte, pendant laquelle les choses se conservent petitement dans leur état, jusqu'à ce que vienne un moment de réveil, que nous appelons de tous nos voeux. (...) Je ne vois encore à Saint-Etienne que deux ou trois conversions depuis que j'y suis; c'est ce qui m'a encouragé en commençant; depuis cela, plus rien ne s'est manifesté. On est tellement préoccupé ici, ou du commerce qui absorbe tout, ou de la famine qui se fait sentir, que l'on n'a d'oreilles pour rien d'autre. Il faut attendre un temps meilleur. (...)"

Incontestablement, ces années 1843-1845 marquent pour la famille Dentan, un changement profond dans leur philosophie. Déjà en 1843, Dentan annonçait aux pasteurs abonnés à un bulletin de tendance évangéliste, "la correspondance fraternelle" du pasteur Frontin qu'il se retirait de cette association pour des raisons personnelles non précisées, mais probablement liées à sa nouvelle vision des choses. Et puis viendra l'année du départ: 1845. Celui-ci apparaît comme une cassure voulue, du moins jugée nécessaire par les Dentan. C'est du moins ce qu'on peut en déduire avec un siècle de recul quand on analyse l'attachement des Dentan à notre région. Les quinze années qu'ils viennent de passer sur le plateau, leurs témoignages écrits à différentes époques, et surtout, comme nous le verrons plus tard, leur retour définitif à Saint-Agrève en 1858, en sont des preuves manifestes. Alors pourquoi partir du Riou?

L'origine de cette rupture avec la communauté qu'il avait si longuement encadrée, est peut être à rechercher dans un fait qui intervint en 1844. Mais avant d'en venir à ce point capital, voici quelques précisions d'ordre général sur la question millénariste.

LE MILLENARISME.

Le millénarisme désigne habituellement la croyance au Millenium, période de mille ans durant laquelle le Christ règnera en personne sur la terre. Il s'agit d'un phénomène aussi ancien que le christianisme et qui plonge ses racines dans la religion juive qui, plus que toute autre, est centrée sur l'attente d'un "Age d'or".

Pour des non croyants, les phénomènes millénaristes qui se traduisent généralement par une recrudescence prophétique sont souvent considérés sous un angle pathologique. On y voit là, simplement, un dérèglement de l'imagination. Or certains travaux récents d'ethnologues ou de sociologues permettent un changement radical de perspective en présentant ces mouvements comme une réponse adéquate à une situation critique. En effet, ces phénomènes d'espérance millénariste conduisent souvent à une passivité relevant de pensées suicidaires ou à l'opposé, à des révoltes des classes sociales les plus opprimées. Qu'il s'agisse des civilisations féodales, du prolétariat urbain ou de peuples colonisés, le sous développement culturel constitue un terrain propice à l'éclosion de ces espérances messianiques. De plus, les périodes de crises (économiques, diplomatiques avec risque de guerre, épidémiques, etc.) renforcent ces aspirations, trouvant dans ces événements dramatiques une justification à leur prédiction.

Dans son article "Millénarisme et acculturation" qui traite en profondeur de la question, le professeur Kaufmann, résume assez bien ces idées:

"Là où les facteurs de désintégration engendrent un état d'anomie marqué par la frustration, l'insécurité, la confusion, créant le sentiment d'une impasse culturelle, les mouvements millénaristes sont susceptibles de jouer un rôle d'intégration sociale réalisant, au delà des anciens particularismes, une unité de résistance soit contre l'étranger, soit contre d'autres classes sociales dominantes. (...)"

C'est dans cette optique que j'aimerais aborder la question millénariste dans notre région.

Dans le monde chrétien occidental, le millénarisme fut présent à toutes les époques. Les faits foisonnent et je n'en relèverai ici que quelques aperçus. Le premier exemple que je vous soumetts est fort symptomatique. Il relève d'un personnage qui symbolise à lui seul, le début de la science moderne. Le célèbre Isaac Newton dont l'activité alchimique fut bien plus grande, mais combien moins connue, que sa géniale idée sur le concept de pesanteur, proposa successivement 3 dates du retour du Christ!

Pour les milieux revivalistes et dans la période qui nous concerne, il faut remonter à un certain Bengel. Cet ami de Wesley écrivit en 1740, un ouvrage dans lequel il plaçait le début du Millenium en l'année 1836. Tout le piétisme rhénan adhéra à ces idées ou en épousa de semblables. En Angleterre, ce fut aussi Irving qui annonçait le jugement dernier pour l'année 1834. Il faut dire que la traduction anglaise de la "Venue du Messie en gloire et en majesté" du jésuite Jean Josaphat Ben Ezra fit grand bruit étrangement, dans les milieux protestants, aux environs de 1800.

C'est surtout outre-Atlantique, vers les années 1840, que le millénarisme connut une impulsion sociale extraordinaire. La création des "adventistes du septième jour" par William Miller (1782-1849) en résulta. Convaincu dès 1818, Miller publia en 1833 un ouvrage intitulé: "Preuves manifestes par l'Ecriture et l'Histoire de la seconde venue du Christ vers 1843". Dans ce livre, en extrapolant à partir de certains passages bibliques, Miller arrive à fixer l'échéance divine entre le 21 mars 1843 et le 21 mars 1844. Au printemps 1844, ses disciples proposèrent un redressement des computations et aboutirent alors avec une rigoureuse précision au 22 octobre 1844 pour la descente du Christ sur la terre. A cette date, de nombreux chrétiens dans la sphère d'influence de ces adventistes, principalement sur la côte nord-est des Etats-Unis, furent au rendez-vous. La déception fut grande et une des conséquences fut l'émiettement et la transformation du mouvement "adventiste du septième jour". C'est dans cette mouvance, qu'à partir de 1870, Charles Taze

Russel (1852-1916) rassembla des "étudiants de la Bible" et reposa la question millénariste. Ceux-ci fixèrent le retour sur terre du Christ pour 1914! C'est seulement en 1931, sous l'impulsion de leur nouveau président Joseph Franklin Rutherford (1869-1942), que ces "étudiants de la Bible" prirent le nom de "témoins de Jéhovah".

DENTAN ET LA QUESTION MILLENARISTE.

Après cette présentation générale qui nous a emmenés si loin, revenons à notre région. Rappelons tout d'abord que le frère de Dentan qui avait séjourné comme instituteur au Freydier, avant de devenir missionnaire auprès des Peaux-rouges, résidait depuis 1835 dans la région où le message adventiste fut extrêmement vivace. Ne doutons pas que l'américain Samuel entretenait son frère Albert de ce courant prophétique des plus importants pour un chrétien, d'autant plus qu'Albert commençait à recevoir pleinement le message darbyste.

Les darbystes anglais firent très tôt, de l'Apocalypse leur livre de prédilection. Sujet à différentes interprétations, il fut même une des origines de la première grosse scission au sein des frères (Voir conflit au sein de l'assemblée de Plymouth entre Newton et Darby). De plus, Darby publia à cette époque des pancartes présentant par le menu l'arrivée du Millenium. Certes aucune date ne fut avancée par celui-ci, mais la proximité de cet événement était pour lui, et l'ensemble de ses condisciples, une question fondamentale.

Qu'en fut-il sur le plateau? il est difficile de cerner précisément la question, mais il semble certain qu'un mouvement de résonance millénariste eut lieu dans l'année 1844. Un "pamphlet" catholique de Jean François Thézard a été cité par le docteur Mathieu dans son livre: "La paroisse de Saint-Voy",

mais celui-ci demeure actuellement introuvable. Malgré tout, trois témoignages contemporains sur ce fait, d'origine protestante mais non darbyste, nous sont heureusement parvenus et nous permettent d'en savoir un peu plus.

Le premier est tiré des mémoires de l'évangéliste suisse Reymond qui passait régulièrement au Riou et qui nous dit en parlant de son ancien coreligionnaire Dentan:

"(...) Je dois relater un fait regrettable et humiliant, mais qui renferme un grand enseignement pour tous les chrétiens. Si nous le rappelons ce n'est pas pour jeter la pierre au respectable frère qui fut le promoteur de cette fausse démarche et encore moins pour flétrir sa mémoire. Ce serviteur de Dieu préoccupé à l'excès du retour du Sauveur et nourrissant peut être le désir de ne pas passer par la mort, se persuada que Jésus allait apparaître sur une montagne des environs; il s'y rendit, avec quelques adeptes, pour le recevoir. Grande fut leur déception, ils durent revenir tout confus et humiliés d'une telle méprise. Sans doute que l'objectif du croyant est la venue de Jésus Christ en gloire, mais nous ne savons ni le jour ni l'heure de ce retour. (...)"

Autre témoignage d'époque, Roussillon qui dans sa thèse de théologie de 1855, écrit:

"Ainsi le chef des darbystes de Saint-Agrève qui avait annoncé en 1844 la prochaine venue de Christ, crut un jour apercevoir dans la montagne, Satan qui le guettait. Depuis ce moment il fut atteint d'une folie mélancolique, n'osant plus prendre la parole dans les assemblées et s'imaginant avoir toujours le diable à ses trousses. (...)"

Roussillon qui postule pour le pastorat, se montre dans sa thèse farouchement opposé aux thèses darbystes et semble reprendre un texte antérieur, écrit par Herzog dans une brochure de 1845 intitulée: "les frères de Plymouth". Voici cet extrait:

"Le chef des frères de Plymouth à Saint-Agrève avait annoncé dans le mois de novembre passé la prochaine apparition du Seigneur. Il se mit en route avec sa femme au milieu des neiges comme pour aller à sa rencontre. En passant au milieu de la nuit par une forêt, il crut entendre une voix qui lui disait: très bien! et qui partit ensuite d'un éclat de rire. Etonné de cela, il se retourna et crut voir le diable qui lui dit: tu es un de mes plus fidèles sujets. Cet homme effrayé n'osa pas

poursuivre sa route, et revint chez lui tout tremblant. Le lendemain, en entrant dans la chapelle darbyste, il crut de nouveau voir le diable qui l'engageait à monter en chaire. Depuis lors il est en proie à une profonde mélancolie et il n'a plus mis le pied dans la chapelle. C'est d'ailleurs un homme qui s'est généralement fait estimer par sa probité, sa bonté, sa charité. (...)"

Voilà ce que nous possédons sur ce fait. Qu'en tirons-nous? Il semble qu'en novembre 1844, le sentiment de la proximité du retour du Christ fut très fort, au point de déplacer des gens la nuit par temps de neige. Reymond parle de Dentan habitant alors au Riou avec quelques adeptes, alors que les deux autres témoignages citent plutôt un "chef darbyste de Saint-Agrève et sa femme" sans aucune précision de nom (probablement Meylan). Le texte de Thézard parlait de la famille Dentan qui était partie dans la nuit du 30 décembre 1844 à Chantarel, à un kilomètre au sud-est du Riou. Qu'en retenir alors? Un mouvement général des frères ou des actes individuels? Faits réels ou rumeurs à la suite d'une promenade nocturne?

Une lettre de Darby adressée le 5 mars 1845 à une soeur darbyste, laisse supposer que cette attente eut un certain écho dans les assemblées puisqu'il juge nécessaire de calmer les esprits. Voici quelques extraits de ce courrier:

"On m'a dit qu'il y a eu des rêves de soeurs au sujet de la venue de Jésus. Cela m'a donné un peu d'inquiétude, car, quoique absent de corps je suis présent en esprit, désirant et cherchant le bien de vous tous, chers rachetés de notre précieux Sauveur. (...) Je ne prétends pas dire que Dieu ne puisse pas avertir par un rêve, car la parole de Dieu dit qu'il peut le faire; mais il faut être bien sur ses gardes. (...) Il y a danger que l'imagination soit exaltée, que l'on se croie quelqu'un d'extraordinaire, et que la simple Parole n'ait plus sa vraie importance. (...) Dieu peut se servir des soeurs, et les honorer souvent beaucoup dans leur service, mais il est bon que ce soit dans beaucoup de tranquillité et de modestie d'esprit, de peur que l'ennemi, qui cherche toujours, et plus que jamais dans ces temps-ci, à agiter et à égarer les âmes des croyants, de peur,

dis-je, qu'il ne prenne occasion de la faiblesse du vase, faiblesse qui, de notre part, demande honneur, mais qui, de la part des soeurs elles-mêmes, exige la patience et la paix. Je prie donc ces soeurs de bien peser ces choses, et de ne pas se laisser facilement aller à ajouter foi à ces rêves, comme venant de Dieu. Qu'elles prennent garde de ne pas se laisser entraîner par leur imagination, de peur qu'elles ne tombent dans le piège de l'ennemi, et qu'il n'en profite pour ébranler la foi de quelques-uns. (...)"

Dans l'abondante correspondance d'Albert Dentan, nous n'avons pas retrouvé de trace précise de cet épisode. Seule, une vague allusion est faite le 26 décembre 1865, dans un courrier qui confirme combien les prédictions furent toujours d'actualité:

"Je ne sais si je me suis mal exprimé, ou bien, si tu as lu avec précipitation ma lettre sur les prédictions pour 1866. Ce n'est pas moi qui fais ces comptes; je ne fais que rapporter les calculs des anciens interprètes des prophéties, qui n'étaient pas éclairés sur ces sujets comme on l'est aujourd'hui. Je partageais alors (il y a quelque 30 ans) leurs vues; mais depuis bien longtemps, mes vues se sont bien modifiées à cet égard.

Ainsi je crois que 1260 jours sont des jours, non des années; ainsi que 42 mois, tout comme un temps, deux temps et la moitié d'un temps. C'est dans ces trois cas 3½ ans, la moitié d'une semaine d'années, de cette dernière semaine de Daniel qui reste à s'accomplir. (suit un dessin qui résume ces calculs)

Il y a 70 semaines déterminées. Or 7 et 62 ne font que 69 jusqu'à la croix de Christ rejeté. Depuis lors un blanc dans l'histoire juive, une parenthèse pour le monde, pour la formation de l'Eglise. Aussitôt qu'elle sera enlevée, alors le cours des prophéties recommencera, et sa dernière semaine, terrible semaine s'accomplira. Elle se partage en deux demi semaines de 3½ ans; C'est pendant ces 3½ ans que s'accompliront de grandes choses, dans lesquelles je n'entre pas maintenant.

Mais des curieux interprètes ont vu le Pape dans l'Antéchrist, et le règne du Pape dans les 1260 jours; Ce qui est proprement une erreur. Mais je te rapporterais une pensée de M. Darby à ce sujet et à d'autres. Il pense que quoique ces calculs soient très inexactement appliqués ainsi, cependant il a pu, et il peut arriver qu'à ces dates ainsi trouvées, il vienne à s'accomplir des événements très remarquables et dignes de la plus grande

attention. C'est ce que je faisais remarquer au sujet de 1866. On prévoit que le Pape perdra son pouvoir temporel cette année, et ce serait un changement immensément grave dans la chrétienté et dans le monde. (...)

Sois sûr que beaucoup de gens attendent 1866 comme une année importante. Même Lucius (son neveu des Etats-Unis), malgré sa grande ignorance sur les choses de Dieu, m'en parlait dans ce sens, comme une opinion répandue en Amérique. (...)"

En guise de première conclusion, retenons simplement que le sentiment de l'imminence du retour du Christ fut un des points forts de la communauté darbyste, au point qu'il servit à différencier les deux mouvements religieux dissidents: l'Eglise du Riou et les darbystes. Preuve en est cette lettre de Bourbon, pasteur président du consistoire de Saint-Voy, adressée le 11 août 1858 au préfet de la Haute-Loire:

"(...) Parmi les dissidents, les uns veulent la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la séparation aussi des convertis et des inconvertis. Ils se séparent par conséquent de ces derniers dans l'acte de la communion. Autrement ils ne diffèrent pas beaucoup des nationaux sauf sur les questions d'Eglise et de discipline. Ils viennent quelquefois au temple. Les autres plus excentriques qu'on nomme Darbystes ou Plymouthistes parce que c'est à Plymouth en Angleterre que leur chef Darby a commencé à propager des principes et à s'attacher des disciples. Et encore (?) millénaires, parce qu'ils croient que le Christ doit venir une seconde fois et bientôt sur la terre pour y régner pendant 1000 ans avec ses élus d'un règne accompagné de toutes sortes de prospérités et de félicités. Ils tendent au renversement (?) de l'Eglise établie repoussant toute alliance avec l'Etat, tout gouvernement ecclésiastique, les consistoires, les pasteurs; prétendent que tous les fidèles sont inspirés, peuvent prêcher et administrer les sacrements. (...)"

Notons aussi que ce mouvement millénariste eut un épisode annexe bien curieux dont l'acteur fut un tençois du nom de Dignonnet. L'abbé Badiou, alors vicaire de Tence, nous l'introduit de la manière suivante:

"Jean Baptiste Dignonnet était né catholique; mais las d'une religion qui condamnait ses excès, il passa au momiérisme

quelques temps après son mariage. Plus d'une fois, avant son apostasie, on l'avait vu, aux genoux d'une illuminée du village des Béaux, écoutant dans l'attitude du plus profond respect les explications qu'elle lui donnait de divers passages de la Bible, lui raconter lui-même ses visions et ses extases et lui baiser à plusieurs reprises les pieds et les mains. Bientôt l'exaltation du maître passa dans l'âme du disciple, et à l'aide de quelques textes qu'il avait retenus, Dignonnet commença à dogmatiser. (...)"

Dignonnet commence alors à courir le pays qui va de Tence à Annonay, pour répandre la bonne parole, en vivant d'expédients. Il est quelques fois arrêté pour vagabondage et se retrouve finalement au début de l'année 1846 dans la prison de Saint-Etienne. Là, un de ses codétenus est un jeune homme originaire de Saint-Jean-Bonnefonds, qui appartient à une communauté datant des années 1795, connue sous le nom de "Béguin". Ces béguins issus du milieu catholique attendaient eux aussi l'arrivée prochaine du Messie, et étaient bien implantés sur Saint-Etienne et à Paris. De grandes discussions bibliques centrées sur l'Apocalypse, lient les deux prisonniers et à la libération de Dignonnet, celui-ci se rend dans ces communautés béguines. Un témoin note le 17 mai 1846:

"Depuis une quinzaine de jours un homme d'environ 66 ans, d'une figure à beau teint, d'une taille moyenne, habillé de gris, chaussé en sabots, coiffé en chapeau en forme ronde comme nos anciens paysans qu'on croit ex-maçon, natif de Tence a visité les béguins. Des réunions de 100 à 200 personnes ont eu lieu chez Pierre Dancer à la Pacotière, Mazenod Antoine au Fay, Gabion Louis à la Talaudière, etc. Cet homme ne sachant ni lire ni écrire se dit Dieu, et prédit la fin du monde. (...)"

L'influence de Dignonnet grandira au sein de la communauté au point qu'un véritable culte se forme centré sur sa personne. Dignonnet devient alors, et restera bien au delà de sa mort intervenue le 13 février 1857, "Le petit bon Dieu" vénéré par tous les béguins.

COMBOVIN (DROME) 1845-1852.

1844 fut une année charnière pour la famille Dentan qui adhère de plus en plus au darbyisme. L'engagement d'Albert l'oblige à reconsidérer sa position au sein de l'Eglise qu'il a si longuement encadrée. De plus, l'épisode millénariste dont on vient de parler, n'est pas sans conséquence et doit influencer grandement son analyse. Dans un pays rural et à une époque où la chose religieuse a autant d'importance, le fait que certains personnages publics annoncent avec force le retour du Christ, et visiblement se trompent, doit devenir un énorme sujet de raillerie lors des veillées ou de disputes sur les marchés. Le départ des Dentan était alors inévitable.

Et en effet, l'année suivante, la famille Dentan quitte le plateau et s'installe à Combovin dans la Drôme (une vingtaine de kilomètres à l'est de Valence, au pied du Vercors) où elle demeurera jusqu'en 1851. Le choix de cette région est énigmatique. Les terrains d'évangélisation ne manquaient pas! Alors pourquoi là et pas ailleurs? Plusieurs raisons peuvent présider à cette installation. Mme Dentan née Adélaïde Brochier, était originaire de Montélimar. Peut-être avait elle des liens avec quelques familles des alentours?

Une autre hypothèse semble plus plausible. Nous trouvons à un kilomètre au sud de Combovin, au lieu dit "les Durons", une famille Abel qui sera souvent le point de chute des Dentan quand ceux-ci reviendront à Combovin. Or ce nom, à l'opposé des autres noms de frères de cette région (comme Trouillat, Rozan, Cornaud, Cheziers, etc.) nous ramène sur notre plateau et plus particulièrement aux environs du "grand Freydier", sur la commune de Mars. Là, la famille Abel étroitement liée à la mairie de Saint-Romain, fut parmi les premières à adhérer au Réveil vers les années 1825, au point d'être légèrement condamnée pour avoir prêté une grange lors d'une assemblée présidée par le pasteur Barbey (Voir Les Momiers). Une dizaine

d'années plus tard, quand les Dentan seront à nouveau à Saint-Agrève, un membre de cette famille Abel de Combovin, sera hébergé dans les environs de Saint-Agrève, sans autre précision. Gageons qu'il s'agissait là d'une visite de famille!

LE VIGAN (GARD) 1852-1855.

La correspondance conservée d'Albert Dentan devient effective à partir de ces années. Nous pouvons ainsi reprendre plus précisément la trace de la famille qui habite une grande maison avec jardin. Les pièces sont immenses et l'une d'elles sert aux réunions. Les frères de passage, et surtout parmi eux, le vieil ami Moureton, y trouvent nourriture et gîte.

Albert Dentan se consacre entièrement à l'oeuvre des frères. Son rôle est surtout celui d'un prédicateur qui essaye de rassembler. Il apporte aussi maints conseils auprès des assemblées qui souffrent alors de tracasseries administratives. A cette époque, les procès sont légions et les condamnations tombent sur les assemblées darbyistes (douze personnes condamnées à 10 Frs avec interdiction de réunions à Saint-Jean du Gard, procès de frères devant le tribunal de Montélimar, tracasseries à répétition pour les réunions de Saint-Gervais, oppositions vives de pasteurs face à Moureton dans les Basses Cévennes, le frère Dorel condamné à trois mois de prison et à 500 Frs d'amende à Thiers, la réunion des Brotteaux à Lyon sous contrôle judiciaire, etc.).

Son activité importante se traduit par de nombreuses "courses" afin de visiter les frères des localités voisines: Avèze, Bréau, Aulas, Arphy, Valleraugue, ainsi que Saint-Hippolyte où il rencontre périodiquement son "ami Darby pour des conférences". Au delà du cadre local, il visite Sète, Montpellier, Ganges, Montélimar, Saint-Etienne, etc. ce qui l'amène parfois à repasser au Riou. Là, il loge chez les Fayard, ceux là même qui aidèrent matériellement (argent et terrain) à la construction du

temple de l'Eglise dissidente. De chez eux, laissant augurer un retour futur dans notre région, il écrit en mars 1855:

"(...) Il y a beaucoup de travail d'évangélisation à la montagne; et un travail intéressant. Ce sera dommage de le quitter si tôt; je le regrette bien. (...)"

Sa vocation l'amène aussi à distribuer maints fascicules, voire à participer à l'édition de certains. En juin 1854, il fait rééditer 1500 exemplaires d'une publication de Bettex de Nice qu'il diffusera sur Saint-Gervais, Livron, Dieulefit, Bourdeaux, Montmeyran, Combovin, Valence, Lyon, et bien entendu dans notre région:

"(...) J'ajoute un paquet de 100 exemplaires aussi pour Saint-Agrève; je te prie de les faire passer par l'occasion du voiturier de cet endroit. D'une manière sûre. J'en écris à la Montagne, au frère Moula, qui prendra ce paquet chez Revel. J'ajoute encore 3 exemplaires de l'écrit de M. Darby sur les 7 Eglises, que tu connais sans doute. (...)"

Au sein de la cellule familiale, la préoccupation principale de Dentan, comme tout père de famille, est l'avenir de ses enfants et particulièrement de ceux qui se trouvent hors du foyer, à savoir Henri, Louise et Samuel âgés en 1852, respectivement de 21, 19 et 15 ans. Les conseils du père à sa progéniture abondent, en voici quelques uns des plus significatifs sur la manière de penser et de vivre de cette famille.

Le premier sujet tourne autour de l'importance de l'instruction :

"(...) J'espère que malgré le changement de bureau, tu apprends toujours quelque chose qui peut être utile pour l'avenir. J'aurais aimé que tu eusses senti le besoin de te faire une jolie écriture. C'est une chose qui est recherchée et qui fait qu'on se place plus tôt. Une écriture laide a bien de la peine à être acceptée. (...)"

"(...) Le grec est bien utile pour lire directement le testament, et te rendre compte exactement de la pensée et des expressions du Saint Esprit. Celui qui enseigne les autres, doit pouvoir s'assurer de la vraie traduction, afin de ne pas risquer d'induire les autres en erreur, en se fiant à des traductions souvent

fautives ou inexactes. En étudiant le grec et l'anglais, tu as là deux utiles occupations. Et d'ailleurs toutes les autres connaissances de quelque nature qu'elles soient, peuvent t'être plus tard d'une immense utilité, que l'on ne peut pas prévoir. (...)"

"(...) Quant aux études, je pense que tu ne pourrais peut être pas les poursuivre longtemps, d'abord à cause de mon manque de moyens pécuniaires, ensuite parce que je suppose que ton aptitude n'est pas tournée de ce côté-là. Ensuite que tôt ou tard, il faudra en venir à apprendre un état. Instituteur, c'est si misérable, si précaire et si difficile à exercer par le temps qui court! (...)"

A ce sujet, s'il trouve le métier d'instituteur peu honorable pour ses fils, il en sera tout autrement pour ses filles qui seront toutes les quatre, peu ou prou, institutrices.

Devant le peu de ressources familiales, les aînés doivent trouver un emploi. La solidarité entre darbystes joue alors à plein:

"(...) J'ai beaucoup parlé de toi à divers frères, qui seront bien aises de te voir et qui feront leur possible pour te trouver une place quelconque. Mais tous s'accordent à dire que lorsqu'on veut placer un jeune homme, il faut qu'il soit sur les lieux mêmes, parce qu'on demande à voir la personne que l'on engage, et que telle place peut être aux aguets, presque comme le chat fait de la souris. (...)"

Mais parfois les enfants trouvent une place chez un quelconque employeur. Nous apprenons alors les restrictions qu'Albert Dentan met à son accord:

"Ce qui importe, c'est d'abord s'il y a quelques chances pour l'avenir. Ensuite s'il n'y a pas de compagnies nuisibles à l'âme, enfin si l'on peut y avoir son dimanche. S'il ne s'agit que de travailler une heure ou deux ce jour là pour ranger le magasin, balayer, encore passe; mais il ne faut pas y passer sa matinée pour n'être libre qu'un peu l'après midi, alors cela ne se peut pas pour nous. Dieu avant tout. (...)"

Voici bien, le problème incontournable qui sera toujours un sujet capital pour Dentan: l'importance du dimanche chômé.

L'explication se trouve dans une autre lettre traitant de cette question:

"(...) Quant au magasin de M. Blanc, c'est bien ce que je prévoyais qu'on y fait travailler tout le dimanche, et même ce jour là plus que les autres. C'est donc une place qui ne vaut rien pour un chrétien; en sorte que je suis fort aise qu'on ne t'y veuille pas. Au reste je n'aurais pas donné du tout mon consentement à cette condition là. Un chrétien ne doit pas aliéner son dimanche de telle sorte qu'il lui soit impossible d'offrir son culte à Dieu et de s'occuper de la Parole avec ses frères. (...)"

Dans le même esprit, voici un extrait de lettre de cette époque qui étend le sujet à la prise des repas:

"(...) Si tu es content de ta place elle même, du travail, etc. et qu'il n'y ait que la pension qui te cause ton ennui, alors demande à M. Rodet de permettre que tu prennes tes repas ailleurs; et puis tu chercheras une maison chrétienne, ou autre, chez qui tu prendras pension (dîner et souper). Quant au dimanche, ceci est essentiel! Il faut savoir si l'occupation que tu as ce jour là, devra durer toute l'année, alors il valait la peine d'y penser avant d'entrer; je crois que je t'en avais parlé dans ce sens. Il est impossible que tu aliènes ta liberté ce jour là. (...)"

SAINT-ETIENNE (LOIRE) 1855-1858.

En juin 1855, la famille Dentan s'installe au 9 rue des Gris à Saint-Etienne. C'est dans cette ville que le fils aîné, Henri (24 ans) travaille déjà comme lithographe chez Nublat. Son père écrit à ce propos:

"(...) Il nous a parlé de ses relations avec la fille Ledin; et comme il a vu que cela ne nous faisait pas beaucoup de plaisir, sans cependant nous opposer décidément à la chose, il y a renoncé pour le moment. Il ne sait ce qu'il veut faire dans son ennui; quelquefois il veut voyager, pour se distraire de cette relation, pensant que plus loin, il n'y pensera plus. Pourtant qu'on se rend malheureux par des démarches inconsidérées! Qu'il en résulte d'amertume pour rendre sa vie misérable! Cependant il est mieux sous ce rapport. Il travaille comme un

forcené; car il a des pierres ici et depuis le grand matin jusqu'à 9 heures du soir, après sa journée, il fait du travail. Il a gagné 200 Frs dans le dernier mois."

Profitant de sa position, il fait embaucher son frère Benjamin (16 ans) mais qui abandonne vite cette voie pour s'orienter vers l'horlogerie: origine suisse oblige! L'autre frère, Samuel (19 ans), commence une carrière qui sera fort brillante, dans la banque et qui l'amènera à la fondation de deux établissements: le Crédit Lyonnais d'Alger (1882) et la banque Dentan (1888). Les filles quant à elles, aident aux tâches domestiques. Louise (21 ans) s'occupe de la grand-mère de Montélimar. Jenny (19 ans) et Adèle (14 ans) ne rêvent que de partir du foyer, mais pour l'instant, secondent leur mère. Le dernier enfant, Marie (6 ans), apprend sous les conseils de son père (botanique, langues, etc.)

Mais une certaine amertume transparait dans ce séjour stéphanois où seules, ses "courses" dans la Montagne (Annonay, Saint-Agrève et le Riou) arrivent à le reconforter. Saint-Etienne n'est en fait, que la dernière étape sur le retour vers le plateau, qui se concrétisera au printemps 1858.

LA RECONNAISSANCE DES AUTORITES.

En juillet 1858, la famille Dentan revient donc s'installer définitivement à Saint-Agrève. Ce retour dans la région peut surprendre. Mais il suffit de se rappeler qu'Albert Dentan y vécut de nombreux événements heureux (mariage, naissance de ses enfants, succès évangéliques, etc.) pour comprendre son attachement à notre région. On ne passe pas quinze années sur le plateau, de Devesset à Saint-Voy, sans garder quelques agréables souvenirs, surtout quand on a participé à la consolidation d'une Eglise dynamique!

A Saint-Agrève, les projets et le dynamisme de Dentan, semblent perturber la vie paisible de la commune. Il ouvre tout d'abord, une école qui se heurtera bien vite à une forte opposition comme nous le verrons dans la suite de cet écrit. Ensuite, l'impulsion nouvelle qu'il redonne aux réunions de frères, attire sur ceux-ci le regard des autorités comme il nous le confie, le 14 décembre 1858:

"(...) Il y a environ un mois, je vis arriver chez moi M. le Maire et le brigadier de la gendarmerie, pour me demander d'après les ordres supérieurs si nos réunions à Saint-Agrève et ailleurs étaient autorisées. Sur ma réponse négative, on me donna l'ordre de cesser mes réunions jusqu'à autorisation. Ces messieurs furent fort honnêtes; il s'agissait d'ordre venus d'en haut, et nullement d'inimitiés locales. Ceci fut pour moi un coup extrêmement sensible. Que l'école cessât, c'était peu de chose; le Seigneur nous avait entretenus dans la maison jusqu'ici sans cela, et nous pouvions attendre son secours. Mais que les réunions fussent attaquées, c'était là nous frapper au coeur. Ce

fut une profonde affliction pour moi, et un motif de nous humilier devant le Seigneur, pasteur et évêque de nos âmes. Les frères furent réunis un soir pour prier d'abord, et ensuite pour nous occuper d'une pétition à envoyer au préfet, au sujet de nos réunions. La pétition envoyée n'était ni une déclaration sèche, ni une demande d'autorisation pure; c'était un écrit honnête pour faire connaître nos réunions et demander la continuation de la protection dont elles avaient joui depuis 15 ans à Saint-Agrève. Tous les frères qui étaient là la signèrent au nombre de 35, et ensuite je la remis à M. le Maire en la lui recommandant. J'écrivis aussi, mais tout à fait en nom particulier, à M. Dautheville, procureur impérial à Tournon, que nous avions continué à nous réunir, à Saint-Agrève et à la campagne, sans que personne ne nous ait gênés en aucune manière. (...)"

Dentan avait une longue pratique de toutes les procédures administratives. Son expérience avait été acquise lors de la constitution de la première Eglise dissidente au Riou qui s'était faite non sans problème. Depuis il continuait à donner de nombreux conseils aux frères mis en difficulté administrative ou judiciaire. Et un des moyens de peser sur les décisions préfectorales était la pétition. Voici ce qu'en mai 1854, en pleine époque de répression des assemblées, il écrivit aux frères de Montélimar, avec une méticuleuse précision. Je vous laisse en juger:

"(...) Je t'envoie un modèle de pétition pour les réunions religieuses. Je l'ai fait du mieux que j'ai su, en évitant de demander autorisation, et pourtant en demandant que l'autorité ne s'oppose pas, faisant connaître ce que les frères se proposent par ces réunions. (...) Et faites y ensuite toutes les corrections, additions ou retranchements que vous jugerez à propos. Comme on accuse les frères de Saint-Gervais d'être imbus de principes politiques, j'ai insisté sur ce point là dans ta pétition. Pour la forme, il faut prendre du grand papier, et suivre exactement le modèle, en écrivant plus gros, et faisant ta marge et les distances proportionnellement plus grandes. Tâche d'observer les marges, alinéas, la ponctuation, et surtout l'orthographe. N'oublie pas la date à la fin. Après la signature, on ploie la pièce en quatre; et on la met dans une enveloppe qu'on fait dans le genre à peu près de celle des lettres. On adresse à Monsieur le Préfet (Monsieur toujours en toutes lettres dans la pièce) à Valence; et puis deux ou trois des principaux signataires connus

du Maire vont la porter chez le Maire, en la lui remettant en mains propres, et en lui indiquant de quoi il est question. C'est lui le premier qui doit en prendre connaissance, et donner son préavis; ensuite il l'envoie, avec son préavis, au Sous-Préfet; et ce dernier au Préfet. Et Dieu veuille vous faire trouver grâce auprès de cet homme là, et incliner son coeur afin qu'il vous fasse une réponse favorable! Peut-être sera-t-il utile pendant que vous attendrez la réponse, d'avoir des réunions moindres de 20 personnes, (voir "les Momiers") afin qu'un nouveau procès ne vienne pas mettre des obstacles au succès de votre démarche."

A la suite de cette pétition, le ministre des cultes avant de donner réponse, demandera des renseignements à ses interlocuteurs locaux: consistoire, préfecture.

Ce complément d'information arrive rapidement au ministre de l'intérieur dans le rapport trimestriel du préfet de l'Ardèche en date du 31 décembre 1858:

"(...) Cet aperçu religieux dans mon département ne serait pas complet si je n'entretenais pas votre Excellence d'une secte protestante qui, depuis quelques temps prend un certain accroissement. Le canton de Saint-Agrève renferme deux ou trois cents individus, connus sous le nom de Momiers, dont le chef m'a demandé dernièrement pour eux l'autorisation de se réunir. Ces rêveurs que je ne peux mieux comparer qu'aux quakers anglais et américains s'engagent à ne jamais parler politique, à refuser toute fonction publique, à faire l'aumône, à se soutenir entre eux, etc. Ils mènent une vie sobre et régulière. Tel est le fond de leur doctrine. En attendant que l'autorisation qu'ils sollicitent et sur laquelle M. le Ministre des cultes n'a pas prononcé, leur soit accordée ou refusée, je les laisse faire le prêche chez l'un d'eux, ou même en plein champ, comme au temps des assemblées du désert. Jusqu'à présent, aucune plainte ne m'est parvenue à leur égard. Leur président est un honnête homme et qui jouit de la considération publique. Si cette secte tentait de faire des prosélytes dans les villes ou les centres industriels, peut-être devrait on la surveiller de plus près, mais comme Saint-Agrève est situé à 1100 mètres au dessus du niveau de la mer, que la neige couvre pendant 6 mois ce malheureux pays, je ne vois aucun inconvénient à tolérer à ces pauvres gens leurs rêveries inoffensives."

Côté consistoire, la réponse est plus surprenante. Nous avons déjà vu la bienveillance des pasteurs du consistoire de Saint-Agrève à l'égard de Dentan, lors des années 1830. Malgré le départ du pasteur Chabal, ancien président du consistoire et ami des Dentan, la tradition orthodoxe du consistoire de Saint-Agrève se perpétuait. Pour preuve le peu d'hostilité que l'établissement de l'assemblée de frères rencontra. En janvier 1859, Dentan le souligne en ces termes:

"(...) Notre pétition que je croyais mise de côté pour les réunions, a été envoyée à Paris, et de Paris renvoyée ici à Saint-Agrève, au Consistoire protestant, pour qu'il donnât son avis et des renseignements sur nous. Au milieu d'un certain mauvais vouloir de la part de certains des membres du Consistoire et des pasteurs, cependant ils ont envoyé une note favorable. (...)"

On peut comprendre le peu d'empressement du consistoire, mais aussi étrange que cela puisse paraître, la délibération du consistoire de Saint-Agrève (signée par l'ensemble du conseil des anciens dont les 4 pasteurs du consistoire: Bonnard , Boyer, Mourgue et Flaissières), allait dans un sens très favorable à la demande des darbystes:

"(...) La secte à laquelle appartiennent les pétitionnaires, dite plymouthisme ou darbyste, d'abord formée en Angleterre, a insensiblement gagné des adhérents en Suisse, puis dans le sein du protestantisme français. Ses principaux propagateurs sont, généralement parlant, des hommes honorables, animés d'une piété sincère, et nous en disons autant des signataires de la pétition.

Quant à la nature et au caractère de la mission qu'ils se sont donnée, il faut reconnaître avant tout que cette mission est purement religieuse. Une organisation ecclésiastique paraissant aux darbystes un mécanisme qui tend à comprimer et à remplacer la vie, ils prêchent la sortie de toute Eglise constituée et la simple réunion de tous ceux qui veulent vivre de la piété en se séparant de la foule des indifférents et des impies, et ils attendent dans cette position à part des bénédictions spirituelles particulières.

Vous voyez dès lors, M. le ministre, ce que sont les rapports du darbyisme avec notre Eglise nationale. Il y a entre eux et nous une grande opposition de vues sur ce que doit être l'Eglise sur la terre; et nous avons par conséquent à défendre contre eux notre

position ecclésiastique dont ils sont à vrai dire, les agresseurs vifs et constants. Leur prosélytisme dès lors aussi ne s'adresse qu'aux personnes vraiment pieuses de nos paroisses.

Nous pourrions, Monsieur le Ministre, relever d'autres points où il y a divergence des plymouthistes à nous, mais ce n'est pas de la théologie que nous sommes appelés à faire ici. Nous aimons beaucoup mieux rendre à nos frères dissidents le témoignage qu'ils sont des hommes attachés à l'Evangile de Jésus-Christ, et que, s'il y a parmi eux des taches, comme partout, ils sont généralement désireux d'honorer la profession qu'ils en font.

Nous pensons donc qu'au point de vue social et du bon ordre, bien loin que les darbystes doivent éveiller la sollicitude de l'autorité comme si leurs prédications et leur enseignement allaient troubler la société, ils doivent plutôt être comptés au nombre de ses membres les plus paisibles.

Enfin et relativement aux intérêts religieux, nous regrettons sans doute très vivement de rencontrer en eux des contradicteurs de certains de nos principes ecclésiastiques; mais nous nous rencontrons souvent aussi sur le terrain de l'édification et nous respectons d'ailleurs en eux des convictions religieuses. Il ne peut se faire, il est vrai, que la charité ne soit quelquefois plus ou moins blessée d'un choc d'armes même toutes spirituelles et qu'un trouble pénible ne saisisse un peu les esprits, mais c'est le cas pour les conducteurs des troupeaux de redoubler de zèle en s'efforçant d'entretenir et de développer les sentiments chrétiens de support et de paix.

Vous nous avez demandé, Monsieur le Ministre, des renseignements, sensibles à ce témoignage de votre confiance, nous vous les avons maintenant donnés. Il ne nous reste plus qu'à prier maintenant Votre Eminence, de n'y voir nullement comme une dénonciation. Nous nous reprocherions trop amèrement d'avoir de la manière même la plus indirecte appelé des mesures coercitives à notre aide. Le principe de la liberté des cultes est trop sacré et trop précieux à nos coeurs, pour que nous en sollicitons en quoi que ce soit la limitation, fût ce même à l'égard d'hommes fort éloignés de nos convictions propres, à plus forte raison quand il s'agit d'hommes vraiment pieux et à qui nous n'hésitons pas à donner le nom de frères."

Naturellement ce soutien pour le moins surprenant, demandait une lettre introductive des plus diplomatiques. Celle-ci fut du ressort du président du consistoire, le pasteur Boyer:

"Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous adresser une copie conforme de la délibération que le consistoire a prise, dans sa séance du 30 décembre 1858 au sujet de la pétition des darbystes de Saint-Agrève et pour répondre à votre lettre du 14 du dit mois, s'y rapportant.

J'ignore, Monsieur le Ministre, quelle sera l'impression qu'éprouvera votre excellence à la lecture de la réponse du consistoire. Pour ce qui me concerne, en signant cette délibération je n'ai nullement entendu faire l'apologie du darbyisme. J'ai vu, engagé dans cette affaire, le grand principe de la liberté de conscience et de la tolérance religieuse, et j'ai donné mon adhésion à une réponse conçue dans ce sens.

Cette importation anglaise est bien loin d'avoir nos sympathies. Néanmoins, nous n'invoquons contre elle aucune mesure répressive, parce que l'Évangile nous interdit l'usage des armes matérielles.

Déployer le plus grand zèle possible pour la satisfaction des besoins légitimes de la conscience religieuse; considérer ce mal comme une occasion de mettre en pratique la charité chrétienne; en un mot, tolérer sans autoriser, telle est, Monsieur le Ministre, dans la sphère de nos attributions, la conduite que nous avons suivie et que la prudence semble nous prescrire. (...)"

Finalement, devant le peu de réaction des institutions locales, le cabinet des cultes proposera le 29 janvier 1859, au ministre de l'intérieur la position suivante:

"Le Darbyisme ainsi appelé en France du nom de M. J. Darby qui s'efforce de la propager sur le continent, originaire de Plymouth ce qui le fait désigner le plus souvent en Angleterre, sous le nom de plymouthisme. C'est une secte apocalyptique ou millénaire qui attend l'avènement du Christ et l'établissement du royaume de Dieu sur la terre. Dans leurs opinions, l'Eglise à la mort des apôtres a apostasié, il n'y a donc plus de succession apostolique: le sacerdoce, le ministère pastoral est une imposture dangereuse. Toute organisation ecclésiastique est un rouage inutile qui tend à comprimer la vie évangélique ou à lui instituer des pratiques machinales et la routine du formulaire. Les darbyistes attaquent toutes les Eglises, catholiques ou protestantes, nationales ou dissidentes et grâce surtout à l'habile dialectique de M. Darby, ils ont recruté un assez grand nombre d'adhérents ou en Suisse ou en France. Ils en comptent notamment à Paris, à Clairac, à Pau, à Marseille, dans les départements de l'Hérault et d'Ardèche. Les pasteurs protestants les regardent aujourd'hui comme des adversaires redoutables qui leur retirent souvent la partie la plus pleine de leur troupeau et bien qu'ils ne veuillent pas s'exprimer d'une manière explicite sur cette nouvelle fraction du protestantisme et déclarent tout au moins que cette importation anglaise est bien loin d'avoir leurs sympathies...

A Saint-Agrève, ils sont au nombre de 3 ou 400, ce sont en général des propriétaires, des cultivateurs, des fermiers qui manifestent une grande défiance à l'égard des personnes appartenant à une autre Eglise et en raison de ce dédain sont mal vus de la population.

Leurs ressources consistent surtout dans les subventions que leur accordent les sociétés étrangères de propagande et ils ont pour prédicateur ordinaire un M. Dentan originaire de Suisse. Ils tiennent des réunions dans toutes les communes du canton; quelquefois aussi pendant la nuit. Ils ne paraissent pas du reste s'occuper de politique et leurs assemblées qui existent en fait depuis longtemps déjà n'ont jamais présenté d'après la déclaration des autorités locales, rien de contraire à la morale ou d'inquiétant pour l'ordre public.

(...) J'exige que toutes leurs assemblées soient publiques et qu'elles aient lieu pendant le jour.

(...) Il me paraît bien inutile d'interdire des réunions reconnues jusqu'à ce jour inoffensives. Je ne puis toutefois qu'adhérer complètement aux conditions que M. le Préfet jugerait à propos d'imposer à ces sectaires et j'inclinerais même à penser qu'il conviendrait plutôt de laisser leurs assemblées sous le régime de tolérance et de surveillance où elles vivent que de leur accorder une autorisation es prêches en formule, dont elles pourraient peut-être se prévaloir pour recruter de nouveaux adhérents." (A.N. F19 10930).

Voilà donc avec le retour des Dentan, l'assemblée de Saint-Agrève qui trouve une dimension plus officielle et par la même, une reconnaissance publique. Notons que durant les quelques quinze ans que dura l'exode de la famille Dentan (Combovin, le Vigan, Saint-Etienne), l'assemblée n'eut jamais une telle emprise sur le plateau. Cependant malgré son rôle prédominant, c'est en l'absence d'Albert Dentan, même s'il fait de maints retours sur le plateau, que les différentes assemblées s'installent dans notre région. En 1856, alors qu'il habite encore à Saint-Etienne, trois lieux de culte réguliers existent déjà sur le plateau: Bronac et Faussimagne sur la commune du Mazet Saint-Voy dont Jean Moula est un des piliers et Saint-Agrève dans le local de Meylan. De plus, des réunions plus ou moins épisodiques peuvent avoir lieu ici ou là, dans quelques hameaux.

Néanmoins, l'action d'Albert Dentan fut prédominante dans le maintien et l'expansion des assemblées à Saint-Agrève, mais aussi dans les autres localités où il séjourna. A chaque fois, Dentan joue un rôle important de prédicateur qui, en parcourant la campagne environnante, réussit à constituer de fortes assemblées. Au gré des multiples rencontres qui en découlent, des liens se tissent entre les différentes assemblées de notre région. De plus, ses liens familiaux, (notamment sa belle famille Montilienne, son fils Samuel qui demeura à Lyon avant de partir pour Marseille, la belle famille viganaise de ce dernier) et ses nombreux voyages sur Annonay et sur Saint-Etienne, font qu'Albert connaît bien la situation des assemblées sur le rebord Est du Massif Central.

Revenons rapidement sur le sujet familial. Quelle fut exactement la conviction religieuse de ses sept enfants: Henri (1832,1900), Louise (1834,1916), Jenny (1836,1899), Samuel (1838,1899), Benjamin (1839,1925), Adèle (1841,1908) et Marie (1849,1870). Il est bien difficile de répondre avec justesse, en si peu de mots, de la philosophie de chacun d'eux. Néanmoins, des documents que nous avons eus entre les mains, on peut tirer les grandes lignes suivantes. Pour Louise, et surtout pour Samuel, nous savons avec certitude qu'ils adhéreront pleinement aux assemblées (vers 1853 pour Samuel et en 1864 pour Louise). Quant aux autres, en 1855, Albert Dentan confie qu' "il regrette de dire qu'hélas, il ne voit pas encore de signe qui indique un travail spirituel chez eux." Et lorsque Albert Dentan assistera à la mort de sa cadette, Marie, en 1870, ce sera pour lui le sujet de longues méditations sur l'état spirituel de sa fille mourante. Peu de renseignements sur les deux autres filles Jenny et Adèle, mais il semble bien que tant qu'elles seront sous le toit familial elles suivront naturellement leurs parents, mais leur adhésion franche, et donc reconnue par leur père, n'est pas évidente. Jenny, jeune fille, avouera même à son frère Samuel qu'elle "n'aime pas ces choses". Henri l'aîné, bien vite parti du foyer parental, semble totalement détaché de ces préoccupations. Benjamin qui rejoindra rapidement Henri à Saint-Etienne, puis le suivra sur Paris, s'interrogera quelquefois. Au cours d'un de ses déplacements professionnels, il (re)découvrira les assemblées de frères et demandera alors à son père des explications précises sur celles-ci.

LA LETTRE A BENJAMIN

Albert Dentan lui répondra longuement dans une lettre datée du 11 avril 1861 où il exposera les principes et le fonctionnement du mouvement. Ce témoignage d'époque venant d'un darbyste est capital pour la connaissance de ces communautés non seulement dans la région de Saint-Agrève, mais plus généralement en France. En voici les extraits les plus instructifs:

"Et d'abord nous n'admettons comme faisant partie des assemblées que les enfants de Dieu? les vrais chrétiens, non pas ceux qui simplement professent le christianisme, mais ceux qui, par une conversion réelle et sincère, sont régénérés, et participants de l'Esprit Saint. Ceci est un principe essentiel de nos réunions. Nous pouvons malheureusement nous tromper dans l'application... Toutefois le principe demeure... Notre intention est de recevoir non pas tout le monde, ni même les professants, mais les seuls croyants et que ce sont eux seuls qui peuvent célébrer la fête de la Rédemption. Il n'en est pas de même dans les Congrégations de la chrétienté. Le protestantisme, par exemple, reçoit tout le monde, convertis et inconvertis. A l'âge de 12 à 16 ans, les jeunes gens reçoivent une instruction religieuse quelconque, puis ils sont reçus en masse quel que soit le véritable état de leur âme. On leur fait faire leur première communion, qu'ils en soient capables ou non... Et ainsi la table sacrée est profanée. Voilà ce que nous désirons ne pas faire pour notre part..."

Une autre différence essentielle, c'est que tandis que généralement les congrégations susnommées se réunissent sous la présidence de l'homme, nous ne nous réunissons que sous la présidence du Seigneur. Nous croyons que Jésus ne peut jamais manquer à la promesse qu'il a laissée à ses disciples, savoir que "là où deux ou trois sont assemblés en son nom il se trouve au milieu d'eux" (Matthieu 18, 20). Nous croyons que quand nous nous réunissons au nom du Seigneur, il est là présent, personnellement, au milieu de nous, que son Esprit de lumière, de vie, de force, de consolation est là. Nous croyons cela, car il s'agit ici de la foi et non de la vue. C'est en conséquence de cette persuasion que nous nous réunissons, nous attendant à lui pour tous nos besoins spirituels, auxquels il ne manque jamais de répondre selon sa riche grâce. Et ainsi, marchant par la foi, nous sommes débarrassés du souci et de la responsabilité de

nous choisir un président, de l'établir sur nous pour qu'il nous édifie, nous parle, nous guide, nous gouverne. Si Jésus était corporellement présent au milieu de nous, chercherions nous une autre présidence que la sienne. Eh bien! s'il est présent parmi nous personnellement et spirituellement cela aussi est sa présence, la présence de Dieu lui-même et cela nous suffit. C'est l'Esprit divin qui dirigera notre culte, formera nos prières, guidera nos lectures, nos chants, qui suggérera à tel ou tel frère les vérités ou les sentiments que nous avons besoin d'entendre... C'est ce qui fait que nous n'avons pas de Clergé parmi nous, quoique nous ayons des frères doués de diverses manières, qui selon l'appel de Dieu et l'amour qui est dans leur coeur travaillent à l'oeuvre de Dieu, sans avoir reçu aucun appel de la part des hommes..."

"Quant à nos réunions nous en avons de deux sortes:

a/ dans les unes, Dieu s'approche de nous par sa Parole, pour nous instruire des vérités qu'elle contient;

b/ dans les autres nous nous approchons de Dieu pour lui rendre notre culte.

Les premières sont les réunions d'édification et d'instruction pour les frères; celles d'évangélisation pour les inconvertis ou le monde; celles de catéchisme pour la jeunesse. Parmi nous il n'y a point de Clergé mis à part les hommes pour accomplir ces importantes fonctions. Elles sont laissées aux soins et à l'activité des frères qui sont doués de la capacité de l'Esprit pour cela, qui ont l'appel de Dieu et l'amour des âmes.

Quant aux secondes, les réunions pour le culte, elles forment une des différences qui existent entre nous et beaucoup de congrégations dans la chrétienté. Chaque dimanche matin, nous nous réunissons pour le culte, non pour écouter des discours, ou assister à des instructions ou méditations sur la Parole, quelles que bonnes que ces choses soient à leur place, mais pour nous présenter devant Dieu... Pour lui rendre nos louanges, nos actions de grâce... Et comme c'est le sacrifice de Jésus qui est le fondement de notre paix, la base de notre salut, que c'est là le fait qui dévoile à nos yeux ce que Dieu est dans sa parfaite sainteté et dans sa grâce infinie, nous aimons à pratiquer ce que notre adorable Sauveur a recommandé à ses disciples de faire en son absence... C'est à dire nous prenons ensemble la Cène... En un mot, c'est comme des gens que la grâce a rendus heureux par Jésus, que nous nous approchons de Dieu. Naturellement le

bonheur du culte dépend essentiellement de l'état d'âme où chacun se trouve. Il peut y avoir de grandes inégalités d'un dimanche à l'autre...

Comment se font les réceptions parmi nous? Le seul titre (exigé) c'est d'être enfant de Dieu... Si quelqu'un désire être admis à la Cène du Seigneur, il le demande à un frère quelconque de la réunion... Ce frère en parle aux autres frères; ils se consultent ensemble... et si la demande est agréée par l'assemblée, on le fait savoir au postulant qui, sans aucune autre formalité, prend place avec les autres frères pour la Cène... Tout ce que nous désirons c'est que, devant Dieu, nous puissions considérer comme un frère celui qui se présente pour être reçu, que nous soyons édifiés sur la sincérité de sa foi en Jésus... Nous n'exigeons pas qu'il ait les mêmes convictions que nous sur les points ecclésiastiques. Tant mieux si nous nous accordons sur beaucoup de points, l'unité et l'harmonie en seront plus grandes. Mais ce ne sont pas des manières de voir ou des manières de faire différentes des nôtres qui sont un motif d'exclusion. On peut n'avoir pas entièrement renoncé à tel ou tel système de la chrétienté; nous ne voyons en cela que de la faiblesse dans le jugement spirituel ou de l'ignorance. Mais quiconque est enfant de Dieu a droit de prendre place parmi nous. L'Eglise est la maison de Dieu et la table n'est pas notre table, ni la table d'un parti, c'est la table du Seigneur. C'est pourquoi quiconque est du Seigneur y a sa place... Nous sommes tout à fait opposés à cet esprit sectaire qui ne veut recevoir que les gens de son parti et qui prétend faire passer tous les frères par la même filière... J'ajoute que, selon l'ordre de la Parole, nous faisons usage du retranchement lorsqu'un membre persévère dans une conduite irrégulière...

Tu désires encore savoir comment ceux qui travaillent à l'oeuvre du Seigneur sont salariés parmi nous... Lorsqu'on est envoyé par les hommes, c'est aux hommes à soutenir leurs envoyés. Mais si c'est le Seigneur qui appelle à s'occuper de son oeuvre, c'est à lui aussi à pourvoir aux besoins de celui qu'il emploie... L'ouvrier travaille suivant la direction que l'Esprit de Dieu obtenu par la prière lui fournit jour après jour. Puis le Seigneur incline le coeur de ceux au milieu desquels ce frère travaille, à fournir à son entretien matériel suivant leur situation. On ne demande rien à personne, personne n'est obligé

de contribuer... C'est l'amour seul qui agit avec une pleine liberté et qui engage celui qui le peut à faire un don pour le soutien de l'oeuvre... Mais il faut à l'ouvrier un dévouement entier... C'est l'amour de Jésus qui fait qu'on entre dans cette voie et non la pensée d'avoir une vocation honorable... Et on fait l'expérience ensuite que, quant au temporel (comme j'en suis témoin vivant moi et ma nombreuse famille et cela depuis près de quarante ans), celui qui se confie en Dieu, en faisant ce que Dieu approuve, n'est jamais confus...

Enfin quel est notre nombre demandes-tu? Mon cher, nous n'en savons rien et nous n'avons pas besoin de le savoir... Dieu nous préserve des dénombrements! Beaucoup de chrétiens marchent avec nous, mais nous ne tenons pas à en avoir le nombre et comme le catalogue...

Quant à la dénomination de darbystes qu'on nous donne depuis quelque temps, nous ne l'acceptons que comme les protestants acceptent le terme de huguenots; comme en certains lieux on cherche à flétrir les chrétiens par l'appellation de momiers. M. Darby sans doute est un frère respectable et que nous estimons beaucoup comme chrétien et comme docteur. Nous avons pu recevoir par son moyen de précieuses lumières sur la Parole de Dieu. Mais nous sommes loin de le considérer comme notre maître et notre chef spirituel. Nous sommes heureux de profiter des beaux dons qu'il a reçus pour l'Eglise de Christ, ses avis sont d'un grand poids parmi nous, une grâce d'En Haut très marquée l'a accompagné jusqu'ici. Mais un seul est notre Maître, notre chef, c'est Jésus, notre précieux Sauveur... Pour nous, nous sommes tous frères, des frères plus ou moins doués, plus ou moins utiles, plus ou moins fidèles, mais rien que des frères. Il ne faut pas s'imaginer que parmi nous, tous aient les opinions de M. Darby, il s'en faut de beaucoup. Comme notre principe d'admission est de recevoir quiconque est né de Dieu, sans avoir égard à ses opinions ecclésiastiques dans lesquelles il a été élevé, le terme de darbystes n'est donc pas celui qui nous convient. C'est celui de frères...

Et à la question de savoir pourquoi les frères sont si peu aimés des autres congrégations de la chrétienté, il répond: "Peut-être est-ce parce que les Vérités que nous proclamons ne sont pas du goût des autres et condamnent leur manière d'agir.

Peut-être est-ce l'effet de préventions fâcheuses qu'on ne se donne pas la peine d'examiner... Je vois que les apôtres et les premiers chrétiens éprouvaient un traitement de la part du monde semblable au nôtre... Sans doute aussi les préventions peuvent provenir de nous-mêmes, de notre infidélité, si nous manquons de douceur, d'humilité, de patience. Quelquefois, peut-être, nous nous montrons raides, présomptueux dans certains cas, ou orgueilleux. Il y a quelquefois de l'étroitesse et du relâchement. Mais qui n'est pas exposé à manquer?"

Quelque temps plus tard, cette lettre aura une résonance particulière dans le mouvement darbyste. Voici ce qu'Albert Dentan en dit à son fils Samuel dans une lettre du 22 mars 1863:

"(...) Te rappelles-tu cette lettre, longue et détaillée, au sujet de nos principes, que j'envoyai, il y a deux ans, à Benjamin, et dont je te donnai une copie? J'en avais envoyé aussi une copie à M. Moureton, qui la fit circuler autour de lui. On en fit des copies, de plusieurs côtés, et enfin une de ces copies vient de tomber entre les mains du frère Ponge qui l'a trouvée tout à fait à son goût, et utile pour répondre à bien des besoins qui se font sentir dans les contrées où il travaille (Clairac, etc.) et du côté d'Angoulême, où demeure M. Adrien Boissier (Edit. de l'Echo). Il paraît que dans ces quartiers, il y a un dégoût général pour les systèmes ecclésiastiques en vogue, et une disposition à se rapprocher de la marche des frères. C'est tout à fait intéressant.

M. Boissier appelle à grand force quelque ouvrier; il n'y a pas de préventions contre nous. Seulement on aimerait savoir ce que c'est que les darbystes; quelle différence il y a entre leurs réunions et celles des autres sections de la chrétienté; quels sont leurs principes, quelle est leur marche, etc.

Alors Ponge qui sentait le besoin de mettre un petit écrit aux mains de ces personnes, pour leur expliquer en peu de mots nos principes, a trouvé que cette lettre serait justement ce qu'il lui faudrait. Il m'a donc proposé de la faire imprimer. Je lui ai répondu que pour moi je ne désirais pas m'en mêler; mais que si quelqu'un voulait l'imprimer, je lui en donnerais bien l'autorisation, à la double condition: 1/ que je relirais ce manuscrit (que je n'avais plus parmi mes papiers) pour y faire les corrections, les additions, les changements nécessaires et 2/ que l'on mettrait ni mon nom, ni mes initiales. Ponge m'a

répondu qu'il se chargerait volontiers de l'impression. Il m'a envoyé un manuscrit que je relis dans ce moment, que je corrige, que je tache de compléter, pour qu'il ne soit pas trop indigne de l'impression, si toutefois je me décide à le laisser courir dans le public. Car quoique j'eusse du plaisir à pouvoir aider nos chers frères faibles en la foi, cependant c'est toujours bien grave, bien sérieux de se faire imprimer; et surtout quand il s'agit d'ouvrages de ce genre qui peuvent soulever des orages de discussions, de polémique, de controverses, de récriminations, jusqu'aux personnalités. Je crains extrêmement cela; aussi j'hésite beaucoup encore à accorder ma permission. Cependant je travaille sur ce sujet, et j'y suis encouragé dans mon âme. J'ai déjà fait une petite préface pour indiquer l'occasion et le but du petit écrit. Je refonds divers articles de la lettre qui n'exprimaient pas parfaitement bien, pas tout à fait complètement, pas exactement, ma pensée, et je pense continuer. Et puis arrivé au bout, je ferai des copies, quelques-unes, pour les distribuer à mes amis (des lecteurs intelligents) qui eux-mêmes les copieront et les feront circuler. J'ai aussi (peut-être) la pensée d'envoyer mon petit écrit à quelques frères éclairés qui seraient en état de me donner des conseils utiles, comme les frères Favez et Adrien Boissier. J'ai eu aussi la pensée que, soit l'Echo, soit le Messenger, pourraient reproduire ce petit écrit (s'ils le jugeaient digne) et ensuite (si cela était à propos) on en tirerait des copies à part. Enfin toutes sortes de pensées m'ont traversé l'esprit, peut être plus vaines les unes que les autres. Quoi qu'il en soit, je vais continuer mon travail sur ce même plan; et ensuite je verrai s'il ne sera pas mieux de le refondre complètement pour le refaire sur un autre plan; ou bien même de le laisser tout bonnement au fond de mon bureau, en laissant le Seigneur éclairer lui-même les âmes par le moyen qu'il jugera à propos, sans venir me mêler d'intervenir dans son travail, qui doit être le sien pour être solide. (...)"

Ici, il me semble utile de préciser un trait essentiel de la communauté darbyste. Par les principes même du mouvement, il apparaît très tôt qu'il est inadmissible au sein des assemblées, d'avoir un quelconque conducteur qui risquerait de ramener la notion de pastorat. Aussi les frères qui s'exprimèrent dans les

différentes publications darbystes prirent l'habitude soit de ne pas signer leur écrit soit et ce qui est le plus fréquent, d'y apposer les initiales de leur patronyme. Dentan à cet égard, montre bien l'importance de cette règle, qui se maintient encore de nos jours, au point que dans les milieux darbystes on parle plus souvent de J.N.D que de Darby, etc. Quel casse tête pour l'historien néophyte quand il doit déchiffrer une lettre du XIX^{ème} siècle d'origine darbyste, où tous les noms propres cités sont ramenés à des initiales et dont l'auteur même est représenté par quelques lettres ésotériques!

Mais revenons à la "lettre de Benjamin". Le fait qu'elle fut reprise et largement reproduite dans les milieux darbystes francophones, montre à l'évidence le crédit qu'on peut lui attribuer. Cela montre aussi que Dentan était connu et qu'il possédait une certaine autorité morale auprès de ses frères.

LES LIENS DOCTRINAUX AVEC L'ETRANGER.

A/ avec l'Angleterre.

Le plymouthisme ayant des origines anglaises, une des questions simplistes qui vient rapidement à l'esprit est de savoir comment, dans un pays reculé où on parle plus le patois que le français, des contacts purent se créer et se maintenir par dessus la Manche. Certes Darby était polyglotte, et le français devint une langue qu'il maîtrisait parfaitement et dans laquelle il rédigeait certains opuscules. Sur la fin de sa vie, il sera même l'auteur d'une version française de la Bible. Mais la plupart de ses écrits théoriques à vocation universelle étaient dans sa langue maternelle ce qui nécessitait une traduction avant toute diffusion importante. Outre ses relations épistolaires, Darby vint souvent en France. Au début du mouvement, principalement dans la frange orientale du Massif Central, puis au crépuscule de son existence, dans le Béarn. Ces nombreux séjours dans notre pays étaient

autant d'occasions de séminaires d'études, où l'ampleur et la densité des sujets traités posaient quelques problèmes physiques à certains frères. Le 27 mai 1856, Dentan écrit à ce propos:

"(...) La conférence me fit bien du plaisir par les nouvelles lumières qu'elle a apportées à mon âme, et j'espère que ce ne sera pas en vain que j'y aurais assisté. Mais elle me fatigua beaucoup, même si excessivement que je ne puis plus continuer à la suivre. Etre occupé du matin au soir à des études si fortes et si suivies, et puis prendre des notes en grand nombre au fur et à mesure qu'on parle, c'est très fatigant. Tous nos frères et M. Darby, se dispersèrent pour utiliser leur dimanche de la Pentecôte. Et moi j'allais à Montpellier. (...) Les frères devaient se réunir de nouveau à Saint-Hippolyte pour continuer l'étude; mais pour moi j'en avais assez. Tous mes voyages depuis le 1 Janvier m'avaient écrasé. (...)"

Malgré tout le dynamisme dont Darby fit preuve, cela ne pouvait certainement pas suffire à alimenter toutes les attentes. Des relais compétents étaient nécessaires, d'où l'importance de ces conférences dans la diffusion des pensées de Darby, et des correspondances échangées avec d'autres frères anglais éclairés.

Albert Dentan qui parlait anglais, joua à ce niveau un rôle crucial. Il l'enseigna entre autres à ses enfants et quand ceux-ci quittèrent le foyer, Dentan en bon père de famille ne cessa de leur rappeler l'importance de cette langue. Certains courriers entre les membres de la famille sont parfois écrits en anglais, soit par amusement, soit pour éviter que des yeux indiscrets n'apprennent quelques secrets familiaux. Deux des filles, Jenny et Adèle passeront même de longues années, leur majorité venue, en Angleterre, principalement à Brighton. Là, le frère Coxwell qui avait vécu un certain temps à Annonay et qui alors, s'était lié d'amitié avec la famille Dentan, semble avoir été leur principal point d'attache outre-Manche.

Quelques rencontres épisodiques avec des anglais surviennent aussi, comme celle intervenue en novembre 1854:

"Nous avons eu la visite d'un frère anglais, nommé Brenton. Il demeure dans l'île de Wight où il travaille avec bénédiction à l'oeuvre du Seigneur. Il a fait un voyage en France pour sa

santé, et il m'a accordé quelques jours au Vigan. C'est un frère plein de piété, d'humilité, de connaissances vraies et de vie. Il est aussi haut de taille que moi. (...)"

Ainsi Dentan suivait le cheminement des frères anglais. Cela se faisait surtout par l'intermédiaire d'opuscules que ses amis anglais, ou ses filles, lui envoyaient et qu'il se chargeait de redistribuer soit traduits, soit en l'état. Le 14 avril 1863, il écrit à son fils:

"(...) Je t'envoie la traduction dont je t'avais parlé. Sans doute elle est mal faite, mauvais style, etc. Mais enfin je te l'envoie telle qu'elle est. J'ai été obligé de négliger certaines petites phrases qui avaient rapport à des usages de l'Eglise anglicane que je ne comprenais pas. J'ai laissé aussi subsister quelques autres allusions à d'autres usages qui ne sont pas pratiqués en France ni en Suisse. Il paraît, nous dit Jenny, qu'on a la coutume de beaucoup chanter en Angleterre; on chante le soir, on chante le matin, on chante en se mettant à table; ils sont amateurs de chant. Nos usages, à nous autres, sont plus graves, plus sérieux peut être; mais ne médisons de rien. Chaque chose a bien son utilité. L'essentiel ce n'est pas la forme, mais le fond, je veux dire le coeur, sentant le besoin de faire ce que la bouche accomplit. (...)"

"(...) Un frère anglais a eu l'obligeance ces derniers temps de m'envoyer quelques journaux religieux anglais et diverses brochures en cette même langue; j'en ai pris connaissance avec un grand plaisir. Ainsi j'ai le journal "The Bible Treasury" tous les numéros de 1859 et ceux de 1860 qui ont paru. J'ai aussi quelques numéros d'un autre journal intitulé "Things new and old". Le premier est plus dogmatique et explicatif de la Bible; le second plus pratique et édifiant. Ces deux publications sont rédigées par des frères anglais avancés dans la connaissance biblique et dans la piété de la vérité. On m'a fait part aussi de brochures sur divers sujets. J'ai vu quelques numéros d'une publication (en dehors des frères) sur le Revival anglais. J'ai été fort aise de prendre connaissance du mouvement vraiment extraordinaire qui a lieu en certaines contrées de l'Angleterre et d'Irlande. Auparavant je craignais qu'il n'y eut un peu d'exagération et d'enthousiasme dans les récits qu'on en donnait. (...) En comparant le mouvement, la vie et l'entrain remarquable qu'il y a en Angleterre pour les choses de Dieu, avec la froideur,

l'indifférence, la misère et la pauvreté extrêmes qu'on rencontre en France, surtout parmi nous, qui devrions être les plus avancés, j'en ai été affecté. (...)"

A partir de l'année 1860, Dentan lira régulièrement la brochure périodique de Darby et de Wigram ("The bible treasury") ainsi que celle de Mackintosh ("Things new and old"). Ses préférences iront surtout à cette dernière qu'il trouve "écrit en style plus simple, plus facile à lire, et avec beaucoup de clarté dans les pensées." Il les reçoit sans bourse délier puisqu'un frère anglais les lui envoie gratuitement. Dentan les diffuse autour de lui, à ceux du moins qui peuvent lire l'anglais. Dans notre région, la demande n'étant pas forte, c'est surtout son fils qui récupère ces brochures à charge pour lui de les redistribuer aux frères lyonnais ou de les envoyer à sa belle famille du Vigan.

B/ Avec la Suisse.

La seconde source importante d'information vient de Suisse. La barrière des langues n'existant plus, la diffusion de tracts, opuscules, etc. édités dans ce pays, est abondante. A partir de 1859, un bimestriel: "Le Messenger Evangélique", imprimé en Suisse, à Vevey, deviendra vite la principale et durable brochure darbyste d'expression française. Lue avec assiduité dans les chaumières du plateau, elle deviendra vite un support de réflexion et d'édification pour l'ensemble des frères. Une vieille connaissance d'Albert Dentan, le frère Schüttel de Lyon sera le correspondant en France du frère Recordon, initiateur de la revue. En date du 6 décembre 1859, Albert Dentan écrivait:

"(...) Je salue bien le frère Schüttel, dis lui que la circulaire de M. Recordon m'a fait plaisir. Il y a longtemps que je désirais une publication comme celle qui va paraître. J'avais toujours regretté la cessation du Témoignage qui était tombé, je crois, par la faute de M. Rossier qui s'en était servi pour publier des idées sur l'Apocalypse. Je salue avec joie la réapparition de ce journal, qui j'espère sera utile. Moula a reçu des circulaires, où l'on annonce que c'est le frère Schüttel qui recevra les abonnements. C'est pourquoi c'est à lui que nous enverrons nos abonnements dans quelques jours, quand j'aurai eu le temps

d'annoncer cette publication aux frères, car dimanche passé et tous ces jours, il a fait un temps affreux; les réunions ont toutes été manquées. Il faudra donc m'accorder jusqu'à la fin du mois pour pouvoir recueillir les abonnements. Je ne sais pas non plus, si M. Recordon a envoyé des circulaires dans la Haute-Loire, ni quand j'aurai le temps d'y aller. Mais quoi qu'il en soit, que M. Recordon soit sûr de l'intérêt que tous les frères portent à son oeuvre. Je pense qu'il y aura un bon nombre d'abonnés. (...)"

Mais malgré ce mauvais temps, Dentan précisait ensuite qu'il y avait déjà quatre abonnés dans son proche voisinage. D'autres suivront, le nombre n'en est jamais fixé, mais on note en 1871, qu'il envoie 336 francs à fin d'abonnement. C'est une somme importante pour l'époque qui doit regrouper, à mon avis, un retard de paiement. Dentan se chargera toujours de la collecte des abonnements sur la région tout en demandant à Moula de lui transmettre ceux venant de la Haute-Loire.

Nous avons déjà vu (Voir "La lettre de Benjamin") comment un texte capital sur les assemblées de frères fut repris par cette revue. Mais ce type d'écrit, contrairement à l'envie mentionnée parfois par Dentan, ne sera guère répété. Sa volonté de rester anonyme si souvent répétée, peut expliquer ce paradoxe. Son talent d'écrivain trouvera cependant un exutoire dans les traductions de textes de frères anglais. En avril 1868, il nous affirme:

"(...) Je me suis amusé à traduire un petit traité de Stanley, sur "La justice de Dieu" (4 pages). On l'a imprimé à Vevey, sous forme de traité. On m'en enverra, et je pourrai t'en faire passer. J'ai aussi envoyé deux traités plus longs, l'un "La chute de Rossbery", l'autre "La mission du chrétien". Le premier est d'appel. Le second refondu par moi est adapté à des lecteurs français. Mais ces deux envois n'ont pas encore paru. Peut-être le dernier paraîtra-t-il dans "Le messenger". Pour peu que je sois encouragé, j'espère continuer. (...)"

Quelque temps plus tard, il verra ses vœux pleinement réalisés puisque son premier traité sera imprimé dans "La Bonne Nouvelle" et le second dans "Le Messenger Evangélique".

Quelques autres traductions suivront (de Mackintosh entre autres), mais avec l'âge, l'activité épistolaire de Dentan cessera.

Aujourd'hui le "Messenger Evangélique", et son cadet d'une année "La Bonne Nouvelle", continuent encore à paraître, tout en étant devenus mensuels. Ils sont toujours imprimés à Vevey, carrefour suisse de l'édition darbyste, et sont toujours abondamment distribués sur le plateau.

Outre ces publications, Dentan maintient des contacts privilégiés avec son pays d'origine. Un riche industriel genevois, M. Eynard sera son correspondant et son bienfaiteur, notamment quand celui-ci l'invitera à une conférence de Darby, tenue à Genève en avril 1866.

Mais l'ouverture sur les assemblées étrangères ne s'arrêta pas là. Par des lectures, comme "Le pays de l'Evangile: notes d'un voyage en Orient" d'Edmond de Pressensé, il se familiarise sur la réalité chrétienne asiatique. Mais c'est surtout sa famille qui jouera dans ce domaine un rôle important. Son frère Samuel, missionnaire aux Etats-Unis, lui fait découvrir la marche des frères dans son pays d'adoption. Aussi certains frères en partance pour la Louisiane, ou New-York passeront-ils à Saint-Agrève pour s'entretenir avec Albert Dentan de la réalité américaine. Son fils Samuel, quant à lui, rapportera des impressions de ses différents voyages italiens, ce qui lui permet d'écrire en 1873:

"(...) J'ai été bien aise de ton voyage en Italie, cela m'intéresse. J'aime à avoir de ces sortes de détails sur l'oeuvre, etc., pour en faire part aux frères, dans nos réunions de prières. Cela les sort de chez eux, et leur fait toujours grand plaisir. (...)"

RELATION AVEC LES AUTRES PROTESTANTS.

La grande famille du protestantisme français qui retrouve droit de cité avec l'avènement de Napoléon, éprouve aussi de multiples

divisions doctrinales, dont les assemblées de frères ne sont en fait, qu'une des composantes.

Dans les années 1850, trois principales tendances se détachent. Il y a principalement l'Eglise Réformée reconnue par l'Etat (autrement dit les Nationalistes) qui connaît aussi en son sein un débat profond entre orthodoxes et libéraux. Face à cette structure ecclésiastique très majoritaire dans le protestantisme français, se constitua peu à peu un regroupement d'Eglises locales qui refusaient précisément cet assujettissement à l'Etat, notamment au niveau de la rémunération de leur pasteur (les Libristes). Ou ne devrais-je pas plutôt dire que certains pasteurs orthodoxes, marqués par les thèses revivalistes et qui rejetaient le fonctionnariat de leur charge, entraînaient derrière eux leur paroisse dans une critique de l'Eglise Réformée? Cette fédération prenait ses racines dans un troisième groupe de communautés protestantes qui fut connu sous le vocable de "la Dissidence ancienne" pour bien montrer son antériorité. Très proches des libristes mais encore plus jalouses de leur autonomie, ces Eglises rejetaient toutes formes de structuration et de compromis. Néanmoins, la plupart rentreront peu à peu, avec plus ou moins de bonne volonté, dans le giron de l'Union des Eglises Libres. L'exemple typique dans notre région de cette mouvance, est l'Eglise du Riou dont Albert Dentan fut un des premiers pasteurs, et qui attendra maintes sollicitations pour adhérer à cette fédération, en 1873.

Les relations entre ces tendances seront à l'évidence conflictuelles. Nous n'entrerons pas dans les nombreuses péripéties qui jalonnèrent le monde protestant de cette époque. Nous nous pencherons seulement sur l'approche critique d'Albert Dentan sur ces différentes tendances. La position d'un darbyste qui, de plus, fut un ancien acteur du Réveil évangélique au sein de l'Eglise Réformée, est des plus instructives. Lors de l'un de ses passages à Saint-Agrève, le 15 avril 1856, Albert Dentan adresse

une lettre fort détaillée à une dame du Vigan, dans laquelle il explique comment il se situe par rapport à ces mouvements:

"(...) Les points qui selon ma parfaite conviction doivent diriger un enfant de Dieu, quant à sa marche ecclésiastique (...) sont la Séparation, le Culte et la présence du Saint-Esprit.

1/ L'intention de Dieu n'a jamais été que ses enfants fussent mélangés avec les inconvertis pour le service de Dieu. Il n'y a point de rapport entre ceux que l'Esprit a visités et ceux qui sont encore dans les ténèbres et la mort. C'est Satan qui a fait cet affreux mélange que nous voyons dans la chrétienté. (...) Ainsi donc tout système qu'on nous présenterait comme la marche du Seigneur et qui tendrait à opérer un tel mélange, en tout ou en partie, ou à le continuer, doit être rejeté par nous, comme un mensonge de l'Ennemi.

2/ Les enfants de Dieu, séparés du monde et réunis en un par l'esprit de Dieu, ont une fonction importante, pleine de bonheur, à accomplir; c'est le culte. Par un culte, nous n'entendons pas une prédication de la Vérité. (...) Dans la prédication, nous sommes autour de quelqu'un qui nous parle de Dieu; dans le culte, nous sommes ensemble autour de Dieu lui-même. Toute marche qu'on nous proposera, et qui ne tendra pas à réaliser un tel culte d'adorateurs, autour de Dieu, n'est certainement pas selon l'intention de l'Esprit.

3/ Enfin les enfants de Dieu, séparés du monde, réunis en un, ne sont pas laissés sans assistance. Jésus ne les a pas laissés orphelins, en quittant le monde; il est venu à eux par l'Esprit. Cet esprit de Vérité fut promis aux disciples pour demeurer avec eux éternellement. Cette promesse fut accomplie à la Pentecôte. (...) Dès lors tout système qui organise l'Eglise de Dieu selon la sagesse de l'homme et qui ne tient pas compte de la présence du Saint-Esprit au milieu des frères, de son autorité à tous égards, de la soumission que nous lui devons, (...) cette institution doit être rejetée comme entièrement étrangère à la parole de Dieu.

Voilà, Madame, la règle au moyen de laquelle je juge de tous les systèmes qui surgissent dans la chrétienté. La marche selon Dieu doit réunir ces trois choses et non une ou deux seulement.

(...) Ainsi le Nationalisme manque aux trois points. C'est une Eglise de multitude, où il y a des sermons, mais point de culte, ni de possibilité d'y en avoir; et dont l'organisation est entièrement humaine.

L'Eglise libre n'est autre chose que le système protestant remanié et corrigé. Tous les vices du système nationaliste s'y

retrouvent quoique mitigés. on y reçoit tous ceux qui font une certaine profession plus ou moins orthodoxe; l'intention des fondateurs n'a pas été de former une Eglise d'enfants de Dieu, mais une Eglise de professants, ce qui est tout autre chose. Pourvu qu'on adhère à une confession de foi, fixée d'avance on devient membre de l'Eglise Libre; et l'on n'est pas partout très scrupuleux sur la foi même. Ensuite ceux qui sont ainsi rassemblés, le sont pour entendre des discours, mais non pas pour le culte, selon la Parole. Enfin leur organisation est toute selon la sagesse humaine, selon les délibérations diverses des hommes, selon l'esprit des localités; l'autorité de l'Esprit et sa présence réelle n'y sont pas du tout reconnues.

La Dissidence ancienne avait ceci de respectable et de vrai, c'est qu'elle repoussait des enfants de Dieu avec le monde. C'est ce principe de séparation fidèle et sincère qui fit sa force selon Dieu et ses succès. Mais alors elle manquait aux deux autres points. Elles avaient des réunions de prédications, d'expériences, de prières, etc. mais pas le culte proprement dit. On allait aux réunions pour entendre des discours sans doute fort utiles, excellents, pleins de piété et d'édification; mais non pour adorer. (...) Dès lors tout ce que l'on appelait culte chez eux, n'était pas du tout le culte selon l'Esprit; c'était simplement le ralliement des chrétiens autour d'un frère, le plus souvent membre du clergé consacré, pour écouter de bonnes choses, dont je ne diminue pas l'importance, et pour prendre de temps à autre la Cène que ce frère consacré distribuait. Le besoin de se réunir autour de Dieu même en esprit, pour savourer tous ensemble sa grâce en Jésus, était méconnu. Il en était de même de la présence personnelle du Saint-Esprit au milieu des frères et de la soumission entière que nous lui devons. Cette vérité pouvait être admise peut-être, comme doctrine, mais elle était mise de côté dans sa pratique; et les enfants de Dieu au lieu d'être soumis à cette personne divine, l'étaient à une organisation voulue par la majorité et à une discipline humaine.

Voilà la dissidence dans son temps le plus prospère; et je puis en parler puisque j'en faisais partie. Mais depuis lors, le refroidissement de la piété s'est fait sentir au milieu d'eux; l'amour du monde est entré dans leurs rangs plus ou moins, le formalisme a remplacé la vie, et en conséquence la dissidence est devenue plus facile pour les admissions, plus lâche quant à la discipline, et de degré en degré elle est tombée jusqu'au niveau

de l'Eglise libre avec laquelle elle a toujours plus, partout, la tendance de se confondre. Je regrette infiniment ce résultat.

(...) Pour moi, je me réunis avec les frères que vous appelez Darbystes, parce que, à part beaucoup de misères et de faiblesses qu'il est inutile de se dissimuler, ils me paraissent avoir la Vérité quant à l'unité des enfants de Dieu en dehors du monde, quant au culte, et quant à la foi en la présence de l'esprit parmi les Saints. Sans doute, il y a encore beaucoup de faiblesse ou d'ignorance par rapport à la réalisation de ces vérités, nous avons beaucoup de progrès à faire à tous égards. C'est pourtant déjà un grand point de se trouver sur le vrai chemin. (...)”

Mais en fait, le monde protestant est bien plus complexe que cela. A ces quatre familles (les nationalistes, les libristes, les dissidents anciens et les darbystes), il faut rajouter bon nombre d'autres petites communautés. En effet, de nombreuses petites chapelles naissent ici ou là, en fonction de circonstances particulières (passage d'un prédicateur, installation d'une famille, etc.). Ainsi, Albert Dentan côtoie des méthodistes (quand il est au Vigan), des baptistes et des irvingistes (à Saint-Etienne), des quakers (à Annonay), etc. A chaque rencontre, il ressort naturellement une critique plus ou moins vive suivant la proximité des idées. Une lettre de Saint-Etienne du 11 décembre 1855, est à cet égard, très révélatrice:

"(...) J'avais eu le plaisir de voir venir parmi nous un certain nombre de personnes qui avaient appartenu à la dénomination des Baptistes rigides (qui ne reçoivent à la Cène que ceux qu'ils ont rebaptisés) et qui s'en étaient séparés, non par une plus claire intelligence de la Parole, mais par l'effet de dissension. Il y a une chapelle de ces baptistes là dans notre ville. Je désirais beaucoup pouvoir me rendre utile à ces personnes, qui s'étaient séparées, ne savaient plus à quoi se rattacher. Je puis dire avec sincérité que mon désir était, non de les attirer à nous, mais de leur faire un véritable bien en leur dévoilant Jésus... J'avais bien remarqué que plusieurs d'eux n'étaient pas du tout convertis, et que tout en parlant de religion, leurs causes étaient imbues des principes du socialisme, à l'égard de quoi plusieurs étaient notés par la police comme suspects. Même une ou deux de leurs réunions avaient été l'objet d'une condamnation du tribunal de cette ville. Mais en fin je pensais que s'il y avait parmi eux

quelques âmes élues ce serait bien dommage de ne pas les aider à trouver ce qui rend heureux. Je les avais donc visités; ils étaient venus à nos réunions. Depuis quelques temps, ils nous ont quittés pour se jeter dans l'Irvingisme qui a envoyé un de ses ouvriers ici. Vous savez que l'Irvingisme est très voisin du papisme par diverses doctrines et par les formes de son culte. Ils aspirent à réunir toutes les fractions de la Chrétienté, catholiques, protestants, etc., en un seul corps, sous la direction de leurs apôtres de moderne création. Ils prétendent que le Saint-Esprit, communiqué dans l'Eglise primitive par l'imposition des mains des apôtres, a cessé d'exister au milieu de l'Eglise depuis la disparition du dernier apôtre, et qu'il n'a recommencé ses fonctions que depuis que, selon leur prétention, Dieu a rendu des apôtres à son Eglise en 1834; Ils annoncent la réapparition des miracles par les mains de leurs apôtres, pourvu qu'il y ait de la foi chez ceux qui désirent en voir. Ils font trembler les âmes mal assurées, en leur déclarant qu'il n'y a qu'eux qui auront part à la résurrection, et que ceux qui ne seront pas unis à leur établissement, doivent passer par la grande tribulation. Du reste rien de plus étrange que leur application des Ecritures; cela surtout est profondément triste. Dans leur culte, ils ont un autel consacré, des prêtres officiels, une liturgie calquée sur celle des Papistes, et dont ils ont corrigé seulement certaines doctrines, à l'instar de la liturgie anglicane. Ils ne sont pas scrupuleux, on le comprend, sur leurs admissions; ils reçoivent tous, sans distinction de converti ou d'inconverti, leur but n'étant pas la réunion des enfants de Dieu, mais l'unité de la Chrétienté professante. Là où leur établissement n'est pas formé, ils permettent qu'on fréquente la messe, qu'on prenne de l'eau bénite, etc. Pour moi connaissant leurs doctrines et les personnes qu'ils admettent, je ne pense pas qu'il y ait pour eux possibilité de grands progrès, quoique hélas, toutes les doctrines puissent faire des ravages trop grands. J'espère que ce sera une expérience que plusieurs feront et qui à la fin rapprochera de la Vérité telle qu'elle est en Jésus, ceux qui sont dignes d'approbation; le reste sera dissipé. Egalement cela est triste, et porte un nouveau coup à la Vérité elle-même. (...)"

Face à ce morcellement du protestantisme, et bien que toutes ces communautés dissidentes n'aient pas toutes la même importance, certaines initiatives appellent à une union spirituelle. C'est ainsi qu'on voit apparaître dans notre région (Saint-Etienne,

Lyon), un mouvement sur lequel Albert Dentan s'en tient à des opinions conformes à sa doctrine, à savoir la séparation des frères d'avec le reste du monde. La déchirure d'avec le reste du protestantisme est ainsi consommée. Jugez en par vous-même, dans cette lettre 14 avril 1863, qu'il écrit à son fils:

"(...) Tu trouveras ci-contre une invitation à assister à l'Alliance dite évangélique de Saint-Etienne que l'on m'a envoyée. Je suis sensible à l'attention. Mais également je n'ai pas la moindre pensée de m'y trouver, pas plus que les années précédentes. D'abord, en m'y rendant, je ne saurais avec qui je fraternise, car il s'y rencontre de si grandes multitudes de toutes sortes de gens, que les vrais enfants de Dieu sont perdus au milieu de cette foule. Et est-ce avec tout le monde qu'il faut fraterniser? On y prend la Cène. Mais à qui la donne t-on? Qui y est invité? Nous savons comme on est large à ce sujet dans les Eglises libres, dans le nationalisme et dans les autres sections de la chrétienté. On n'a point là de garantie qu'on rompt le pain avec les frères. Et de plus on appelle cela l'Alliance. Pourquoi? Parce (que) cette réunion est un compromis entre les différentes dénominations, par lequel on s'engage à taire ce qui nous différencie les uns d'avec les autres, c'est à dire ce qui est le point essentiel de notre séparation; et de se borner à de vagues généralités, qui sont à la bouche des vrais chrétiens, comme un sel sans saveur.

L'écriture ne parle pas d'alliance entre différents corps, mais d'unité entre des individus. (...) L'alliance proposée est un mensonge, car on agirait dans le but exprès de faire croire au monde, et de se faire croire à soi-même, qu'on est un malgré la divergence; et que cette réunion d'un jour est bien loin d'être l'unité permanente. Tout ce qu'il y a dans ces sortes de convocations, c'est non pas des frères réunis autour de Christ, mais des multitudes rassemblées autour de quelques prédicateurs qui quelquefois annoncent un certain Evangile, et qui plus souvent font des discours vagues en s'adressant à la foule comme si elle se composait entièrement de chrétiens. On se demande beaucoup plus: quel prédicateur aurons-nous? Quels sont les pasteurs qui sont venus? D'où est celui-ci, celui-là? que l'on se met en peine de savoir si Christ lui-même sera là. (...)"

A l'opposé, des mouvements de retrouvailles entre les familles du protestantisme peuvent avoir des raisons beaucoup moins

iréniques que celles qui présidaient à l'Alliance évangélique. Ce que nous allons évoquer n'est pas propre au mouvement darbyste, mais concerne bien tout nouveau mouvement d'émancipation, religieux ou nationaliste, dans une société déjà bien structurée. Dentan, ainsi que l'ensemble des communautés darbystes, s'affrontèrent lors de la constitution de leur assemblée villageoise, à une "union sacrée" des protestants qui se rassemblaient sur ce seul point. Un extrait de lettre du 24 juillet 1853, est sur ce point fort explicite:

"(...) Si dans une localité, il y a diverses sectes chrétiennes, des nationalistes, des dissidents, des calvinistes, des wesleyens, etc., ces sectes diverses qui auparavant se faisaient la guerre, et qui peut-être ne pouvaient pas se souffrir, se réconcilient entre elles, cessent leur inimitié, au moins à l'extérieur, et s'allient pour faire opposition au témoignage que Dieu plante dans une contrée et qu'il veut faire valoir. (...)"

INTRODUCTION AU PRINCIPE D'EXCLUSION

Question ardue que nous allons aborder ici, puisqu'elle est la source de tant de préjugés dont on a été souvent le témoin. En effet, la petite histoire ne retient du mouvement des frères, que les incessantes divisions qui eurent effectivement lieu au sein des assemblées. Certes, nous ne pouvons éluder le sujet, et nous essayerons d'y voir plus clair. Mais seules quelques grandes lignes d'analyse seront jetées sur ce papier, bien insuffisantes à notre goût, pour étudier ce phénomène si complexe, d'autant plus que l'approche de ce sujet demande à être très circonstanciée. Les assemblées de frères étaient multiples. Suivant leur importance numérique, leur implantation géographique, leur histoire propre, et éventuellement la personnalité de tel ou tel frère de l'assemblée, le principe d'exclusion fut appliqué différemment. Aussi, avant de discourir sur ce principe d'exclusion au sein de telle ou telle assemblée, est-il judicieux de bien connaître leur histoire propre.

Un premier regard sur l'origine du plymouthisme s'impose. Dans cette Angleterre du début du XIX^{ème} siècle, l'Eglise anglicane craque sous sa riche pesanteur. On y compte à l'époque près de 200 hérésies, chacune d'entre elles détenant bien sûr la Vérité. De plus, toutes se composent de membres aux fortes personnalités et aux qualités humaines indéniables (dialectique, rhétorique, connaissance savante, sens des relations sociales, etc.). Aussi dans une communauté, comme celle de Plymouth par exemple, où il y avait suivant les sources, entre 1000 et 1500 membres en 1830, avec des hommes à certains points de vue extraordinaires, faut-il s'étonner qu'il y ait eu des incompatibilités? Celles-ci se cristallisaient alors sur différents sujets d'ordre théologique. Ainsi des conducteurs du début comme Hall, Wigram, Campbell quittèrent l'assemblée de Plymouth emportant avec eux leur ressentiment. D'autres suivirent (Harris, Darby, etc.) marquant à chaque fois une étape décisive dans la

radicalisation du mouvement et propageant une émotion compréhensible dans l'ensemble des assemblées britanniques.

Ainsi, nous comprenons un peu mieux, comment de l'idée même qui fut à l'origine du mouvement des frères, à savoir la recherche d'une plus grande intégrité avec son corollaire qu'est la sortie des institutions non reconnues, la séparation devint peu à peu une arme de division au sein des assemblées. L'aspect positif de ce phénomène fut d'asseoir fermement la pensée théorique du mouvement. De plus, face à un environnement hostile, toute minorité quelle qu'elle soit est entraînée inévitablement dans un cercle vicieux d'autoprotection. Ces communautés marginales doivent se protéger en dressant des barrières identitaires et ainsi, s'isolent de plus en plus du reste de la société. L'exclusion apparaît alors comme une des formes privilégiées d'auto défense des groupes sociaux minoritaires qui paradoxalement les cimente à l'extrême.

Mais revenons en 1847, où une nouvelle et décisive scission prit naissance dans cette assemblée de Plymouth. Deux tendances ayant pour tête de file, Darby et B.W. Newton s'opposèrent. Aucune solution ne put être trouvée et une rupture s'ensuivit.

DENTAN ET LA QUESTION DE BETHESDA.

Cette première grande scission au sein du mouvement des frères eut une conséquence annexe fort importante. Elle fut l'origine d'une seconde division importante les années suivantes, quand les "Darbyistes" demandèrent à leurs frères de l'assemblée de Bethesda de rejeter les "Newtonistes". Ceux-ci, sous la conduite principalement de G. Muller, très connu outre-manche pour ses oeuvres sociales et ses orphelinats, refusèrent de prendre partie dans ce conflit. Un nouveau retranchement au sein des plymouthistes s'en suivit en 1849. Ainsi s'explique très superficiellement, l'origine de la différence entre les "open brethren" (frères larges) de Bethesda qui soutenaient le principe d'indépendance des assemblées locales et les "exclusive brethren" fidèles à la position de Darby et qui prônaient une solidarité sans faille entre toutes les assemblées.

Par une lettre du 5 juin 1861, nous apprenons ce que Dentan pense de G. Muller dont il connaît certains écrits depuis la fin des années 1840.

"(...) Il m'est venu la pensée de t'envoyer la traduction que j'ai faite du commencement d'un rapport de Georges Muller de Bristol. (...) Il y a bien des années que G. M. avait publié un Exposé des dispensations (?) de Dieu envers lui. Plusieurs frères m'avaient parlé de cet ouvrage remarquable et des délivrances merveilleuses que Dieu avait accordées à ses prières. (...) J'étais alors à Combovin; et bientôt après j'appris que cet ouvrage avait été traduit en français; on m'en envoya un exemplaire que je lus avec avidité et dont je retirai le plus grand bien, pour l'encouragement de ma foi. Ce n'était pas un ouvrage de doctrines, mais de faits; on y voit comment Dieu est bon pour répondre aux prières de la foi. En ce temps-là (comme toujours du reste) j'avais bien besoin de ce réconfort, et j'ai toujours gardé un bon souvenir et de la reconnaissance pour l'auteur, quoique plus tard il ait pu montrer de la faiblesse dans les affaires Newtonistes, cependant sa foi, son esprit de prière, sa piété sont vraiment des choses bonnes, dignes d'être imitées. Si

tu veux faire une lecture utile, je te recommande de te procurer ce volume. (...)

Depuis lors, G.M. a publié chaque année un rapport; mais je n'en ai jamais vu aucun jusqu'à ces temps-ci; qu'il m'est tombé entre les mains le 21^{ème} rapport de 1860 d'où j'ai extrait ce qui est ci-contre. Tu as entendu parler de cet immense réveil d'Irlande qui a tant fait de bruit dans le monde. Eh bien tu verras que le tout premier commencement en est dû à la prière et à l'encouragement donné par ce même ouvrage de G.M. (...) En te parlant ainsi de G. Muller, je ne prétends pas justifier tout ce qu'il a fait toujours. Il est homme; il a donc pu se tromper à certains égards. Je pense que s'il avait montré plus de fermeté au commencement des affaires de Newton, les tristes schismes que l'on voit maintenant partout, ne se seraient peut-être pas produits. Connais-tu une brochure de Trotter intitulée: "Affaire de Plymouth et de Béthesda". Si tu ne la possèdes pas, dis-le moi, et je t'en enverrai une. Mais Muller a toujours été pur dans sa foi; seulement il admettait trop facilement à la Cène ceux qui participaient aux vues de Newton. Depuis, il est revenu en arrière là-dessus. Mais les passions avaient été excitées, la guerre était allumée, et le feu de la discorde n'a pas pu s'éteindre. Aujourd'hui toutes les réunions de frères en Angleterre sont divisées en 2, et même en 3. Les uns sont pour Darby, les autres pour Béthesda; et d'autres très respectables comme par exemple Harris, rompent le pain dans leurs maisons, ne voulant ni des uns ni des autres. C'est infiniment triste. Le témoignage est gâté, perdu, en Angleterre. (...) Je ne veux pas dire non plus que tout soit de bon aloi, dans les allégations de Muller. Par exemple, comment peut-il dire qu'il ne demande rien à personne, tandis qu'il publie des rapports chaque année, avec les dons qui lui ont été faits, etc. C'est là une demande réelle, quoique délicate, et d'autant plus pressante sur le coeur, qu'il semble ne rien demander. J'aurais d'autres objections peut-être. Mais retenons ce qui est bon. (...)"

Mais ce mouvement de divisions n'atteignit que tardivement, en fait vers les années 1860, les grosses assemblées du reste du monde. Sur le plateau, elle ne se concrétisa pratiquement pas, même si, postérieurement et sans aucun rapport avec l'origine des expressions, les termes de frères larges et frères étroits peuvent être entendus, ici et là, dans notre région. Les raisons de cette

non-participation française dans les premiers conflits britanniques sont multiples, mais résident surtout dans le manque d'information (du fait principalement de l'éloignement et des barrières des langues) ou ce qui revient au même, dans une information partielle, voire partielle.

Quelques explications complémentaires faciliteront la compréhension de ce phénomène. En tout premier lieu, il faut reconnaître que Darby, au cours de ces maints voyages en France, avait tissé de nombreux liens sur le continent ce qui le favorisait face à ses détracteurs plus casaniers. Ensuite, il est probable que la grosse majorité des frères de la région, la plupart paysans, peu instruits, ne parlant pas l'anglais ne pouvaient pas suivre ces débats théologiques pointus.

Ceci dit, certains frères français, comme par exemple Dentan, suivaient avec précision les péripéties anglaises. Le 15 avril 1860, Dentan ira jusqu'à demander à son fils Samuel, de lui acheter deux brochures non conformes aux thèses darbystes afin de se faire une idée plus juste de la situation:

"(...) La première est un numéro d'un journal suisse que fait paraître l'Eglise Libre, à l'instar des Etudes scripturaires de nos frères; et la seconde est une lettre écrite par des frères qui ont été excommuniés en Suisse à cause des affaires de Béthesda. A Saint-Agrève, on nous envoie bien les brochures qui sont dans le sens de Trotter, mais non pas les autres. Voici ces brochures.

1/ Etudes évangéliques pratiques 2^{ème} série N°3. Le Plymouthisme, 1859 (50 centimes).

2/ Deux lettres sur la Discipline établie par rapport aux difficultés survenues en Angleterre (Neuchâtel, 1858). (...)"

Quelques années plus tard en septembre 1863, il redemandera à son fils de lui procurer une nouvelle brochure sur la question: "Quelques mots à mes frères sur la question de la Discipline" (Vevey, 1863) dont l'auteur était un certain M. Bettex. Dans sa lettre, il critique le frère Guinand qui vient de sortir lui aussi une brochure sur la question et ajoute à ce propos, une remarque qui prouve combien l'affaire de Béthesda fut importante dans les rangs darbystes:

"(...) Mais je suppose que tout cela provient de certains conflits qu'il doit y avoir eu à certains égards sur la question de la discipline de Béthesda. C'est une malheureuse question qui détruira partout l'harmonie des frères. On y met, de part et d'autre, un feu, une vivacité, une passion qui ravagera tout. (...)"

Dentan se renseigne et se forge une opinion, tout en se questionnant. Bien que dans notre région le terme "open brethren" n'eut pas grande signification, on peut du moins classer Dentan parmi les frères qui acceptent un certain dialogue. En août 1860, il écrit à propos des divisions anglaises:

"(...) Depuis longtemps je rumine une pensée qui revient sans cesse se présenter à mon esprit. Nous sommes restés trop en dehors de la communion fraternelle avec tous les frères. N'est-il pas à craindre que nous ayons trop méprisé les travaux évangéliques des autres frères, pour nous renfermer dans le cercle étroit de nos prétentions? On n'a apprécié que ce qui se faisait parmi nous en affectant un mépris souverain pour tout ce que les autres faisaient. Nous nous sommes ainsi cloîtrés à notre préjudice. Car le Saint-Esprit de Dieu est-il seulement parmi nous, ou notre possession particulière? N'est-il pas aussi avec les autres frères, pour leur suggérer de bonnes choses, pour les conduire dans le bien, et pour opérer quelques oeuvres divines parmi eux? Or, en négligeant tout cela, je crains que nous ne nous soyons fait du mal à nous-mêmes, en nous ôtant la faculté de retenir ce qui est vraiment bon et d'en profiter, tout en laissant tomber ce qui ne serait pas si précieux. C'est ma pensée que je jette sur le papier et que je livre à tes méditations. Si tu trouves le moyen de voir d'autres frères que ceux (en petit nombre) que tu rencontres habituellement, je pense que cela pourrait agir en bien pour le renouvellement de ton âme. C'est au moins la pensée que j'ai eu souvent pour ce qui me concerne moi-même. (...)"

Dix ans plus tard, le 26 janvier 1870, il reviendra longuement sur le sujet mais avec des mots différents.

"(...) Depuis longtemps, j'ai fait la remarque que nous sommes trop peu expansifs les uns à l'égard des autres. Nous avons peur de nous ouvrir; nous gardons bien des sentiments, des impressions, des grâces, au dedans de nous, sans oser en faire part à d'autres. On dirait que nous estimons que c'est une honte de prononcer les mots saints de Dieu, de Jésus, de la

vérité, devant nos amis et frères. Et ainsi nous nous concentrons en nous-mêmes, sans oser manifester nos sentiments. Et pourtant, combien nous pourrions recevoir de bien, de bons avis, de sages conseils, de nos amis, que nous savons pourtant nous aimer; que de bonnes directions, ou de consolations, nous perdons, qui ne manqueront pas de nous faire faute un moment ou l'autre; et puis, quelles occasions d'être utiles à d'autres, nous perdons. Il ne faudrait souvent qu'un mot dit à propos, pour faire du bien, un bien éternel, à nos amis, à nos alentours. Je sais qu'on a peur de paraître hypocrite. Mais pourvu que l'expression parte du coeur, peu importe l'opinion des autres. Ce qui part du coeur va au coeur, et il n'y a pas à craindre que personne puisse suspecter la sincérité. Foulons aux pieds cette crainte d'hypocrisie; osons dire notre pensée, tout simplement. Cela nous fera du bien à nous et aux autres. J'ai souvent bien regretté que, entre parents, entre frères et soeurs, entre Chrétiens qui ne se haïssent pourtant pas, on eût ainsi une telle honte de s'ouvrir. Vivons avec Dieu, et que de l'abondance du coeur la bouche parle. (...)"

LES DIVISIONS APRES LA MORT DE DARBY.

Comme nous l'avons vu, les assemblées de frères de notre région restèrent unies et proches des thèses de Darby tant qu'il fut de ce monde. Ce n'est seulement qu'après sa mort en 1882, que des divisions au sein des assemblées apparurent sur le plateau.

Vers 1893, un frère de l'assemblée de Greenwich, F.R. Raven, fut par ses idées, à l'origine d'une nouvelle division majeure. Mais cette division ne se situa pas sur le sol anglais puisque dans ce conflit, la plupart des frères anglais suivirent Raven dans ses conclusions. Elle se place plutôt au niveau européen, puisque l'ensemble des assemblées continentales (à part peut-être les italiennes) s'opposèrent à Raven. Ainsi le "ravenisme" français n'eut pas une représentation excessive et aujourd'hui, est numériquement presque inexistante. Cependant, notre région ayant une forte population darbyste, fut plus que toute autre confrontée à ce problème. Vers 1900, quelques lieux d'assemblée,

se déclarèrent en communion avec Raven, ce qui représentait en nombre d'individus, environ le tiers des frères. Il faut dire que "ces controverses dans lesquelles le plus grand nombre de frères n'étaient guère à même d'entrer." (citation tirée du livre darbyste: "le temps du Réveil"), ne favorisait pas une participation active de la plupart des frères de la région.

Le peu d'emprise que les divisions anglaises eurent sur le territoire français est une constante. Parmi les douze conflits recensés par l'auteur darbyste Napoléon Noël entre 1884 et 1930, peu eurent un écho réel sur le continent. L'affaire Raven fut celle qui eut le plus d'impact. Retenons donc que dans l'histoire des frères, les divergences entraînant exclusion et division, étaient surtout un problème purement britannique.

Face à ces divisions incessantes, une réconciliation au plan mondial eut lieu, en 1926, dans les rangs darbystes. Cette volonté d'union ne sera pas totalement effective, et suivant la personnalité et le tempérament de tel ou tel individu ayant quelque audience locale, certaines divisions perdureront, voir se recréeront, par exemple, au début des années 1960, sous l'impulsion de J. Taylor. Mais cette dernière division, présente encore dans la mémoire de beaucoup, ne sera pas abordée ici, tant ce sujet demanderait à lui seul un ouvrage complet.

Le graphe de la page suivante représente la filiation des différentes communautés issues des assemblées de Plymouth. Cette illustration est, j'en conviens, très schématique mais elle a l'avantage de résumer cette histoire et de préciser l'origine de certains noms qui sont employés bien souvent, à tort et à travers dans notre région.

LA DISCIPLINE HUGUENOTE.

Pour la période qui nous concerne, à savoir le XIX^{ème} siècle, les affaires d'exclusion dans notre région dont il va être question ne seront pas d'ordre théologique comme en Angleterre mais plutôt relevant d'une tradition très huguenote, celle de la Discipline.

La Discipline ecclésiastique est l'ensemble des règlements qui ont pour objet le gouvernement de l'Eglise ou la vie sociale des fidèles. Dès les premiers temps, de telles règles furent édictées par les apôtres. Puis elles prirent des développements nouveaux sous l'autorité des conciles ou des papes. Lors de la Réforme, la Discipline huguenote fut naturellement instituée et se maintiendra tant bien que mal jusqu'à la reconnaissance post-révolutionnaire de l'Eglise Réformée.

A partir du Concordat, elle se trouva remise à l'ordre du jour surtout dans les milieux protestants orthodoxes. D'ailleurs, nous avons vu dans "les Momiers" comment elle fut à l'origine de la rupture entre le consistoire de Saint-Voy de tendance libérale et son jeune pasteur orthodoxe Barbey. De même, le pasteur Boyer de Saint-Agrève en 1859, imposera un règlement où il fait preuve d'une grande rigueur par rapport à ce qui se pratiquait alors. Les Anciens et les Diacres sont appelés à une plus grande participation. Un registre de communiant est institué et chaque postulant est entendu par le pasteur. L'enseignement des catéchumènes est plus poussé et le pasteur veille étroitement sur ceux qui demandent l'admission à la Sainte Cène. De plus, il est dit:

"Chaque vendredi qui précèdera la Cène il y aura dans le temple un service de prédication qui consistera principalement en lecture de la Parole de Dieu, en chant de cantiques et en prières. Dans ce service particulier tous les frères seront appelés à contribuer à l'édification commune."

Il est bien entendu que les fidèles étaient fortement incités à suivre ce règlement sous peine d'être mis à l'index par les

membres influents de la communauté et si l'entêtement prévalait, une forme d'exclusion pouvait peu à peu s'instaurer au sein même de la paroisse. Cependant la dimension multitudiniste de l'Eglise réformée rendait ces mesures exceptionnelles.

Au sein des assemblées de frères, ce n'est plus le même cas. L'ensemble des frères forme l'Eglise et la faute de l'un d'entre eux rejaillit inévitablement sur la communauté. Une discipline existe, sous-tendue uniquement par la Bible, et le manquement grave aux préceptes enseignés entraînait à plus ou moins long terme l'exclusion. Répétons bien qu'il ne s'agit plus là, d'exclusion sur des interprétations bibliques comme dans les divisions anglaises, mais d'une pratique disciplinaire qui apportait au moins une régulation tacite au sein des assemblées, au pire pouvait déboucher sur des cas de surveillance et de dénonciation.

Dans ces problèmes d'exclusion, le facteur humain jouait un grand rôle. Les frères les plus en vue dans une assemblée influaient naturellement sur la décision du groupe. Aussi dans notre région, la position de Dentan sur ces problèmes sera capitale car par son charisme, ses idées marqueront l'ensemble du mouvement. Et pour mieux appréhender sa position, je vous soumetts maintenant deux cas d'exclusion où Dentan interviendra. Le premier concerne l'assemblée de Bronac, le second celle de Marseille à laquelle son fils Samuel est attaché.

Le 25 février 1864 nous apprenons la chose suivante:

"(...) J'aimerais prendre des informations auprès de toi et auprès de M. Schüttel, au sujet de Samuel Fayard. Il se trouve que Samuel Fayard demande à entrer au milieu des frères d'ici, mais comme sa conduite précédente avait indisposé contre lui les frères, on aimerait savoir quelle a été sa conduite à Lyon et ses rapports avec Durand.

Il faisait commerce de liqueurs avec Durand, à Boën. Il paraît qu'ils se quittèrent en désaccord. Mais on nous a rapporté, et j'ai vu une lettre de M. Schüttel à ce sujet, qu'ils s'étaient dernièrement réconciliés à Lyon, en présence des frères

Schüttel, Riou, etc. Il paraît même que ce serait une chose terminée sous ce rapport. A la bonne heure.

Mais il y a une autre chose qui nous a été racontée et pour laquelle j'aimerais avoir des renseignements. Durand, a-t-on dit, a accusé Samuel Fayard, devant une assemblée à Lyon, il y a déjà un peu de temps de cela, d'avoir entretenu des rapports coupables avec une jeune fille, à Boën, en la faisant passer pour sa soeur qui était venue demeurer avec lui pour lui faire son ménage. (...) Et c'est une femme, une soeur de Vaise, qui est de la montagne, qui a raconté cela ici, à ses parents, voulant savoir si ce qu'avait dit Durand était vrai. Elle en parla bien en secret ici pour ne pas humilier les Fayard mais cela n'a pas cessé de se divulguer peu à peu chez les frères.

Maintenant Samuel Fayard redemande sa Cène, et nécessairement cette accusation doit s'examiner avant toute chose. J'ai vu Samuel en particulier, à qui j'ai demandé ce qui en était de cela. Il m'a soutenu que c'était une chose absolument fautive, une invention de Durand, si réellement Durand l'a avancée. Il reconnaît bien que, en laissant le Seigneur, il avait commis des fautes graves, et était tombé dans le péché. Mais c'était à Lyon, non pas à Boën; et puis c'était occasionnellement, et non en entretenant quelqu'un; surtout il nie d'avoir jamais fait passer une autre personne pour sa soeur. (...)

Il y a donc ici un menteur, ou Durand ou Samuel. J'ai quelque lieu de me méfier de ce Durand. Je ne sais pas si on a bien fait de l'accueillir si facilement parmi les frères. Je ne vois pas que les frères aient raison de lui laisser prendre une part dans la direction de l'assemblée. Je ne puis m'empêcher de soupçonner sa droiture. Au reste, entre nous soit dit, si cette accusation a été présentée à une réunion à Lyon, tu dois en savoir quelque chose. Le frère Schüttel aussi. Vous pouvez l'un ou l'autre savoir la vérité à cet égard. Si je m'en informe, ce n'est point par curiosité, c'est de la part des frères de Bronac, qui ne peuvent agir avant d'être au clair sur cela. (...)"

Voici la seconde affaire en août 1868, qui nous permet de mieux cerner l'approche de Dentan sur ces problèmes d'exclusion:

"(...) Je commence par remarquer combien de tels débats sont fâcheux dans une réunion où l'ennemi est parvenu à les susciter; combien ils nuisent à l'âme, et détruisent la communion

chrétienne. Il résulte toujours de ces guerres intestines des plaies, des meurtrissures, qui laissent de longues traces dans les coeurs. C'est une chose bien déplorable, mais qu'il ne nous est pas toujours possible d'éviter, et dont nous devons tâcher de nous tirer avec honneur, selon Dieu.

Tout d'abord, je te prie de porter ton attention sur une précieuse direction qui se trouve dans 2 Tim. 2. 24 à 26. Ce passage suppose que nous avons à faire à des mauvais, à des personnes qui ont un sentiment contraire au nôtre, quoiqu'ils marchent avec nous. à des mécontents, des mutins, à des gens qui sont comme des noeuds dans le bois qu'on travaille. Or la Parole dit à cet égard que nous devons nous dépouiller de l'esprit querelleur, être doux et patients, tout en étant fermes et persévérants dans la vérité; car c'est dans ces conditions-là que l'esprit du seigneur pourra travailler à amener les rebelles à la repentance. Je me suis toujours bien trouvé de suivre ce conseil; c'est vraiment la sagesse divine; les fruits en sont merveilleusement beaux. Cependant je crois aussi que si des gens se séparent de la réunion par mutinerie, il est bon de ne pas les accueillir de nouveau parmi nous, sans qu'ils aient sérieusement jugé leur conduite précédente et donné des preuves qu'on peut se fier à l'expression de leur repentance. Les recevoir légèrement, ce serait s'exposer à voir se perpétuer parmi nous les désordres.

Quant à ce frère qui est employé dans un cercle de jeu, je ne me souviens pas si je l'ai vu à Marseille. Je crois en effet que sa position dans un établissement de ce genre est très scabreuse, ainsi que les frères en ont jugé. C'est bien peu une position chrétienne; et je pense que si ce frère avait eu sérieusement à coeur le bien de sa propre âme, et la lumière de son témoignage, il se serait bien gardé de se placer là. Il peut y gagner de l'argent, mais je ne vois pas ce qu'il peut y gagner pour le spirituel. Au contraire, il me semble; il a tout à y perdre, par la vue et l'ouïe continuelle de choses que sa conscience chrétienne doit réprouver. Je comprends qu'il y est non comme joueur, mais comme garçon ou domestique. S'il se mêlait de jouer, oh! je ne voudrais rien avoir à faire avec lui; autant vaudrait un voleur. Egalement comme garçon, c'est bien grave aussi, parce qu'on participe au mal et que peu à peu, on finit par prendre goût aux choses qu'on réprouvait auparavant. La conscience s'endurcit;

on finit par perdre le sens des choses qui sont agréables à Dieu. Pour pouvoir nous livrer à un genre d'occupation, il faut que ces trois conditions s'y trouvent:

1/ Y être appelé par le Seigneur,

2/ Pouvoir s'y conduire en toute bonne conscience devant Dieu

3/ Qu'il n'y ait rien là qui nuise essentiellement à l'âme et à la communion avec Dieu. (...)

A un tel frère, on doit donner de bons conseils; il faut tâcher de réveiller sa conscience et de lui ouvrir les yeux sur sa position et son danger. Il faut être sérieux avec lui et suivre la direction donnée 2 Thess. 3. 14. 15.

Mais quant à l'exclusion de la Cène, je pense qu'il ne faut pas y procéder légèrement ni avec précipitation. Tant qu'il n'est que garçon, simplement garçon, s'en tenant strictement aux devoirs de sa charge, je ne vois pas qu'il y ait lieu de l'excommunier pour le moment. Il est bien à craindre, s'il s'obstine à garder cette position scabreuse, que tôt ou tard il ne fasse une chute, d'un côté ou de l'autre, qui alors forcera les frères à le retrancher définitivement. Il faut veiller à cela avec soin. J'ai toujours vu que dans des positions pareilles, il vient un moment décisif pour le frère imprudent, qui le force à se retirer du mal, ou qui l'entraîne dans une lourde chute; et alors toutes choses deviennent claires pour l'assemblée. Il est bien grave de retrancher quelqu'un; il faut pour cela des choses tellement évidentes qu'elles légitiment l'exil, à toute conscience de frère. Quand il n'en est pas ainsi, il faut savoir attendre avec patience le moment où Dieu lèvera sa main protectrice et mettra tout au grand jour. Mais alors il faut être sérieux avec un tel frère; il faut que les frères soient unanimes dans leurs rapports circonspects avec un tel, afin que la légèreté de quelques-uns n'autorise pas ce frère à demeurer dans sa position, et par suite, à tomber.

Voilà, mon cher Samuel, ma pensée, à grands traits. C'est l'esprit de notre conduite dans des affaires de ce genre. Ici, nous n'avons pas des cercles, ni des maisons de jeu; mais nous avons autre chose qui ne valent pas mieux. Si nous sommes assez patients, dans ces cas là, ou bien nous sauvons une âme, ou bien... (...)"

Malgré la mansuétude et la patience de Dentan que cette lettre vient de mettre en évidence, celui-ci sera parfois amené à des extrémités qui l'attristent. En octobre 1866, il écrit à ce propos:

"(...) J'ai eu des affaires ennuyeuses, angoissantes, au sujet de quelques membres de l'assemblée d'ici, qui m'ont obligé à beaucoup de démarches pénibles, et même qui nous ont forcés à la discipline d'exclusion. (...)"

Ce qui est très étonnant, c'est de voir que par certains hasards du réseau de relations, les "enquêtes" pouvaient toucher aussi des pasteurs d'Eglises libres desquelles Dentan était pour le moins éloigné. Mais quand il s'agissait d'une demande émanant du riche M. Eynard qui versait trimestriellement à la famille Dentan un don de 100 francs, on ne pouvait rien refuser! Comme de plus, le nom évoqué dans cette affaire ne sera pas inconnu à de nombreux paroissiens chambonnais, j'hésite à peine à vous soumettre cette lettre du 21 novembre 1867:

"(...) Une commission un peu embarrassante que M. Eynard vient de me donner, et à laquelle j'ai à coeur de répondre. Il s'agit de quelques renseignements sur la localité et sur l'assemblée de Charmes (Ardèche). Connaissant peu par moi-même cette localité, j'ai cherché dans mon cerveau à qui donc je pourrais m'adresser, pour avoir des renseignements sûrs. Et j'ai pensé au frère Cluzel, qui est justement de Charmes, où j'ai connu son père et sa mère, si je ne me trompe, et qui est même venu dans ce bourg, il y a très peu de semaines, à ce qu'on m'a dit. Je pense que si tu as la complaisance de le voir un moment, dimanche, après la réunion, il pourra te donner tous les renseignements que l'on désire, et tu auras la bonté, lundi dans le jour, de me les transmettre. (...)"

Voici ce que m'écrit M. Eynard (confidentiellement)

"(...) Des amis de Paris, chapelle Evangélique, se sont adressés à moi pour avoir des renseignements sur M. et Mme Arnoux, pasteur à Charmes, me priant d'en prendre auprès de Mlle G. qui me répond: "Je ne sais rien de M. et Mme Arnoux, sinon que leur ministère étant un peu tiède, la meilleure partie de leurs paroissiens se sont faits darbystes. Vous ne trouvez pas qu'ils ont eu tort; et moi presque pas non plus; mais ce n'est pas

à l'éloge de ce pasteur et de sa femme, etc." Pourriez-vous, continue M. Eynard, savoir par vous-même ou par les frères de Charmes, si effectivement M. et Mme Arnoux sont tièdes ou zélés; chrétiens actifs ou non. Il se pourrait que le Pasteur, bien loin d'être tiède, eut quelquefois suscité des besoins célestes dans son troupeau, qu'il n'a pas pu mener à bonne fin dans le multitudinisme, et que la meilleure partie de ce troupeau s'en soit séparé, sans que pour cela on puisse accuser le pasteur de faiblesse de doctrine ou de vie, le pasteur se croyant appelé à continuer l'Évangélisation des inconvertis. Je ne suppose pas que cela soit le cas, ici; cependant cela pourrait être dans une certaine mesure. Si vous pouviez, me fournir là-dessus un éclaircissement un peu prompt, vous feriez une bonne oeuvre; car il me paraît qu'on voudrait confier à M. Arnoux, une oeuvre difficile et à laquelle je ne voudrais pas avoir contribué à nuire, en recommandant un homme peu doué pour cette position."

Tu pourras lire ces lignes au frère Cluzel, en le saluant beaucoup de ma part, lui et son estimable femme. En d'autres termes, il faudrait savoir si M. et Mme Arnoux sont vraiment chrétiens et convertis. S'il prêche franchement l'Évangile. S'il possède du zèle chrétien, et enfin si par sa tiédeur, son manque de sincère piété, etc., il a forcé réellement les quelques personnes pieuses de son troupeau de se joindre à la réunion des frères, etc. Si j'ai bien compris il paraît que ce M. a demandé un poste à la Société Évangélique, et qu'on est embarrassé si on doit le lui confier.

M. Eynard a rendu de si grands services à ma maison (surtout depuis la maladie de Philippine) que je suis tenu de faire tout mon possible pour répondre à sa demande. (...)

Au sujet du frère Parrot, M. Eynard me dit encore ceci: "J'ai été un peu étonné que Parrot ait pris sous sa protection un certain Viel qu'il a fait recevoir à Nice, tandis qu'à Valence, on ne l'a jamais reçu et qu'il a contre lui le témoignage de Favez, Violet, Riou, etc. Savez-vous quelque chose de cette affaire?" Si tu voyais M. Parrot, tu pourrais lui en demander un mot; mais ceci est accessoire, quoique utile. (...)"

SOLIDARITE ENTRE LES FRERES.

Une des conséquences de ce principe d'exclusion est une grande solidarité entre les frères que ce soit à l'intérieur d'une assemblée locale ou entre assemblées voisines. Les fondements sociologiques sont évidentes: la fragilité numérique d'un groupe social cohérent implique un plus grand engagement solidaire entre ses membres reconnus. Même si cette solidarité n'est pas explicite et qu'elle est ressentie comme naturelle (ne relevant pas de théories fondatrices du groupe), il n'en est pas moins vrai qu'elle est un fait incontournable qui marque profondément la vie de la communauté.

Cela se traduit de différentes manières: placements de jeunes (dont certains enfants des Dentan) chez des patrons darbystes, accueil des frères de passage, dons financiers de certaines familles aisées à des frères dans le besoin, etc. Bref, rien d'extraordinaire pour des membres d'une même famille, mais ce sentiment poussé à l'extrême aura tendance à rétrécir l'ouverture sur le monde extérieur.

Les exemples de cet esprit de corps foisonnent dans la correspondance de Dentan. Ici, j'aimerais en dévoiler quelques-uns qui me semblent assez révélateurs et qui ont l'avantage pour les premiers faits cités, de se rapporter directement aux deux assemblées de Saint-Voy, aujourd'hui disparues.

En 1860, des inondations font déborder le Rhône. Lyon est sous les eaux, et les frères de cette ville ont été très touchés. Le 29 avril de cette année, Dentan écrit:

Ancien local de Faussimagne (en haut) et de Bronac (en bas).

"Ci joint un mandat poste de la somme de 19 F. que j'ai reçu de la part de l'assemblée de Faussimagne, pour le frère Schüttel qui donnera cette somme à la famille chrétienne de Lyon pour laquelle il a demandé des secours. (...)"

Dentan sera souvent sollicité pour des conseils, comme en ce 15 septembre 1862:

"Deux mots écrit à la hâte, à mon retour d'une course au Riou, ou j'étais hier pour la réunion de Bronac. C'est pour te recommander une jeune fille de la montagne qui part aujourd'hui pour l'Hôtel Dieu de Lyon, afin de s'y faire opérer de la cataracte. Il y a déjà quelques temps qu'on me l'a fit voir à Bronac. Cette pauvre fille qui n'a que 21 ans: Marianne Masse de Fauries... Tu sais comment des étrangers, et surtout ceux de la montagne, sont embarrassés dans une grande ville, comment ils sont déconcertés au milieu de choses si étrangères à leurs habitudes. (...)"

La solidarité s'étend au delà des frontières. Dentan cherchant des informations sur l'horlogerie pour son fils Benjamin, prend contact avec le frère Meylan. Quand les filles Dentan cherchent à séjourner en Angleterre, c'est encore au sein de la communauté qu'elles trouvent appui et pas des moindres puisque "M. Wigram et ses amis leur cherchent quelque chose". Or ce M. Wigram était un riche aristocrate, ami intime et fidèle de Darby. Lydie Dorel, fille d'un frère qui fut un des premiers darbystes à arpenter l'est du Massif Central, installée en Angleterre depuis un an sera aussi mise à contribution.

VIE POLITIQUE ET PROTESTANTISME.

Il est dans le domaine politique plusieurs idées couramment répétées, qu'il nous semble bon d'analyser, avant de voir la position de Dentan sur ces mêmes questions. Ne dit-on pas généralement que le protestant vote à gauche et que l'abstention en milieu protestant est bien plus importante du fait des différentes Eglises dissidentes qui prônent un détachement total

d'avec le monde? Certes, mais nous allons montrer maintenant, combien ces données sont en fait beaucoup plus circonstanciées qu'il n'y paraît.

Cette approche ne portera que sur la période 1848-1871 et nous renvoyons entre autres à l'ouvrage de G. Charreyron: "Politique et Religion" pour compléter cette analyse sur la période contemporaine. Pourquoi avoir choisi ces deux dates? D'abord parce qu'elles correspondent excellemment au sujet de ce livre et puis parce qu'elles marquent profondément la vie électorale de la France. 1848 est l'introduction du suffrage universel réservé aux hommes et 1871 marque l'avènement de la troisième République qui annulera par la loi du 10 avril 1871, l'obligation de voter au chef-lieu de canton.

Ce dernier point comme nous allons le voir à l'instant est d'une extrême importance. En effet, l'obligation de se déplacer longuement pour aller voter dans un village connu pour son hostilité religieuse, fut à n'en pas douter un verrou important à la participation des masses protestantes dans des cantons comme ceux de Saint-Agrève et de Tence. Voyez en guise de confirmation ce qu'il ressort du texte suivant issu d'une famille protestante:

"(... En 1869,) mon oncle se présenta aux élections du Conseil général. Ce fut un bouleversement dans le pays. Les persécutions religieuses avaient laissé un souvenir très vivace dans nos montagnes et la haine entre catholiques et protestants était encore profonde. Que de fois, en allant à pied à Tence nous sommes-nous entendus crier: "Huguenots, Parpaillots", et des enfants nous poursuivaient en lançant des pierres. La famille Laroue, très ancienne, sinon la plus ancienne du pays, avait quelques relations parmi les bonnes familles catholiques de la région. Mais à part la famille Olivier, ces relations étaient peu intimes. Qu'un protestant eut l'idée de représenter le canton au Conseil Général dépassait en audace tout ce qu'il était possible de concevoir. Ce fut entre mon oncle et son concurrent, M. de Mars (conseiller sortant), une lutte acharnée. Ces deux messieurs étaient d'anciens camarades d'école, ils se tutoyaient; ils devinrent momentanément deux ennemis féroces.

Mon père se mit en campagne pour faire de la propagande en faveur de mon oncle. Comme il était très aimé, il avait beaucoup d'influence; lui et son domestique visitèrent chaque maison. Les catholiques, sûrs de leur succès, menaçaient de tous nous pendre. Le vieux curé, très intime de la famille Laroue, n'osait plus avoir aucun rapport avec elle. Mon père fut poursuivi dans les rues de Tence par des femmes qui criaient "le Huguenot" et lui lançaient des pierres. Il entra dans une maison à double issue, enfourcha son cheval et partit au trot. Un soir qu'il rentrait à pied, on lui lança des pierres dans un bois; dès lors, il sortit armé et à la maison tous les fusils furent chargés. Quelle excitation, quelles haines soulevèrent ces élections... Les Frères des Ecoles poursuivirent mon oncle. Il y eut de vraies batailles entre gens d'opinions différentes, plutôt de religion différente.

Enfin, le jour des élections arriva; que d'argent avait été dépensé de part et d'autre, et que de vin coula ce jour-là... Mon père fit de nombreuses courses pour conduire avec sa voiture et son cheval les impotents et ceux qui ne pouvaient se rendre à pied au chef-lieu de la commune. Mon oncle était à Saint-Jeures où se trouvait son étude, mon père faisait partie du bureau de (illisible). Ma mère, ma tante et les cousins du Chambon avec tous les enfants, attendions les résultats à Laroue. Le soir, nous allâmes derrière le bois pour voir de là la grande route de Saint-Jeures. Enfin, à la descente du Riou, nous vîmes apparaître une foule immense. Peu à peu on entendit un bruit sourd qui allait s'accroissant: des cris, des clameurs, le tambour; nous finîmes par distinguer une voiture. Aux approches du Mazet, le cheval fut dételé et les gens traînèrent eux-mêmes la voiture. Ils étaient comme fous, les cris de "Vive M. Laroue" éclataient de toutes parts. Pas de doute, c'est bien lui qui était élu et ses partisans l'escortaient en lui faisant ovation...

(...) Sans doute qu'à peu près sûrs du résultat mes parents avaient pris leurs précautions: en un clin d'oeil des tonneaux de vin furent installés dans la cour et dans la cuisine, des lanternes vénitienes suspendues dans les allées et aux fenêtres de la maison, des victuailles en masse se trouvèrent prêtes. A la nuit, l'immense foule que nous avions vue escorter mon oncle s'avança dans l'allée venant du Grand Bois; les cris de "Vive M. Laroue" redoublèrent et, ô stupeur ou effroi, nous vîmes mon oncle porté sur les épaules de deux hommes, dominant la foule et lui répondant de son mieux... Quelle bombance, mes frères, toute

la nuit... (...) Un immense punch flambait dans la cuisine et les hommes à moitié ivres y plongeaient leurs mains pour puiser le sucre. Dans la cour, l'un d'eux était couché par terre, sous le robinet ouvert d'un tonneau; d'autres mangeaient comme s'ils étaient à jeun depuis huit jours; tous réclamaient mon oncle qui essayait de se restaurer et se reposer un peu; je me le rappelle sur le pas de la porte de la maison, disant à tous: "Je vous en prie, mes amis, laissez-moi maintenant me reposer, je n'en puis plus...", et il disparut cette fois pour de bon. (...)"

Qu'on est bien loin ici de l'austérité et du rigorisme protestant!

La lecture de ce texte révèle la difficulté pour les protestants de faire campagne électorale dans les zones catholiques et d'aller à Tence pour voter. Etre pris violemment à partie et être traités injurieusement n'ont jamais favorisé les devoirs civiques! La preuve en est que, quand la contrainte d'aller voter au chef-lieu de canton fut abrogée, les protestants se montrèrent alors de très fidèles électeurs. G. Charreyron dans son livre déjà cité, confirme nos propos:

"La période de la III^{ème} République échappe seule à la règle de l'abstentionnisme élevé parmi les religionnaires. La participation électorale huguenote, massive durant tout le régime, est supérieure à celle du voisin catholique et à la moyenne départementale ou nationale. Cette époque faste de la mobilisation protestante correspond à une phase de vote systématique pour la gauche, avoisinant les 100 %. (...) Réciproquement, les communes catholiques du canton de Tence ont voté davantage que l'ensemble de la communauté catholique yssingelaise. Cette remarque conforte nos hypothèses précédentes sur le rôle de la dualité religieuse dans la mobilisation et sur l'intensité de la lutte entre les adeptes des deux confessions, entretenue par les conflits de la vie locale."

L'abstentionnisme protestant pendant la troisième République du moins, est manifestement une contre-vérité et avant 1871, il était tout simplement très circonstanciel! Quant à la nature de ces votes protestants, le contenu du message politique passait au second plan. L'important était de connaître les opinions religieuses des candidats et de voter contre les plus catholiques de ceux-ci!

LES DARBYSTES FACE A LA POLITIQUE.

Il faut avouer que parmi les protestants, les darbystes se montrent, quant à eux, très éloignés des choses politiques. De nombreux textes de frères montrent la soumission obligée aux autorités en place et prônent un détachement total de la vie politique. La thèse qui soutient cette attitude est bien analysée dans un livre critique d'un pasteur suisse nommé Herzog publié en 1845 et qui a l'avantage d'être écrit dans un ton serein:

"(...) L'apostasie de l'Eglise, accomplissement de ce que prédisait le Seigneur et ses apôtres, se montre nettement dans la papauté; après quoi vient, avec la réformation l'ère de l'apostasie civile; car l'Etat, aussi bien que l'Eglise, est capable d'apostasie, et il se dénature en devenant rebelle à Dieu qui l'a institué. (...) "La prophétie tend à nous arracher au présent siècle mauvais: c'est là son principal effet." Cette considération lui (Darby) fournit l'occasion de chasser toute préoccupation politique de l'esprit de ses auditeurs, qu'il veut gagner pour une révolution de l'Eglise. "Les prophéties, dit-il, nous sont données pour nous diriger maintenant dans les voies du Seigneur, en nous faisant comprendre que c'est Dieu qui a tout disposé, et non pas l'homme. Ainsi les passions, au lieu de s'agiter dans la politique, se calment; je vois ce que Dieu en dit, je lis dans Daniel que tout est réglé d'avance, et je me tranquillise. Tout à fait séparé de ces choses mondaines, je puis étudier d'avance la profonde et la parfaite sagesse de Dieu; je m'éclaire et je m'attache à lui au lieu de suivre mes vues. Je vois dans les événements qui se déroulent le développement des pensées du Très Haut et non pas un domaine abandonné à l'exploitation des passions humaines." Quelque beau que soit ce passage, on ne peut en faire l'éloge sans réserve, puisque l'orateur semble vouloir détourner le chrétien de l'accomplissement de ses devoirs de citoyen, comme de choses purement mondaines, desquelles il faut tout à fait se séparer. (...)"

Au-delà de ce rejet de la chose publique, le fait darbyste s'inscrivait quand même dans la mouvance du socialisme chrétien,

avec tout ce que cela sous entend de connotations politiques. Un exemple typique de cette parenté, est l'important rôle social que joua un frère de l'assemblée de Bristol, G. Muller qui deviendra célèbre pour son action en faveur des orphelins. La représentation sociale des darbystes était ainsi fortement marquée. En évitant tout anachronisme politique, il faut néanmoins mentionner qu'ils étaient souvent traités de "communistes". Bien sûr, ce terme est à prendre en son sens premier, et n'a que peu de rapport avec la dimension marxiste qu'il aura plus tard. Le pasteur Herzog dit à ce propos:

"Il paraît que des principes communistes de l'ordre le plus relevé se sont glissés dans l'esprit de quelques-uns, du moins, des frères de Plymouth; ils donnent pour le règne de Dieu tout ce qu'ils ont de superflu. (...) On parlait avec de grands éloges du dévouement de cet homme (Darby) qui, par amour pour Christ et pour les âmes, s'était défait de presque toute sa belle fortune et montrait dans sa conduite une simplicité, une frugalité qui rappelaient les temps primitifs de l'Eglise."

L'appartenance à une même communauté fortement liée par de puissants liens spirituels et la nécessité du partage au sein de celle-ci, sont à l'origine de ce qualificatif. Le "communisme" au quotidien (partage des fortunes et partage des tâches) était présent parmi les premières assemblées anglaises, mais il n'en demeure pas moins qu'il n'y eut jamais de discours politisés sur la question.

La tendance générale du mouvement inclinait plutôt vers un détachement complet de la vie politique, ce qui plaçait objectivement les darbystes dans les camps conservateurs, pour la plus grande satisfaction des autorités en place. Un des proches de Darby, W. Kelly écrivit dans ces années à la suite d'une étude biblique un long chapitre sur la position des chrétiens face à l'Etat. Le message est très clair et se trouve concentré dans cet extrait:

"(...) En résumé, nous sommes tenus de rendre cet honneur aux autorités établies, sans qu'il soit question de la forme particulière qu'elles peuvent revêtir. Ce peut être une monarchie, un empire, une république ou toute autre forme de gouvernement reconnue des hommes en un moment donné. Notre affaire est de rendre honneur et soumission aux puissances haut

élevées. Cela rend le chemin du chrétien très simple, et j'y insiste, frères bien aimés, car nous sommes dans une époque où prévalent des vues toutes différentes. (...)"

Cette position trouve une explication dans la phrase suivante:

"(...) Les hommes se considèrent comme étant eux-mêmes la source de la puissance, et non pas Dieu. Ils pensent que la forme particulière de gouvernement ne dépend que de leur propre choix. Je vous accorde que Dieu agit souvent au moyen de la volonté des hommes. Mais ce que ceux-ci oublient, c'est que Dieu est celui qui gouverne toujours, même si ses instruments visibles sont des hommes méchants. Notre part n'est pas de nous occuper du choix de ces instruments, mais de reconnaître Dieu dans tous ceux auxquels, pour le temps présent, il confère de la puissance sur la terre. (...)"

LES LECTURES "POLITIQUES" DE DENTAN.

Penchons nous maintenant sur l'approche de Dentan. Elle est plus nuancée et vous verrez bientôt, combien notre ami s'intéressait, lui, à la chose publique.

Une première ébauche de preuve sont les nombreux journaux dits politiques qu'il lisait. Nuançons tout de même en signalant qu'à cette époque le terme de politique servait à différencier, fiscalement parlant, la presse "commune" qui était seule, surtaxée à la distribution, des journaux religieux. Nous réserverons à plus tard l'étude des lectures religieuses de la famille Dentan.

Dentan fut donc abonné à différents journaux (la Réformation, la Presse, le Pays, Le Rappel, le Salut public, le Journal de Lyon, le Gaulois, etc.), mais son choix se porta, vers 1865, sur "La Presse" dont il dit:

"Quant à l'esprit du journal, il me paraît tout à fait bon. Il n'est pas flagorneur comme le Pays, ni méchant comme le Siècle, ni disputeur comme la plupart des autres; enfin il me plairait bien. Je veux dire qu'il ne me dégoûterait pas comme les autres. Mais je ne suis pas encore assez riche pour me permettre un tel amusement. (...)"

Et ce fut son fils Samuel, comme bien souvent, qui l'abonna pour lui éviter cette trop forte dépense. A ce propos, voyez comment on contournait à cette époque, la difficulté liée au coût des journaux:

"(...) J'étais abonné depuis trois ans à un journal politique, (Le Pays) qui était reçu en premier par un café et puis en cinquième ou sixième par moi, qui étais le dernier; et ainsi, j'avais l'avantage de garder les feuilles un temps indéfini pour les lire à loisir, tout en devant rendre le papier. Mais le café vient de finir, et son abonnement aussi. Il y a bien quelques autres cafés avec lesquels je pourrais quelquefois m'arranger mais ils reçoivent le Siècle, un journal antireligieux. Au reste, ce n'est que pour les nouvelles que j'aime à lire un journal et non pour les doctrines. J'étais sur le point d'essayer de faire quelque chose avec eux; je payais dix francs par an. Mais il m'est venu dans l'idée de te demander de vouloir bien prendre quelques informations au milieu de tes connaissances, ou dans un cabinet de lecture, pour savoir si peut-être il ne se publierait pas en France, à Paris ou dans quelque département, un journal ne paraissant qu'une fois par semaine, ou tout au plus deux fois, et qui donnerait un résumé fidèle des nouvelles politiques de la semaine. Voilà ce qu'il me faudrait. Il ne coûterait pas cher; on le recevrait avec plaisir, et puis c'est si fastidieux de passer sur tant de nouvelles fausses, démenties le lendemain, sur tant d'articles si peu utiles. Si cela se trouvait, j'aimerais en savoir la couleur, ou cléricale, ou du gouvernement, ou de l'opposition. (...)"

En avril 1865, Albert Dentan précise à son fils les raisons de son attachement à la lecture du journal:

"(...) Il faut que j'explique pourquoi j'aime à lire un journal ici à Saint-Agrève, tandis que je m'en passerais tout à fait dans d'autres localités. C'est par la raison que ici à Saint-Agrève, je suis tellement isolé de tout le monde, qu'il pourrait se passer les événements les plus graves en France ou à l'étranger, sans que j'en eusse la moindre connaissance. Je suis sans aucune relation quelconque avec les gens du monde; et quant à nos frères, ils sont tous habitants des campagnes. Dans une ville, on a mille moyens de se renseigner sur ce qui se passe, sans être abonné à aucun journal; mais ici, si l'on ne veut pas être dans une ignorance ridicule des événements, il faut recevoir un journal quelconque. Ici, on trouverait à s'abonner en troisième ou quatrième à un grand journal; mais d'abord c'est bien cher; et puis, un numéro à parcourir par jour, c'est ennuyeux et même mauvais jusqu'à un certain point. Le chrétien ne doit pas se remplir de journalisme, mais plutôt de la parole de Dieu. Voilà la raison qui m'a porté à désirer un journal paraissant seulement une fois par semaine, pourvu qu'il donne un résumé complet et suffisant, et peu cher. (...)"

Et pourtant il semble qu'il restera longtemps attaché à une périodicité quotidienne de ces lectures comme en témoignent de nombreuses autres lettres. En voici un extrait des plus significatifs, daté du 8 janvier 1867:

"(...) Merci bien du journal que nous recevons toujours avec beaucoup de plaisir. Pendant deux ou trois jours, nous n'avons rien reçu, il y avait eu un arrêt qui m'avait fait croire ou craindre que ce ne fût la fin. Enfin j'en aurais pris mon parti, quoique avec le plus grand regret. Et puis, tout à coup, cela s'est remis en train, et voilà qu'il nous arrive de nouveau! Bon! Je l'ai vu reparaitre avec autant de satisfaction, de contentement, que si c'était la première fois. On comprend un peu cela. Nous sommes si isolés ici, que nous ignorerions tout. Une publication de ce genre nous tient lieu de compagnie que nous n'avons pas du tout ici; car nous sommes ici tous les trois isolés, comme des oiseaux sur un toit. (...)"

L'isolement dont il est question est plus un isolement intellectuel que physique puisque la famille habitait en plein village. A ce moment de l'étude, il est bon de constater qu'il est

peu question de ce besoin d'information avant les années 1865. Le manque de correspondance pendant la jeunesse de Dentan en est certainement une raison. Mais remarquons aussi, que le jeune Dentan était souvent par monts et par vaux et qu'ainsi il pouvait lors de ces voyages se tenir au courant de l'actualité. Sur sa vieillesse, ne quittant alors presque plus la montagne, il éprouvait naturellement le besoin de lire les nouvelles du monde.

Mais que recherchait-il dans ces journaux? le 25 février 1862, il affirme:

"(...) J'ai l'avantage de t'envoyer 3 numéros du journal belge, politico-religieux, "La Réformation". C'est très peu de chose que ce journal, comme tu pourras t'en convaincre. Je me laissai persuader par quelques personnes de m'y abonner, et je l'ai fait pour trois mois seulement. Mon désir était de trouver un journal qui donnât un résumé de la politique et qui dispensât de lire les journaux politiques proprement dits, qui sont remplis de tant de choses qu'on ne peut ou qu'on ne doit pas lire, qu'on ne lit jamais sans détriment pour l'âme. On me parla alors de ce journal qui paraît une fois par semaine. Mais je n'ai pas trouvé ce que je cherchais. Pour comprendre La Réformation il faut avoir lu préalablement les autres journaux; dès lors s'il faut s'abonner à deux, c'est une double dépense, et mieux vaut encore se contenter des journaux ordinaires, en s'entourant, si possible d'un cordon sanitaire pour le coeur. Quant au style et à la grammaire, il est fort mal écrit. On sent que ce sont des étrangers qui veulent parler un langage auquel ils ne sont pas exercés. (...)"

L'importance qu'il accordait aussi bien au contenu qu'à la forme, se retrouvait aussi dans son attitude face aux lectures pour les jeunes. A son fils Samuel, il avouait le 14 janvier 1867:

"(...) Est-ce que tu lis les feuilletons que tu envoies à Marie? Pour moi je ne les connais pas. Je ne lis jamais ces choses là, car je sais par expérience qu'il s'y trouve toujours trop de ces paroles ou de ces choses qui corrompent le coeur, qui infiltrent le mal dans les pensées; de ces choses enfin qui rongent comme la gangrène et qu'on voudrait n'avoir jamais entendues. S'il en était ainsi (ce que j'ignore) de ces feuilletons, j'aimerais mieux que Marie n'en reçût plus; car l'imagination des jeunes gens, surtout des jeunes filles, doit être protégée par une barrière

impénétrable. Aujourd'hui, tous ces feuilletonistes spéculent sur le mal. (...)"

Finalement, son intérêt pour le journal est bien contenu dans cette lettre du 22 mai 1872, où il écrivait:

"(...) Dans cette extrémité du monde où je me trouve, et sans relations avec personne, j'aime bien recevoir une feuille qui m'apprenne où nous en sommes, politiquement et civilement. Le journal m'a bien souvent été utile pour nos affaires et celles de plusieurs frères; sans cela nous aurions pu commettre des fautes qui nous eussent attiré des amendes, etc. Je désire donc continuer; ce journal me plaît par son sérieux, il ne sait certes pas plaisanter, ce qui n'est pas un reproche à lui faire, et j'ai vu avec plaisir qu'il évite les obscénités que les autres se permettent. Quant à la politique, je prends note de ce qui est, sans prétendre à me mêler de ce qui devrait être. Je laisse la conduite des événements à Dieu; et je désire penser au Seigneur, qui seul pourra par sa venue mettre en ordre toute chose ici-bas. (...)"

Il suivit ainsi tous les grands bouleversements de l'époque. Pendant la guerre de Sécession, il écrivait à son frère missionnaire aux Etats-Unis:

"(...) Je lis avec beaucoup d'intérêt l'un des journaux politiques dans le seul dessein d'avoir des nouvelles des Etats-Unis. Le Sud qui défend ses foyers et son indépendance est, semble t-il, tenace. Il est aidé, en fait, par le secours moral et matériel de la France et de l'Angleterre, ce qui prolonge la durée des combats et en rend l'issue plus incertaine. Quant à nous, chrétiens, nous prions pour le triomphe du Nord, parce que cela nous semble la cause de la Justice. Mais il y a, en réalité, pour nous, une importante leçon à tirer de cette guerre et de sa prolongation, et tout spécialement pour l'Amérique, c'est celle-ci: "Celui qui s'élève sera abaissé." Les gens disent que les américains, ceux du Nord surtout, ont un orgueil particulièrement grand. C'est ce que j'ai entendu confirmer par un vieux pasteur, M. Chartier, qui prêche près de Saint-Agrève. Ce frère a deux fils à New-York, et lui-même a voyagé dans votre pays d'Amérique. En me racontant qu'il avait toujours été frappé par les manières orgueilleuses qui se remarquent chez ce peuple appelé "Yankee", il ajoutait qu'a son avis, sans aucun doute,

cette guerre était un jugement de Dieu pour punir les fautes politiques passées et l'orgueil actuel de ce peuple. Certainement la grâce de Dieu domine tout, et après avoir frappé, il se souvient d'avoir compassion. (...) Les lois invariables de Dieu sont telles que dans le domaine de la politique et de la morale, toute cause doit toujours être sujette à l'instabilité. (...)"

Comme quoi la notion d'impérialisme américain ne date pas d'hier!

Au niveau de l'actualité, il ressort que les centres d'intérêt de Dentan sont très modernes: les grandes affaires criminelles (entre autres en juillet 1860 le procès de Saint-Cyr et en 1861-62 le procès Dumollard, tueur de servantes), les résultats des élections et les différents conflits armés. Pour le moins qu'on puisse en juger, Dentan est extrêmement bien renseigné sur ce qui se passe en France, et préjuge assez bien des évolutions des états de crise. Le moindre problème dans la transmission du journal en période de crise politique, met alors Dentan dans des états de manque inattendu. Pour preuve cet extrait, parmi tant d'autres, qui date du 14 mai 1870:

"(...) Deux mots à la hâte pour te demander pourquoi le journal ne m'est pas parvenu ces jours. Le dernier numéro que j'ai reçu est celui marqué du 10 mai. Depuis 3 jours, je ne reçois plus rien. Serait-ce la faute de la poste? ou le résultat de quelque erreur d'adresse? J'attendais le journal avec une certaine impatience, parce que, ensuite du vote du plébiscite, il est d'un grand intérêt dans ce moment. Il sera profondément intéressant de connaître ce que vont faire les irréconciliables, l'Empereur, les Chambres, surtout à leur rentrée, et puis de voir la suite du procès qui se juge sur l'attentat contre la vie de l'Empereur, etc. J'ai pensé que peut-être cette interruption pourrait être due à un oubli de réabonnement de votre part. Quoiqu'il en soit, j'ai tenu à vite t'en prévenir, en te remerciant beaucoup et beaucoup de l'attention que tu as eue de me l'expédier jusqu'ici, ce qui m'a fait grand plaisir. (...)"

DENTAN ET LA POLITIQUE.

Après avoir vu l'intérêt d'Albert Dentan pour la vie de la cité, penchons-nous maintenant sur l'approche qu'il a sur les deux sujets évoqués plus haut.

A/ Abstention.

Sur ce thème, voici deux extraits capitaux de sa correspondance qui marquent apparemment un changement d'attitude face aux élections. Lettre du 17 juillet 1864:

"(...) Nous nous voyons dans ce moment au milieu de difficultés graves, pour ce qui concerne l'existence même de nos réunions. La population de l'arrondissement est appelée aux élections, pour le remplacement au corps législatif de M. Boissy d'Anglas qui est mort. Le gouvernement propose un candidat, et l'opinion avancée, les rouges, en mettent en avant un autre. C'est un terrible conflit; c'est une cabale épouvantable de part et d'autre. Jusqu'ici nous nous sommes abstenus de politique et d'élections, et de toutes les choses de ce genre; mais voici une complication qui nous met dans une grande peine. M. le Maire et M. le Juge de Paix se sont rendus chez moi, non seulement pour me solliciter d'user de mon influence pour que les frères votent, et qu'ils le fassent dans le sens du Gouvernement, mais encore ils exigent, de la part du Préfet et du Procureur Impérial, que nous sortions de notre système d'abstention, sous peine d'être dénoncés comme ennemis du Gouvernement, et soumis aux conséquences d'une telle situation. Il paraît que les postulants sont influencés à voter pour le candidat rouge; il y a une énorme cabale auprès d'eux et auprès de la multitude des ouvriers de l'arrondissement, qui fait craindre au gouvernement d'avoir les déboires de cette occasion, et il veut absolument l'emporter, par tous les moyens possibles. Voilà pourquoi on nous tracasse ainsi. L'élection doit avoir lieu dimanche et lundi prochains, 24 et 25. Qu'avons-nous à faire, dans un si grave moment? Voilà ce que je me demande. C'est une épreuve sérieuse pour nous. (...)"

Quelques années plus tard, le 5 juillet 1871, Dentan, sur le même sujet, semble à première vue, avoir changé d'avis:

"(...) Quant aux élections, on se plaint toujours des abstentions qui dénaturent le suffrage universel, et faussent l'opinion. Cela est évident. On devrait faire comme en Suisse, imposer une amende à ceux qui ne justifieraient pas de la

légitimité de leur abstention. Alors chacun voterait; et si quelqu'un ne savait quel nom mettre sur son bulletin, on donnerait un billet blanc, qui compterait également comme une unité pour le nombre des votants, et qui changerait ainsi le centre de gravité de la votation. (...)"

En fait, la question est de savoir si le principe de religion était pour lui une raison justificative d'abstention. Sinon cela montrerait qu'effectivement Dentan aurait très nettement changé de position. Rien dans les lettres suivantes ne peut nous conforter dans une position ou dans l'autre.

B/ Positionnement politique.

Il est assez difficile de classer politiquement Dentan. Sa position relève plutôt de celle d'un observateur que d'un partisan. Cette passivité et quelques petites remarques noyées dans sa correspondance nous permettent, sans que cela veuille dire grand chose, de le qualifier comme un conservateur ce qui nous rappelle d'une certaine manière, les conseils de Darby.

Cependant il ne faut pas évacuer l'importance qu'accorde Dentan au prophétisme. Deux témoignages nous en apporteront la preuve. Le 27 novembre 1865, il écrit:

"(...) Je lis avec plaisir ton journal qui m'arrive fidèlement chaque soir, et qui m'apprend à quel degré de l'échelle prophétique nous nous trouvons. Tu te souviens que autrefois on appliquait au Pape ce qui concerne la Bête, et que la durée de 3½ ans, ou 42 mois, ou 1260 jours était interprétée comme étant des années, indiquant le temps de l'existence du Pape. Or voici le calcul: l'Empereur Phocas déclara l'évêque de Rome, évêque universel, ou Pape, l'an 606. Ajoutons à cette date de l'établissement officiel du Pape, le nombre 1260 ans, et nous arrivons à l'an 1866 pour la fin du Papisme, ou de la Papauté. C'est l'année prochaine que les troupes françaises sortent de Rome, et l'on attend pour ce moment une révolution dans les états romains et le renversement du pouvoir temporel au moins. Peut-être l'année prochaine sera-t-elle féconde en événements. Nous approchons des temps de la fin, c'est très grave. (...)"

Et le 20 juillet 1870, au début de la guerre franco-allemande, nous trouvons l'extrait suivant:

"(...) Il faut bien que la Parole de Dieu s'accomplisse, et que les nations prennent leur forme de la fin; l'empire romain au sud, et Gog et Magog au nord. Si l'empire romain doit restituer les provinces qui ne lui appartiennent pas, par exemple l'Autriche qui a dû céder les provinces allemandes; le nord aussi devra rendre et abandonner les provinces qui appartiennent à l'empire romain, comme les provinces rhénanes, etc. C'est sérieux de voir comment tout prend forme pour la fin, matériellement et moralement. Il y a évidemment une action puissante et cachée qui tend à arracher l'ivraie hors du christianisme et à la lier en faisceaux, pour qu'elle soit ainsi brûlée, témoin ces vastes associations d'ouvriers et de patrons, qui vont devenir des puissances dévastatrices dans le monde. Que le Seigneur nous tienne prêts, pour ce qui nous concerne! (...)"

L'année suivante, ce sera la Commune. Deux des fils d'Albert, Benjamin et Henri sont alors à Paris. Henri s'échappera, alors que Benjamin incorpora volontairement l'Ambulance Internationale n°16, afin de secourir les blessés. Mais, visiblement, son cœur fut du côté des gardes nationaux. Albert inquiet, reçoit de temps en temps de ses nouvelles et les transmet alors à toute sa famille, notamment à son fils Samuel qui demeurait à ce moment là, à Marseille. C'est aussi l'occasion pour Albert de demander des nouvelles et nous avons une note datée du 11 mai 1871, qui porte sur le sujet:

"(...) Que se passe t-il chez vous? Vous avez eu la guerre; et puis après les élections. D'après les quelques mots du journal, il paraît que cela ne va pas trop bien, de même qu'à Lyon. La confiance doit être bien entamée; les affaires peuvent s'en ressentir... Où allons-nous? C'est la question générale, qui est ténèbres pour le monde. Mais pour nous, elle n'est pas incertaine, instruits par la parole de Dieu. Y a t-il des frères de Marseille, de notre réunion, impliqués dans le mouvement révolutionnaire? Ce serait bien triste, une chute de la position chrétienne, un désaveu de la foi. Ici rien de nouveau. On nous a dotés à Saint-Agrève, d'un Conseil Municipal tout protestant, maire en tête. Les cléricaux rongent leur frein. Gare s'il survient une réaction. (...)"

La position de Dentan face au mouvement révolutionnaire, ne laisse aucun doute. Dans une lettre du 3 avril 1871, il écrit

"(...) En apprenant ce qui s'y est passé, j'ai tremblé pour toi. Tu dois avoir passé par bien des angoisses pour le jour et la nuit. Est-ce que ces français sont fous? Sont-ils ridicules ces parisiens? Si ce n'était que leur malheur, ils l'ont bien mérité. Mais ils jettent la France entière dans de terribles anxiétés. (...)"

Face à ces bouleversements politiques qui furent si nombreux dans ces années-là, Albert Dentan est visiblement du côté de l'ordre, représenté par le pouvoir légal en place, contre toutes tentatives de déstabilisation. Cette attitude conservatrice s'inscrit également dans son souci de sauvegarder ses biens. Ces périodes de crises, seront pour lui de grands moments d'angoisse quant à la sauvegarde de son portefeuille d'actions, placé chez son banquier de fils. Les conseils de prudence dans l'attente de jours plus calmes, ne manqueront pas d'affluer!

L'observation de la situation politique ne se démentira jamais. Deux mois avant sa mort, alors que son état de santé n'est pas excellent et qu'il écrit de plus en plus rarement, il rédige encore ces mots:

"(...) Il paraît que nous marchons bon train vers la monarchie, et peut-être aussi vers la guerre civile. Il est évident qu'il y a désaccord terrible entre le nord et le midi de la France. En attendant, les prussiens vont partir, peut-être, si les français sont sages d'ici là. (...)"

LA VIE QUOTIDIENNE DES DENTAN.

LA FONCTION D'INSTITUTEUR.

L'importance de la fonction d'instituteur dans la diffusion des thèses revivalistes au cours de la première moitié du XIX^{ème} siècle, n'est plus à démontrer. Pour le mouvement darbyste, le phénomène fut identique. D'une part, parce que le procédé avait déjà fait ses preuves en ces périodes où la demande populaire d'instruction était très forte, et ensuite, parce que certains frères avant leur rencontre des thèses de Darby avaient été déjà formés à ce rôle d'instituteurs évangélistes. Moureton, Chièze, Meylan, Guignard et combien d'autres dont nous avons oublié le nom, seront un moment ou un autre, instituteurs. Face à la faiblesse et à l'incertitude des revenus de ces prédicateurs darbystes qui refusaient toutes reconnaissances pécuniaires fixes et régulières, cela représentait, en plus, un moyen de subsistance non négligeable.

Albert Dentan s'inscrit aussi dans cette réalité. Lorsqu'il arrive à Devesset, en 1829, il rassemble autour de lui un certain nombre d'élèves. Nous avons sur cette période, le témoignage d'Antoine Penel (1815-1888). Cet enfant de Devesset dont la jeunesse fut extrêmement pénible, trouva dans Albert Dentan, l'instituteur qui le prépara à devenir la "célébrité parisienne" qu'il fut sur la fin de sa vie. N'oublions pas que sur la tombe de ce chevalier de la Légion d'Honneur, de nombreuses personnalités se déplacèrent pour écouter l'hommage de la ville de Paris prononcé par le maire du 8^{ème} arrondissement.

Antoine Penel nous apprend donc:

"(...) La veuve Picq avait pour locataire un pasteur nommé Dentan, qui recevait comme élèves un certain nombre de jeunes gens aisés. Un soir, je revenais de l'école couvert de neige et de glaçons. Mme Dentan, en m'apercevant, ne put retenir un cri de pitié et presque d'effroi. "Albert, Albert, s'écria-t-elle, en appelant son mari, "Viens voir ce pauvre Penel. Je ne veux pas qu'il retourne à l'école; il périrait dans les neiges. Tu le prendras avec tes élèves." Et, le lendemain, j'étais admis aux leçons de cet homme, aussi distingué par le savoir que par les qualités de coeur, et c'est à lui que je dois les plus grands bienfaits que j'aie jamais reçus d'aucun maître. C'est lui qui ouvrit et disciplina mon esprit et me donna conscience du peu dont j'étais capable. C'est de ce vénéré maître, que j'ai reçu les premières leçons de grammaire et d'arithmétique. C'est lui aussi qui a imprimé à mes sentiments et à ma raison naissante une solide et droite direction. (...) Je restais cinq mois auprès de M. Dentan, avant mon entrée à l'Ecole Normale de Privas. (...) En 1834, M. Dentan, me jugeant en état d'obtenir le brevet d'inspecteur, m'envoya à Privas. Mais, quand je vis l'Ecole Normale, l'ambition me saisit et j'oubliai le brevet, ce qui me valut une sévère réprimande de la part de M. Dentan. Je sortis le 1er du concours d'entrée. (...)"

Nous voyons ici, combien le précepteur Albert Dentan marqua ses élèves. Mais son influence ne se bornait pas qu'aux disciplines classiques. Toujours à propos d'Antoine Penel, le pasteur A. Decoppet note dans sa nécrologie:

"Au point de vue religieux, M. Penel avait une foi simple et ferme qui ne connut jamais le doute. Il avait été dans sa jeunesse, à l'heure du réveil sous l'influence de M. le pasteur Dentan et cette influence laissa sans doute, dans toute sa vie d'ineffaçables traces. (...)"

Gageons que cette emprise spirituelle d'Albert Dentan, se manifestait non seulement sur l'ensemble de ces élèves, mais aussi sur les parents qui le respectaient suffisamment pour lui confier leur progéniture. Les thèses revivalistes s'incrustaient ainsi, peu à peu, dans notre société rurale.

L'OUVERTURE DU PENSIONNAT.

Aussi vous ne serez guère étonnés que la famille Dentan, lors de son retour à Saint-Agrève, envisage l'ouverture d'une école. Voici ce qu'en dit Albert Dentan, en septembre 1858:

"(...) Nous avons lieu de penser qu'un établissement à Saint-Agrève pourrait avoir quelques petites chances de réussite; au moins cela répondrait-il à un besoin généralement senti dans le pays. (...)"

La fille aînée Louise, qui avait passé très honorablement son brevet supérieur en septembre 1858 (Elle avait été reçue seconde sur 80 aspirantes au concours régional de Rodez), fut la cheville ouvrière de ce projet. En fait d'école, il s'agira plutôt d'un pensionnat qui trouve un écho mitigé au village. Le maire autorise l'ouverture bien que Louise ne remplisse pas entièrement les conditions exigées. Cependant les notabilités protestantes en tête desquelles se trouvait le pasteur Boyer, celui-même qui intervint auprès du ministre de l'Intérieur pour la reconnaissance du culte darbyste à Saint-Agrève, se montrèrent opposées à cette initiative. Il intervint auprès de l'Académie pour l'interdire et obtint satisfaction. Il faut avouer qu'il existait déjà à Saint-Agrève une école de filles dans laquelle le pasteur Boyer était grandement impliqué! La concurrence prévisible de la nouvelle école peut expliquer la perte de cette charité chrétienne que ce pasteur invoquait tant dans sa lettre au ministre (voir page 49).

Devant cet obstacle, Louise aidée de sa soeur Adèle, déplace momentanément son projet et va en Haute-Loire, chez des frères, au lieu-dit "Maison neuve" (commune du Chambon, près de "Riou la grange") sur la route du Puy. Cette fois-ci encore, plus logiquement d'ailleurs, le Consistoire de Saint-Voy manifestera son hostilité, mais sans grands résultats. Malgré ces difficultés nouvelles, l'école ouvrira le 20 janvier 1859 dans ce lieu-dit, et comptera 17 élèves à la rentrée des classes.

Plus tard, quelques démarches administratives orchestrées par son père permettent à Louise de revenir à Saint-Agrève où elle ouvrira un véritable pensionnat de jeunes filles à la rentrée

scolaire de 1859. Une lettre du 25 octobre 1859 nous apprend dans quelles conditions:

"(...) Il y a de 25 à 30 externes inscrites sur son carnet, mais les occupations pressantes des campagnes n'ont pas permis qu'elles viennent régulièrement. On lui a demandé de prendre quelques pensionnaires. Dans ce moment, elle en a deux, savoir une dont les parents demeurent à Lyon, mais qui sont originaires de ce pays. C'est une demoiselle de 15 ans. L'autre est une jeune fille de 11 ans, soeur de M. Lautz, un des patrons de Henry à Saint-Etienne. Nous en attendons deux autres de Saint-Martin de Valamas. Il y a de plus chez nous deux demi-pensionnaires, c'est à dire des élèves que nous logeons et à qui nous fournissons la soupe; leurs parents leur apportent le reste. Pour pouvoir loger tout ce monde, c'est à dire six personnes de plus, nous avons dû faire des changements dans la maison. Ma chambre de travail, j'ai dû la céder pour les pensionnaires et transporter ma table, bibliothèque, etc., en haut dans le très petit cabinet dont les fenêtres regardent dans la cour. Mon ancienne chambre est transformée en dortoir; il s'y trouve cinq lits. La chambre vis à vis, où Samuel couchait sert à Jenny et Adèle, avec beaucoup d'attirail de la maison. La classe se tient en haut dans un compartiment du local des réunions. Cette salle est garnie de matériel d'école, tables, etc. que Louise a fait faire à frais assez grands, de ses économies de l'hiver passé. (...)"

Dans tout ce qui vient d'être énuméré, il ne faut pas oublier le piano qui joue un grand rôle de promotion de l'école, et plus généralement de divertissement. L'ensemble des enfants Dentan (Samuel qui pratique aussi la guitare, Adèle, Marie, Jenny) jouent de cet instrument mais c'est particulièrement Jenny qui en est l'artiste:

"(...) Il y a une pensionnaire qui prend des leçons suivant la convention faite avec ses parents. Puis Jenny donne deux autres heures de leçons de piano à deux demoiselles de Saint-Agrève, l'une protestante, l'autre catholique, et dont la fortune est grande. Elle pense que d'autres demoiselles d'ici voudront aussi en prendre. Cela fait que les pianos vont se multiplier dans notre petit bourg montagnard. Ce qui peut me réjouir, c'est de voir que Dieu pense à mes enfants, et leur accorde une occupation honorable et utile. (...) Mais qui aurait cru que Jenny deviendrait maîtresse de piano à Saint-Agrève!"

Et quelques temps plus tard, la famille Dentan sera effectivement sollicitée pour trouver des pianos dans la région lyonnaise.

Mais l'activité principale de la maison est l'hébergement et l'éducation des pensionnaires. De là proviennent les ressources de la maison: 6 francs par mois de pension (Les vivres étant fournis par les pensionnaires) et 2 francs par mois d'école. Cependant, comme l'affirme Dentan dans une lettre de décembre 1860:

"(...) L'école est petite, bien petite, cette année; une autre institutrice soutenue par la commune, nous ôte toutes nos anciennes élèves. Le gouvernement a adopté le mode d'abonnement à très bas prix pour les écoles communales, ce qui fait que les écoles libres ne peuvent tenir. Ainsi pour 8 francs pour l'an entier, on reçoit une élève dans ces écoles communales. Comment avec cela peut on faire payer 2 francs par mois dans une école libre? les parents préfèrent le bon marché, cela se comprend, quoique l'instruction soit souvent peu de choses dans ces écoles là. Toute notre ressource est dans les pensionnaires; sans elles il nous faudrait fermer la baraque, avec cela on vivote encore, quoique il faille aussi en avoir au rabais. (...)"

A cette époque, il y a "5 pensionnaires de Saint-Etienne et 3 d'ailleurs, plus 3 demi-pensionnaires, sans compter les externes".

DENTAN, UN PEDAGOGUE OUVERT.

Comme on peut le supposer, Albert Dentan participe activement à l'enseignement:

"(...) Le soir je donne à Adèle des leçons d'histoire grecque ou ancienne; et d'arithmétique avec Marie. Le jour, quand je puis, je donne aussi aux grandes écolières et pensionnaires un cours de botanique, et de chant, sans que cela m'empêche de faire mes courses pour les réunions. (...)"

Ainsi, et même si le niveau ne devait pas être très élevé, on peut juger de l'éclectisme de Dentan. A ce sujet, nous avons déjà vu l'intérêt qu'il portait à l'enseignement de l'anglais confirmé par la lettre suivante du 7 novembre 1854:

"My dear Samuel and Jenny, I have been very pleased for the letter of Samuel, by Falguières; I was greatly surprised he write so easily the english language, after his negliging it so a long while. I engage him, and Jenny, to go on with diligence; for it is a very useful advantage in all the cases. Here, Louise and Benjamin are in and very disposed to learn the english; we have a lesson every day; Mary and Adèle also apply themselves so that study a little.

Farewell, my dear children. I present my compliments to the dear grand mother and aunt. Your affectionate."

Dans quelques chapitres, nous verrons son attention aux nouvelles pratiques thérapeutiques (homéopathie, chirurgie et orthopédie) qui nous rappelleront sa jeunesse passée à l'étude de la médecine. Evidemment de cette formation, lui restera son intérêt pour l'hygiène de vie, au sens large. A ce propos, la qualité de l'eau et l'attachement qu'il manifeste dès 1866 pour les eaux gazeuses mêlées avec un peu de vin est pour le moins d'avant-garde. En mai 1871, il conseille même son fils de la manière suivante:

"(...) Pour ta santé, prends soin de tenir ton estomac libre. Voici le moment où tu feras bien de faire comme moi, savoir de te procurer des eaux gazeuses, que l'on fabrique si facilement chez soi, à peu de frais, au moyen du gazogène Briett. (...)"

Mais son ouverture d'esprit ne s'arrêtait pas là! A titre d'exemple, je vous propose ici, pêle-mêle, quelques aspects étonnants de Dentan qui vous montreront combien cet homme était curieux et ouvert sur la modernité.

Il s'émerveille, et il ne devait pas être le seul à cette époque, de recevoir des photographies. La première qu'il décrit est celle de sa fille Louise, qu'il reçoit en juin 1863. A partir de ces années, l'envoi des photographies devient un rituel annuel. Ainsi, la famille voyage outre-Atlantique et les jeunes petits enfants trônent sur le piano familial des Dentan. Albert avoue parfois qu'il doit mettre ses lunettes pour bien discerner les visages et pouvoir faire les commentaires d'usage à ses visiteurs.

La philatélie emporte aussi son enthousiasme qu'il partage avec sa fille Marie et son fils Samuel. Des trafics de timbres s'organisent ainsi. En février 1865, quand son fils lui envoie un album de collection avec différents timbres, il avoue:

"(...) Voilà qui est commode pour reconnaître les timbres, les pays d'où ils sont, leur valeur, etc. et pour les placer de la manière la plus convenable, afin de s'y retrouver. (...)"

Mais les timbres pour Albert, furent avant tout, un sujet d'immense préoccupation financière. Ce problème fut bientôt résolu par son fils Samuel qui lui envoyait régulièrement un lot de timbres courants pour répondre au besoin de l'énorme correspondance de son père. Cette dépendance sera une des raisons pour lesquelles il s'intéresse à la nouvelle création des postes de 1872:

"(...) Tu sais sans doute qu'on va débiter à la poste des cartes-postes. Je suppose que cette innovation en France, mais déjà employée dans d'autres pays, aura ses avantages, surtout celle de coûter moins cher, quand on n'aura pas une correspondance à cacher au public. (...)"

Et le 31 janvier 1873, il répond à son fils:

"(...) J'ai bien reçu ta carte postale. C'est la première que j'ai aperçue, et cela est tout nouveau pour moi. Je pense qu'on pourra en retirer quelque avantage: car d'abord on n'a pas besoin de se signer en toutes lettres; ensuite on peut écrire en quelque langue que ce soit, même en sténographie, ou en langue

télégraphique. Si l'on a des secrets à se dire, on continuera à le faire par lettre. Bref je suis content de cette amélioration. (...)"

Dans le domaine des sciences de la nature, la flore semble être le point fort d'Albert. L'approche médicinale des plantes fut sans doute son principal objet. Ainsi on le sollicite souvent, et le frère Schüttel de Lyon lui passe parfois commande. Un jardin autour de la maison, aujourd'hui sous le bitume de la place du marché de Saint-Agrève, lui procure d'autres joies botaniques: des dahlias, des résédas odorants, du basilic y poussent. Et quand à partir de 1869, une tradition s'établit dans la famille: celle de recevoir pour Noël des dattes et des oranges envoyées par son fils Samuel, cela est aussi l'occasion d'analyses savantes. Les oranges sont en fait des mandarines! Mais ces fruits sont avant tout un joyeux réconfort car le colis est principalement destiné aux malades de la famille, d'abord la chétive Marie, puis Albert vieillissant. Parfois des remarques croustillantes accompagnent les remerciements. En janvier 1872, il écrit:

"(...) Les oranges de tes enfants nous font plaisir sous un double rapport, non seulement pour la pulpe qui est délicieuse, mais aussi pour l'écorce dont nous ne perdons pas un petit morceau. Nous la faisons valoir pour du curaçao, ou pour autre chose. Cette essence est excellente pour mon estomac; je m'en trouve très bien aussi pour mes nerfs. (...)"

Même si la flore fut sa passion, Dentan s'intéressait de même à la faune. Dans ce domaine, la famille Dentan est sans nul doute responsable d'un terrible défi écologique:

"(...) Marie revint enthousiasmée de sa visite à Marseille, et sa tortue en est un souvenir qu'elle soigne avec toutes les attentions possibles. Cette pauvre petite bête excite l'étonnement de tous nos montagnards, qui tous veulent la voir. Elle est par là, à se traîner à la cuisine la nuit et au jardin le jour. La froideur de nos contrées ne lui plaît pas trop à ce qui semble. (...)"

Au vue de cette rapide énumération, nous voyons combien Albert Dentan et sa famille étaient ancrés dans la modernité, et comment ils furent ainsi, un élément indéniable d'ouverture du plateau.

Mais revenons à l'école des Dentan. A la rentrée de 1862, les difficultés resurgiront:

"(...) L'inspecteur nous a visités dernièrement et il ne veut pas supporter que nous ayons un pensionnat sans être pleinement en règle selon la loi. D'après la loi il faut 1/ avoir 25 ans, 2/ son brevet, 3/ et de plus de 5 années d'enseignement préalable. Louise a bien les deux premières conditions; mais pour la troisième, elle n'a que 4 ans d'enseignement au plus. Si l'on veut être rigide, comme il le semble, alors le pensionnat sera fermé nécessairement. Dès lors il faudra que tes soeurs cherchent une autre position; car pour l'école simple ou l'externat, il est à peu près nul. Nous allons faire quelques démarches, mais il est probable qu'elles ne réussissent pas. Louise va donc chercher un poste quelque'autre part; et il faudra aussi chercher quelque chose pour Adèle et Jenny. Dans le besoin on frappe à toutes les portes, je pense que j'écrirai aussi en Angleterre à quelques amis. Qui sait! (...)"

Et en effet, le pensionnat fermera, ce qui entraînera la dispersion de la famille Dentan. Louise partira à Saint-Etienne où elle ouvrira une école chez son frère Henri. Jenny, institutrice au brevet élémentaire, ira en Angleterre en janvier 1863, et Adèle, avant de rejoindre sa soeur à Brighton, sera institutrice chez les Laroue de Saint-Voy. Ainsi finiront toutes les activités rémunérées d'enseignement de la famille sur le plateau, mais ne doutons pas que la présence d'Albert Dentan, continuera néanmoins à apporter énormément à la région.

LES RESSOURCES MATERIELLES.

En revenant à Saint-Etienne, les Dentan avaient négligé, puis abandonné complètement, le petit élevage du ver à soie que la belle mère Brochier pratiquait à Montélimar. Aussi à la fermeture de l'école, ceux-ci se retrouvèrent sans ressources régulières. A partir de ce moment jusqu'à son décès, nous ne connaissons pour A. Dentan, plus aucune activité rémunérée.

Certes les enfants hébergés sous le toit paternel diminueront au cours du temps, (il ne restera bientôt en permanence que la fille cadette: Marie) ce qui suppose un budget familial bien plus réduit. Par ailleurs, le train de vie de la famille ayant toujours été très bas, surtout depuis qu'elle vivait à la campagne avec toutes ses facilités si souvent vantées par Albert Dentan, cela leur permet de pallier cette perte de travail. Les quelques dons reçus et la bonne gestion des biens familiaux, leur suffiront à subvenir aux besoins strictement nécessaires. Cette réflexion du 7 août 1871 sur un sujet qui allait vite devenir une préoccupation annuelle, confirme nos propos:

"(...) On parle de mettre un impôt sur le revenu. Je m'étonne si cela s'adressera à moi, et comment je pourrai me tirer d'affaire avec cela. Car je n'ai point de revenus fixes, sauf les titres. (...)"

La situation des Dentan n'était cependant pas mirobolante. En 1865 l'état des biens bancaires des Dentan est de quelques obligations du Chemin de fer, d'un bon de 600 francs payable en juin 1866 et d'un fond roulant de 330 francs. Quand vous saurez qu'à cette époque la famille paye 100 francs par trimestre pour soigner dans un asile la "nymphomanie" de la soeur de Mme Dentan, et que Dentan envisage d'installer son fils Henri en lui achetant une machine à graver d'occasion pour un montant de 500 francs, on peut se demander comment la famille entrevoit son avenir financier. D'ailleurs, Dentan est conscient de sa situation, et s'en confie dans une lettre de 1858, de la manière suivante:

"(...) Je pense quelquefois que la subsistance d'un ménage comme le mien, et de ma famille, est un miracle permanent au milieu de ce monde, pour ceux qui ont des yeux pour voir et qui savent réfléchir. Avoir vécu tant d'années, avoir élevé tant d'enfants, avec l'exiguïté ou plutôt la nullité des ressources dont j'ai pu disposer, et en attendant jour par jour mon secours d'en haut. N'est ce pas un miracle? (...)"

Les Dentan pourront toujours compter sur les largesses de leurs enfants, et principalement de leur fils banquier, Samuel.

Cela entraîne en 1863, la famille à des accords des plus étonnants:

"(...) J'ai le plaisir de te remercier encore de la pièce que tu glissas en mes mains en nous séparant. D'abord 10 francs pour le voyage, aller et retour. Ensuite 10 francs de timbres-poste. Depuis quelque temps, je m'étais aperçu que je dépensais encore beaucoup en timbres-poste. Ainsi, en notant toutes mes lettres écrites, j'avais trouvé que cela faisait l'année passée une dépense de 35 à 40 francs. Cela m'avait effrayé. Alors une pensée me vint. C'est de demander à mes enfants, du moins ceux qui gagnent quelque chose, de me fournir au moins quelques timbres, puisque c'est surtout en grande partie pour eux que j'en dépense tant. Je ne leur demanderai pas de pain, etc. C'est à mon père que j'en ferais la demande, si j'en avais besoin. Mais pour des timbres, j'ai bien la liberté de leur en demander. Sitôt pensé, sitôt fait. (...)"

Et effectivement, les trois fils enverront leur participation.

Les difficultés financières s'éloigneront définitivement en 1867 quand la famille héritera d'environ 9000 francs (en maison, terres et or) d'un oncle à Mme Dentan. Albert, conseillé avantageusement par son fils Samuel, saura ménager ce patrimoine jusqu'à la fin de ses jours. Ses notes testamentaires mentionnent qu'il possède alors, 5500 F. et 15 actions P.L.M.

LES DONS ET AIDES DIVERSES.

Cette situation de précarité des prédicateurs darbystes n'était pas exceptionnelle. A ce sujet, voyez ce que nous confie A. Dentan en 1868:

"(...) Moureton m'a rendu quelques bons services ces temps-ci. C'est toujours un homme tout plein de bonne volonté pour ses amis, comme tu sais. Ce qui ne laisse pas que de lui donner un air assez original. Voici ce qu'il m'écrit, tu jugeras: "Notre frère Pierre Dorel, quartier de Montplaisir, à Aurillac, a trouvé chez un fameux chimiste, une poudre pour faire de l'encre bonne, en la délayant avec de l'eau de pluie ou de rivière. Il en est fort

content; ses filles institutrices aussi. Elle coule très bien; elle n'est pas trop chère; 50 centimes pour un litre. Si vous en désirez, sur votre demande, il vous expédiera cette poudre par la poste, ainsi qu'à d'autres acheteurs. Procurez-lui en beaucoup, vous lui rendrez service." C'est une réclame, comme tu vois. Quelle que soit la quantité qu'on lui en demande, la richesse, pas même le soulagement, ne lui viendrait par ce moyen là. Et puis, l'encre est si bon marché aujourd'hui! Je pense que si l'on a un secours à offrir au cher frère Dorel, il vaudra mieux le lui envoyer directement, sans aucune demande de sa fameuse poudre. Ce sera lui rendre un service encore plus réel. (...)"

Ainsi, la grande solidarité entre frères dont on a déjà dit quelques mots, permettait à certains d'être soutenus par les plus riches. Dans les grandes villes, les frères étaient en général des hommes aisés (commerçants, patrons divers, banquiers, etc.) alors que dans les petits villages ardéchois, la grosse majorité était d'humbles paysans qui malgré toute leur bonne volonté ne pouvaient guère donner, financièrement parlant. Ce sont donc les premiers qui venaient au soutien financier des principaux prédicateurs de campagne. Dentan fut logé à la même enseigne. Ainsi à partir de 1865, un suisse M. C. Eynard (1810-1876) dont on disait au vu de ses largesses, qu'il était "le plus riche de la riche Genève", enverra régulièrement 100 F. par trimestre afin de payer le placement de la soeur de Mme Dentan, à l'asile de Privas. Le passage de la famille au Vigan, avait laissé de bons souvenirs et incita le riche industriel viganais M. Ricard, ainsi que Mme Sivel, belle-mère de Samuel, à quelques donations. Moureton, surtout avant de faire faillite en 1865 et de perdre 16000 F., était un bienfaiteur de la famille. Quelques dons viendront aussi d'Angleterre, notamment de Coxwell.

Ces dons entraînaient autant de lettres de remerciement jointes à de petits cadeaux en nature (fromage, beurre, châtaigne, etc.) que la domiciliation à Saint-Agrève permettait. A ce propos, Dentan envoie chaque année une cinquantaine de livres de beurre à son fils Samuel avec, comme à son habitude, maints conseils

souvent des plus superflus, mais qui traduisent un caractère excessivement méticuleux. A vous de juger:

"(...) Nous te prions de le retirer le plus tôt possible, car nous craignons que la grande chaleur ne l'endommage. Tu feras tremper les linges dans l'eau bouillante le plus tôt possible, et en laissant refroidir, le beurre dont les linges seront imprégnés surnagera et pourra servir, une fois qu'il sera figé. Et en même temps les linges seront nettoyés et lessivés. Maman a pensé qu'il valait mieux faire votre provision à présent, parce que c'est le moment où le beurre est moins cher. Un peu plus tard, il renchérira beaucoup. Pour toi, le beurre coûte 15 sous la livre, mais si tu en remets à quelqu'un, d'abord il semble à maman que ce serait dommage; mais enfin si tu en remets, fais le payer à raison de 16 sous la livre. Il ne nous coûte que 15 mais il y a bien des faux frais que nous ne comptons pas quand c'est pour toi, mais dont nous devons tenir compte à d'autres. Enfin il y aura le port qui sera à ta charge et que l'on te remboursera à proportion. C'est un beurre des contrées de Freydier, le meilleur de la montagne. (...)"

Et afin de pouvoir le conserver plus longtemps, suivaient des conseils de salage:

"(...) Avant de saler le beurre, elle doit le laver à l'eau fraîche, en le pétrissant pour en faire sortir le restant de lait de beurre qui y est resté. Bien serrer le beurre dans le toupin où on le sale. Point de jour entre le vase et le beurre. Une couche de beurre et une couche de sel."

Mais, outre les nombreux dons, une deuxième source importante de revenu était les héritages familiaux du côté de Mme Dentan (1500 F. de Mme Brochier, 9000 F. de l'oncle Brochier), ou legs extra-familiaux. Ainsi, par exemple en octobre 1855, Mlle Camille Pelou d'Aulas lui légua 400 F. En avril 1860, A. Dentan nous révèle:

"Je viens d'hériter d'une soeur morte l'année passée la somme de 800 F. Cette soeur a fait des legs à d'autres frères; par exemple Schüttel (1000 F.), Riou (1000 F.), Tracol (800 F.), Gay (500 F.), Meylan (400 F.), etc. (...)"

LA RELATION A L'ARGENT CHEZ LES DENTAN.

Souvent le fils banquier et le père s'entretiennent sur ces questions financières, soit en restant sur le terrain des conseils pour une meilleure gestion des biens familiaux, soit sur des questions théologiques plus fondamentales.

La position de Dentan face à l'argent fut sans équivoque, et relève pour tomber dans des clichés faciles, de ses origines suisses. Sur la question primordiale du comportement du chrétien face à l'argent, Albert Dentan apaisera les doutes métaphysiques de son fils en lui répondant ce qui suit, en 1872:

"(...) La vraie réponse est celle-ci, il me semble: je travaille pour le Crédit Lyonnais, mais je vis pour le Seigneur. (...)"

Ainsi le capital que la famille possèdera, sera géré avec toute l'attention qu'il se doit. La lettre du 21 janvier 1868 est sur ce point très révélatrice:

"(...) Je suis fatigué en effet que notre petit pécule soit si peu productif. L'intérêt à 1,5 % est réellement presque nul. J'ai cherché dans mon esprit et avec mon entourage comment on pourrait faire valoir cet argent d'une manière plus utile; mais nous n'avons rien trouvé encore. Prêter à des particuliers, ce n'est pas toujours bien faisable. Acheter quelques propriétés: mais ensuite il faut le faire valoir, et à notre âge nous ne pouvons pas nous mettre à l'agriculture. (...)"

Néanmoins, A. Dentan sait mesurer ses envies capitalistes:

"(...) Un don remis de la main à la main pour mes besoins journaliers, je ne me permettrais pas de le placer à intérêts; mais un legs, un héritage, il me semble que c'est autre chose, et voilà pourquoi je me crois permis de chercher à le placer jusqu'au jour où il devra servir. (...)"

Soit par la lecture des journaux, soit par courrier, il suit au plus près la vie sociale et politique pour en tirer les conséquences économiques induites. Dans ce domaine de prospective financière, la place primordiale qu'occupe le fils d'Albert dans la hiérarchie bancaire, est importante. A. Dentan est parfois dépassé

par la complexité boursière, mais cela ne l'empêche pas de longuement questionner son fils sur tel ou tel point. Un exemple très révélateur parmi tant d'autres, ressort de cet extrait daté du 28 décembre 1863:

"(...) J'ai reçu ces jours de ta maison de Banque, une lettre offrant aux dépositaires des actions ou des cinquièmes d'actions de la Fruchsine. On offre un cinquième d'action; moyennant un chèque de 40 F. Je ne vois goutte dans tout cela. Sors moi d'embaras, je te prie. Tu vas bien rire de ma simplicité. Mais que veux-tu? Je ne suis pas initié aux secrets de la finance; Qu'est-ce que c'est que la Fruchsine? Quelles actions y a-t-il là et de combien? Qu'est-ce que les cinquièmes d'action? Et un chèque? De plus qu'est-ce qu'une société à responsabilité limitée? (...)"

A côté de cette question du placement boursier du capital de la famille, le sujet de l'usure demeure néanmoins tabou. Dans une lettre de juillet 1862, en réponse à son fils banquier, Dentan s'étend sur la question:

"(...) Tu me demandes ma pensée sur le passage Mat. 5.42 "Donne à celui qui te demande, et ne te détourne pas de celui qui veut emprunter de toi". (...) D'abord, qui sont ceux qui ont l'habitude de nous jeter le passage à la figure? Ce sont des frères imbus des doctrines communistes; des frères pauvres qui voudraient obliger les riches à partager avec eux; des gens qui veulent se réserver de faire ce qu'ils voudront, même de ne rien faire, s'ils le jugent à propos, et qui veulent contraindre ceux qui possèdent à les assister. C'est un droit qu'ils imposent, non pas une grâce qu'ils attendent de la libéralité chrétienne. Dans les doctrines communistes vulgaires, les pauvres s'arment de fusils, de sabres, de poignards, et commandent aux riches de contribuer sous peine de la mort. Dans l'Eglise, on se jette au visage des passages de l'Ecriture; on s'arme de textes bibliques mal conçus pour les enfoncer dans le coeur; on braque même des prédictions pour obliger les frères riches à s'exécuter; on place sur la conscience des paroles de notre Seigneur et Sauveur qui n'ont aucun rapport avec ces affreuses doctrines. Voilà comment l'on procède dans certains lieux, en se donnant un air de piété extraordinaire. (...) C'est un abus criant, contre lequel on ne peut trop s'opposer. Mais je vais plus loin, et je demande qu'on me montre où il est écrit dans la Parole que le Seigneur

autorise ses enfants à emprunter? On voit des frères qui veulent augmenter leurs propriétés, s'arrondir et qui empruntent, on en voit qui veulent étendre leur commerce, et qui, n'ayant pas l'argent nécessaire, empruntent. D'autres se mettent dans des mauvaises affaires et au lieu d'en tirer instruction, ils cherchent à emprunter? Même à emprunter lorsqu'ils sont dans le besoin? Qu'un frère s'adresse au Père, voilà son privilège; mais où est il dit qu'il doit s'adresser aux frères? On peut présenter ses besoins, si cela est nécessaire; mais pour chercher à emprunter lorsqu'on ne sait pas de quelle manière on pourra rendre, c'est s'exposer à ne pas rendre du tout; c'est un véritable vol auquel on se risque.

Et puis, quant aux emprunts, est ce que je puis prêter ce qui ne m'appartient pas? j'ai de l'argent là, mais il me le faut pour payer mon loyer, ou autre chose. Si je le prête, je m'expose à manquer à mes engagements. Est ce que le Seigneur autorise cela?

Il est très vrai que nous pouvons manquer de charité; être durs de coeur envers nos frères pauvres; on peut nous exhorter à cet égard. Rien de plus convenable. Mais mettre en avant des passages faux, ou encourager des exigences injustes, c'est tout autre chose. (...)"

LES GENS DE MAISON.

Contrairement à l'impression de pauvreté laissée par les paragraphes précédents, il faut remarquer qu'on trouve régulièrement au service des Dentan, une domestique (Marie Périer en août 1860, Jeanne Reconnet autour des années 1870, etc.). Les conditions d'embauche de ces filles n'étaient sûrement pas excessives. Certes, nous savons peu de choses sur le statut de ces jeunes femmes, cependant les Dentan de par leur implantation à Saint-Agrève, se retrouvèrent souvent en position de recruter des femmes de service pour le foyer de leur fils Samuel. Nous reste alors une série passionnante de courrier traitant du sujet.

"(... En juin 1859) Nous venons d'engager pour vous une servante; c'est dans ce moment même que nous venons de conclure le marché. C'est une jeune soeur qui est couturière de son état; ainsi elle sait parfaitement coudre, au moins pour l'usage de ce pays. Elle a toujours beaucoup plu à ta mère; cette fille ne paraît pas s'ennuyer nulle part, pourvu qu'elle soit avec des personnes pieuses. Ainsi elle sera bien chez vous. C'est une soeur, qui marche avec nous depuis longtemps. J'espère qu'elle sera bien auprès de vous et que vous serez contents d'elle. Le marché est de 100 Frs plus une paire de soulier, que nous avons cru devoir consentir de votre part. Elle est forte, robuste, joues incarnat. Je suis persuadé que la chère Mme Sivel n'aura pas de peine à la dresser. Elle est intelligente; elle sera vite au fait. Depuis longtemps maman pensait à celle-là, et cette fille n'a pas mieux demandé que d'accepter; car en travaillant de son état il lui fallait aller dans toutes sortes de maisons et avec toutes sortes de personnes, ce qui ne lui allait pas du tout. (...)"

Samuel embauchera cette Marie qui apprendra là, quelque temps plus tard, à écrire. Et puis en février 1865, elle sera renvoyée pour une raison obscure. A cette occasion, Albert mentionne à son fils, son sentiment sous forme d'un léger reproche:

"(...) Je suis trop loin de chez vous pour pouvoir juger entièrement des raisons que vous avez eues de la renvoyer. Je veux croire que vous ne l'avez pas fait injustement, et que vous

n'avez pas laissé agir dans vos coeurs et dans vos jugements des préventions de plus longue date à son sujet. Je suis persuadé comme tu le dis, qu'elle s'est rendue coupable de détournements, et autres choses encore. Mais, mon cher, la publicité est toujours une chose infiniment grave, surtout pour une personne qui a besoin de gagner sa vie en se plaçant. Chez les honnêtes gens du monde, quand on découvre des choses pareilles chez une servante, on tâche de les vérifier mais fort en secret; on use de toutes les précautions possibles pour ne pas déshonorer une pauvre fille, qui a peut-être besoin de recevoir une leçon, mais qui n'est pas incorrigible; s'il le faut, et si l'on ne peut absolument pas attendre le terme, on la renvoie de chez soi, mais de la même façon que Joseph voulait renvoyer Marie, en secret, sans dire publiquement pourquoi, afin de ne pas la diffamer, et l'empêcher de se placer ailleurs, surtout quand le reproche qu'on a à lui faire n'est pas un de ces vices fonciers que rien ne peut corriger. Cela se fait ainsi dans le monde, chez les gens de sentiments délicats; on évite l'éclat; tout en usant de toutes les précautions nécessaires pour ne pas se rendre coupable de participation au mal. Je répète que je suis trop loin de vous pour juger de ce qui s'est passé chez vous. Ainsi ce n'est pas un blâme que je mets sur votre compte, en parlant comme je viens de le faire. (...)"

Une nouvelle servante succédera à la pauvre Marie. Cette fois, elle sera choisie directement par Samuel, mais un problème particulier vient aux yeux d'A. Dentan, quant à la croyance de cette dernière:

"(...) Pourvu qu'une domestique ne se gâte pas par diverses circonstances, surtout par le contact de mauvaises compagnies, aussi bien une servante du monde peut vous servir comme il faut, qu'une servante chrétienne. Quand au Catholicisme, vous savez qu'une bonne catholique se confesse au Curé, et qu'on la force à dire les secrets de la maison. C'est le grave désagrément d'une fille catholique. (...)"

Cette servante ne fera pas long feu, et elle sera renvoyée début 1866. Les conseils de pondération et de discrétion d'A. Dentan intervenus lors du renvoi de Marie, seront cette fois suivis par

Samuel. Une troisième servante est alors choisie qui est une vieille connaissance d'Albert:

"(...) Elle était bien petite, lorsque nous l'avions prise avec sa soeur plus âgée pour nous apporter de l'eau chaque jour. Nous avions remarqué son bon caractère de douceur, sans jactance; elle m'intéressait beaucoup: c'est Delphine Chaudier. Ensuite nous prîmes une petite servante, et nous laissâmes ces deux jeunes filles. L'aînée fut engagée à Marseille chez nos amis Picq, marchand de vin en gros. (...) Delphine a été louée à La Voulte, et je vois que maintenant elle est à Lyon. (...)"

Suit une description des parents: une mère excellente sous tous les rapports alors que le père est considéré comme un ivrogne car il fréquente les auberges. En guise de conclusions et d'approbation, cette phrase courte, totalement détachée du reste de la description: "Ce sont des protestants du temple", ce qui valait sans doute mieux qu'une catholique!

Ces considérations d'embauche s'étendaient aussi au monde des nourrices. Mais avec une difficulté supplémentaire puisqu'il ne s'agissait plus de jeunes filles assez malléables mais de mères peu enclines à migrer. L'idéal étant de trouver une jeune mère célibataire et orpheline!

"(...Ce 11 novembre 1863) Au sujet de la nourrice que tu cherches, maman et moi, nous avons demandé de tout côté. On nous a indiqué plusieurs personnes sans bien savoir pourtant si elles voudraient aller à Lyon. Mais tout le monde s'accorde à dire que pour trouver une femme, une mère de famille, qui abandonnerait son ménage, ses enfants, son mari pour aller à Lyon pendant un an, c'est sinon impossible, du moins extraordinairement difficile. En effet c'est contre nature. Il ne faudra donc pas compter là dessus. Mais pour des filles, on en trouverait plus facilement. Ainsi on en a indiqué une à maman, sur laquelle on lui a donné d'excellents témoignages. C'est une fille de 23 ans qui était à Saint-Etienne et qui, étant tombée en faute, est revenue chez ses parents qui demeurent à une lieue d'ici. Des frères graves qui connaissent bien cette famille nous ont donné d'excellents renseignements. D'après cela maman lui a fait dire de venir la voir à Saint-Agrève. C'est ce que cette fille a fait aujourd'hui. J'étais absent. Maman l'a trouvée tout à fait à son goût. Elle est grande, bien portante, intelligente, une gentille personne, propre, qui a l'air d'avoir de l'ordre, qui n'est pas une

nigaude; enfin elle a plu à Maman. Tu comprends que maman ne s'est pas engagée, sinon à t'en écrire, pour savoir votre avis. Pour le prix, elle demandait 45 F. alors maman lui a dit qu'à ce prix il n'y avait rien à faire. Mais elle a répondu qu'elle rabattrait quelque chose. Il paraît qu'elle sait ce que l'on gagne comme nourrice, dans les villes. Je pense qu'une nourrice chez toi va te revenir fort cher, immensément cher. Pourvu encore que cela n'amène pas chez toi des ennuis, des guerres et d'autres choses.

J'oubliais l'essentiel, c'est que son enfant n'a que deux mois, et ainsi elle serait dans les conditions que tu as données quant au lait. (...)"

"(...Ce 14 décembre) Nous avons remué tout le pays pour cela; nous avons fait mouvoir Adèle et nos amis. Adèle nous a bien aidés. Mais malgré tout, nous ne trouvons pas ce que tu désires. Nous avons entendu parler de deux ou trois femmes mariées; l'une vient de perdre son mari, l'autre quitterait sa maison si on lui donnait 50 francs par mois; l'autre n'a pas de bons renseignements sur la pureté de son sang, etc. Bref, tous nos efforts sont vains. Une femme ne quitterait son ménage et sa maison que moyennant qu'on la chargeât d'or. Quant à des filles, il nous en a été parlé de plusieurs. Il y en a une (...) qui aurait bien fait pour vous, maman l'a faite demander; mais sa mère (qui vient aux réunions de Saint-Agrève) nous a répondu que sa fille ne veut pas quitter le pays. (...)"

"(...Ce 17 décembre) Nous avons trouvé une femme, bien comme il faut, qui a eu trois enfants, et qui n'étant pas heureuse avec son mari, aurait peut-être consenti à le quitter pour une année pour aller à Lyon. Elle nous était recommandée par la famille Laroue et par des personnes respectables de Haute-Loire; Adèle avait pris tous les renseignements nécessaires; et pour t'en écrire nous n'attendions plus qu'à la voir, et à savoir ses prétentions. On devait l'envoyer à Saint-Agrève. Mais quand on lui a parlé d'aller à Lyon, elle a refusé. Elle a dit à la personne qui lui en parlait: Mais quitter mon mari et mes enfants! On dirait bien que je suis folle de faire ainsi. (...)"

On trouverait quantité de personnes bien comme il faut, qui prendraient l'enfant chez elle, mais pour aller se confiner à Lyon, si longtemps, personne ne s'en soucie. (...)"

Enfin, c'est Samuel qui trouvera à Tournon une nourrice, qui ne faisant pas l'affaire, sera vite remplacée par une mère de 19 ans!

LA MALADIE DE MME DENTAN.

A partir de mars 1868 une série d'épreuves, longues et douloureuses, toucheront la famille Dentan. Avec l'âge, la santé des parents Dentan s'affaiblit évidemment et ce sera Mme Dentan qui sera la première atteinte. Comme c'est souvent à travers la maladie que les sentiments les plus profonds de l'homme se dévoilent, je vous propose de suivre le cheminement d'A. Dentan pendant le supplice qu'endura sa femme. Cette tranche de vie sera aussi un excellent moyen pour analyser le monde de la santé du XIX^{ème} siècle.

Cela commença pendant le froid hiver 1868:

"(... Ce 7 janvier) Quelle froidure énorme; nous avions dans le pays au moins 20 degrés de froid, puisque dans ma chambre, à côté de mon lit, malgré un poêle chaud, mon thermomètre marquait -7°. Et puis, que de neige! Aussi, toutes nos réunions ont été à peu près manquées. Impossible de sortir, même d'ouvrir nos contrevents. Malgré le plus gros feu, nous grelottions, nos membres étaient paralysés, et c'est à peine si nous avions la force de préparer notre nourriture. (...) Voilà donc à peu près deux mois que nous avons été seuls, nous, deux vieux, sans autre secours que nos bras, au milieu de ce froid de Sibérie ou de Groenland. (...)"

Comme cela devait être coutumier à cette époque, A. Dentan évoque souvent les conditions climatiques pour expliquer telle maladie ou telle guérison. Cette fois-ci encore, la première réaction de Dentan face à la maladie qui gagne sa femme, est l'attente des beaux jours qui doit amener la guérison.

"(...) Car jusqu'ici (22 avril) nous avons eu un hiver si froid, mais si froid, qu'il n'y avait pas moyen que rien pût guérir par cette température si extrême. (...)"

L'attente fût vaine et l'état de santé de Mme Dentan ne s'améliora pas. Ainsi nous apprenons le 2 juin:

"(...) Le mal commença par un petit bouton sur le dos du nez; nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que ce n'était pas un bouton ordinaire; c'était une espèce de petit tubercule, dur, blanc, sans suppuration, qui demeura dans cet état assez longtemps; A la fin il s'attendrit, une suppuration s'établit; mais la peau environnante s'enflamma; il se forma des bourrelets tout autour de la petite plaie; des bords relevés qui donnaient à la plaie l'aspect d'un cratère. Ces bourrelets, après un temps, se sont fondus; mais pour donner lieu à d'autres, plus loin; c'est ainsi que la plaie s'est étendue sur un espace toujours plus grand, de manière à couvrir, de part et d'autre du milieu du nez, un espace de la grandeur d'une pièce de 10 centimes. Je crains qu'elle ne descende jusqu'à la pointe du nez et ne le lui déforme complètement. La chair mise à nu est rouge; il n'y a que le point de départ primitif qui soit blanc purulent; mais il ne me semble pas que le rongement gagne en profondeur, au moins pas jusqu'ici. C'est seulement la peau qui se désorganise toujours plus loin.

Je ne sais si c'est ce qu'on nomme lupus, esthiomène, dartre rongeante, épithélioma, cancer, carcinome, etc. Ce n'est pas ce qu'on nomme un chancre, puisqu'il n'y a rien là de syphilitique. Maman a beaucoup d'embonpoint, elle a passé l'âge critique depuis longtemps, sans aucun malaise d'aucune espèce. Seulement depuis quelques années elle se plaignait de certaines douleurs sourdes, aux jambes ou ailleurs; et depuis que cet accident s'est montré, toutes ses douleurs ont complètement disparu; elle jouit intérieurement d'une très bonne santé.

Nous avons employé tout ce que nous avons su. Tout d'abord nous avons pratiqué un cautère au bras gauche; on continue à l'entretenir; il marche très bien. Mais point d'effet sur le nez. Un médecin de Privas a conseillé l'application de la poudre du frère Côme; mais elle n'a pas pu la supporter longtemps, il a fallu renoncer. On nous a conseillé de cautériser la plaie entière avec l'azotate acide de mercure; mais c'était une douleur tellement atroce, avec congestion à la tête, au cerveau, que nous avons discontinué. Nous avons alors essayé l'alcool camphré plusieurs fois par jour, en alternant avec du cérat; nous avons appliqué encore l'onguent Canet; nous avons fait des applications de solution de perchlorure de fer liquide. Enfin l'eau de vie saturée de sel marin. Tout cela a produit quelques effets, qui nous

encourageaient; mais de fort peu de durée. Il est vrai que quand maman souffre, ses nerfs s'affectent, elle se décourage, et puis elle se traite un peu à sa façon, sans persévérance. Elle prend aussi des tisanes de salsepareille, et d'une autre espèce de tisane dépurative qu'on lui a procurée de Saint-Etienne; ce qui semble lui faire du bien pour l'intérieur, mais rien pour le nez.

Maintenant nous étions disposés à abandonner tout traitement en nous en remettant à la bonté de la Providence divine. Mais en consultant mes ouvrages d'homéopathie, il m'a semblé qu'on pourrait bien essayer ce système-là (qui) a toujours beaucoup agi et réussi sur maman; Voudrais-tu avoir la complaisance de voir le médecin homéopathe de votre maison, et de lui parler de cela. J'aurais le désir de me procurer Arsenicum en particulier. J'ai beaucoup employé ce médicament autrefois pour arrêter des suppurations ordinaires chez beaucoup de gens. Mais je n'ai plus de médicaments depuis longtemps, et je voudrais te prier de me procurer celui-ci.

Je voudrais aussi avoir Pulsatilla, pour Marie, qui me semble en avoir besoin. Chaque mois, à certaine époque, elle est malade; elle ne perd pas suffisamment, et encore avec beaucoup de peine. Alors viennent des maux de tête, douleurs, moral affecté, etc.

Pourrais-tu me procurer 100 gouttes de chacun (Ars. et Puls.); teinture mère, ou en dilution. J'ai tout ce qu'il faut pour faire des dilutions, globules et esprit de vin homéopathique, etc. Mais je doute que la poste veuille se charger de liquides. Alors il faudrait employer une autre voie ou bien, au pis aller, se contenter de globules imprégnés. Le Pharmacien te dira ce qu'il faut. En même temps, tu voudras bien me faire part de la consulte du médecin que tu consulteras, homéopathe ou allopathe. Il me semble t'avoir donné toutes les indications nécessaires; tu pourras y ajouter ce qu'il faudra, connaissant le tempérament de maman, etc.

Mais il n'y a rien qui presse trop; La maladie de maman n'est pas de celles qui se précipitent; c'est un mal de longue durée, je le crains; tous mes auteurs l'affirment. (...)"

"(...) C'est demain, mardi (9 juin), que nous commencerons l'administration des paquets homéopathiques, en les faisant précéder cependant d'une dose d'aconit que j'ai toujours trouvé utilement placée, au commencement d'un traitement, simplement pour préparer l'efficacité des doses suivantes. Maman s'est donc

mise au régime strict tous les jours passés pour laisser passer les derniers effets des médicaments précédents, afin de pouvoir employer les nouveaux sans qu'ils fussent contrariés par les anciens.

(...) Nous te remercions beaucoup de tout, sans compter aussi de la dépense que tu as faite à cette occasion et qui doit être assez forte. Dans un temps où j'exerçais l'homéopathie, je donnais gratis et consulte et médicaments (ainsi que l'oncle Palmyre), mais je pense bien qu'à Marseille on n'est pas si bons enfants.

J'ai dit que maman observera le régime strict. Cependant il y a le cautère ouvert au bras, et que nous ne pouvons faire cesser sans risques, maintenant qu'il est en pleine activité. Aussi dans la persuasion que c'est Dieu qui arrange toutes ces choses, selon sa parfaite sagesse, pouvons-nous nous en remettre à ses soins. C'est Lui qui dit à la mer: Tu viendras jusque là et tu n'iras pas plus loin; et qui peut aussi en dire autant à un ulcère. (...)"

"(... Ce 24 juin.) Elle suit ponctuellement le traitement que votre Docteur nous a indiqué. Le n°1 a semblé agir un peu, le n°2 n'a produit aucun effet sensible, le n°3 a paru affecter un peu la partie malade. Cela marche donc, il nous semble à satisfaction. Il faut de la patience, et nous en avons, quelquefois un peu par force. Cependant, il serait plus honorable pour le Seigneur que ce fût volontairement. J'avoue que je passe quelquefois des moments bien pénibles, surtout quand des idées noires viennent à m'assaillir pendant la nuit. Alors, j'éprouve des angoisses profondément vives qui m'écrasent, qui me minent, qui m'atterrent. C'est sans doute un manque de foi, et aussi peut-être l'effet d'un estomac délabré qui ne fait pas bien les digestions.

Cet ulcère cancéreux doit être de nature scrophuleuse, si j'en juge par une circonstance que j'avais oublié de te mentionner. Maman avait depuis longtemps une glande dure, lymphatique, au cou, sans douleur. Depuis que l'ulcère s'est ouvert, la glande a disparu. Il y a donc une disposition scrophuleuse qu'il faut atteindre premièrement avant que l'effet puisse cesser, et la peau en venir à la cicatrisation.

(...) Nous sommes souvent bien embarrassés pour le pansement de cet ulcère. Sur le visage, à cette partie

proéminente, c'est vraiment difficile et considérablement désagréable. J'oubliais de te faire demander au Docteur ce qu'on pourrait placer sur l'ulcère pour empêcher le contact de l'air, pour épancher et sécher l'ichor séreux qui en suinte, pour masquer un peu l'état de la plaie, ou la rendre moins désagréable à la vue de ceux qui entrent chez nous. Ah! la pauvre mère; elle ne peut plus sortir, ni faire ses petits tours de promenade. Elle se cache même à ceux qui viennent à la maison. N'y aurait-il pas quelque chose qui pût masquer un peu la chose, comme un taffetas fin et rougeâtre, couleur de chair qu'on pourrait appliquer sur le nez pour couvrir sa place; et quelques pansements qui ne fût pas trop volumineux, qu'on pût faire tenir facilement, et qui ne contrariât pas l'action des médicaments? Une pâte blanche, c'est propre, mais c'est affreusement laid. Nous avons dû nous en contenter jusqu'ici. Du déachylon, c'est trop épais, et puis je ne sais pas si les drogues dont il est composé ne contrarieraient pas l'effet des remèdes. Nous nous servons ou de graisse blanche, sans ingrédient quelconque (mais maman craint que cela ne fasse trop suppurer), ou bien, de pulpe de carottes jaunes ou rouges, la carotte râpée et appliquée sur l'ulcère et tout autour. C'est sur les conseils d'un ouvrage homéopathique, du Dr. Hartmann, tome I, page 41. Cet ouvrage est excellent, consciencieux, il me plaît. Maman se trouve fort bien de cette application; mais c'est bien volumineux. (...)"

Faute de résultats, tous les remèdes sont bons. Après l'homéopathie, d'autres substances seront testées en espérant qu'elles aient un effet. On imagine les dangers d'une telle médecine, si ces nouveaux produits sont du type du nitrate de mercure cité plus haut!

"(...) Nous avons fait venir du chlorate de potasse que nous fondons dans de l'eau en suffisante quantité, pour appliquer sur la plaie. Peut-être sera-ce bon, nous essayons. (...)"

Et puis, il faut bien se rendre à l'évidence et ils partent à Saint-Etienne d'où il écrit le 24 août:

"(...) Il devenait indispensable de consulter un médecin, et pour cela le médecin devait voir la maladie, par ses propres yeux. C'est ce que nous étions décidés de faire, avant d'aller aux eaux (minérales de Sail entre Montbrisson et Boën).

Maman était fort souffrante, et énervée, pleurant facilement. Un médecin fut appelé qui vint visiter maman le mardi matin.

Après avoir examiné attentivement son cas, il commença par nous gronder d'avoir attendu si longtemps; il nous dit qu'il n'y avait pas d'autre ressource que de cautériser complètement la plaie, qu'il faudrait même y revenir sans doute plusieurs fois; mais que le moyen qu'il emploierait ne ferait pas trop souffrir; qu'il était parfaitement inutile d'aller aux eaux, que cela ne ferait que faire perdre encore du temps, que si l'on attendait davantage, le moment ne tarderait pas à venir où il serait impossible de cautériser; qu'il s'agirait de la vie ou de la mort, etc. Et il nous quitta pour nous laisser réfléchir et nous décider.

Grande fut notre anxiété. Il était évident d'après cette sérieuse consulte qu'il fallait renoncer aux eaux. Mais que faire à présent? Maman avait eu l'idée d'aller à Lyon, prendre une chambre payante à l'Hotel-Dieu, et s'y faire traiter par les médecins de l'hospice. Nous avions aussi le choix de rester à Saint-Etienne, chez Louise, justement c'était le commencement des vacances, qui doivent durer près de deux mois; elle aurait tous les appartements à sa disposition; et puis quand on a un mari et 7 enfants, n'est-ce pas triste, déplorable, d'aller se renfermer dans un hospice, et de se faire soigner par des étrangers! Cette pensée nous paraissait insupportable. Nous prévînmes le médecin, que maman s'abandonnait à ses soins... (sous la direction suprême de notre Dieu, invoqué sans cesse dans nos prières) et le médecin vint mercredi matin. Il appliqua sur ce large ulcère, deux sortes de pâtes cautérisantes, qui produisirent un prompt effet; le sang jaillit, mais fut bientôt arrêté. Depuis lors il s'est formé une vaste escarre noire, qui subsiste encore aujourd'hui (lundi), mais qui ne tardera pas à tomber.

Mais alors, sont survenues les souffrances de la pauvre mère. Elle est toujours au lit; énervée, elle a des accès de pleurs; elle ne peut supporter la lumière, ni entendre aucun bruit, pas même celui de nos paroles; elle ne peut pas parler elle-même. Elle a une fièvre brûlante; elle ne peut rien manger, à peine boire. Sur son nez il faut qu'elle ait sans cesse un cataplasme de farine de lin, pour détacher l'escarre; il faut être debout une partie de la nuit pour la rechanger. C'est à minuit et à midi que la fièvre augmente, et les accès de pleurs désolants. Heureusement qu'il a fait un temps frais, depuis que nous sommes venus. (...) Il faudra que je fasse souvent le trajet de la montagne ici, pendant

quelques mois. Je suppose que maman est ici pour tout l'hiver. Quand les vacances seront finies, il faudra trouver une autre chambre pour maman, afin qu'elle ne gêne pas l'école. Mais nous ne sommes pas encore là. Au jour le jour. Que le Seigneur, que nous invoquons sans cesse, nous soit favorable! (...)"

"(... Ce 31 août,) Tout était prêt pour la seconde opération sur maman. Mais voici que le médecin m'écrivit qu'il ne pouvait pas venir ce jour là, vu ses nombreuses occupations comme secrétaire d'une exposition départementale, qui a eu lieu cette semaine à Saint-Etienne. C'était donc renvoyé au lendemain matin. Le Docteur ne put pas venir encore, et l'opération fut renvoyée au soir. Ainsi c'est samedi soir que sa cautérisation s'est faite, sur un vaste ulcère s'étendant presque au nez entier.

C'est une certaine pâte préparée qu'on y a appliqué. Te dire les souffrances atroces et nerveuses qui en sont résultées immédiatement, et qui ont duré toute la nuit, c'est impossible. Elle était dans le feu. Elle criait de tous ses poumons, comme une femme dans les violentes douleurs de l'enfantement, et poussant ce cri profond et nerveux, ce cri particulier, qu'on remarque dans une parturition laborieuse. Elle ne savait où se mettre pour reposer sa pauvre tête; elle changeait de lit à tout instant, croyant en vain trouver du mieux. Le dimanche à 7 h. du matin, nous défîmes l'appareil, selon l'ordonnance du médecin, et maman fut anéantie; sa tête entière est profondément malade. Elle ne peut presque pas parler, encore le fait-elle à voix basse; elle ne peut supporter le moindre bruit. Il nous faut la plus grande attention pour ne pas la fatiguer. Tel a été notre dimanche; ce qui pourtant ne m'a pas empêché, moi, de tenir les deux réunions de ce jour.

Ce matin le Docteur est revenu; il a trouvé l'opération bien réussie; mieux que la première qui ne l'avait été qu'incomplètement. Maman est plus calme; mais brisée, et elle le sera pendant quelques jours. Faudra-t-il répéter plusieurs fois encore l'opération? Le médecin nous assure que oui. Ce sera de grandes souffrances, mais il ne doute pas de la guérison. Je veux croire que par guérison, il entend sauver la vie de sa malade; car il me semble difficile, impossible, qu'il n'y ait pas de traces profondes du passage du mal et des remèdes. Il me disait un jour, en particulier, qu'il était probable que la partie du nez

tomberait. J'ai prié le Seigneur, et le prie sans cesse, pour que le pronostic du médecin ne se réalise pas. (...)"

Quelques jours plus tard, une troisième intervention sera nécessaire, "moins" douloureuse car plus limitée. Dentan marque alors en septembre 1868 un certain optimisme. Mais le 3 octobre ils doivent descendre d'urgence à l'hôpital de Lyon, la situation ayant empiré.

"(...) C'est donc hier samedi que nous sommes venus à Lyon; nous sommes débarqués à un petit hôtel rapproché de l'Hôtel-Dieu. C'était trop tard pour se présenter à l'Hospice; C'est à 10 heures ce matin que nous avons dû nous présenter au bureau; et cela m'a forcé de manquer la réunion des Frères aux Brotteaux, au moins ce matin. C'est bien pénible; il y a bien longtemps que je ne m'étais vu dans cette nécessité; j'ai pu penser que les frères de partout étaient réunis, tandis que moi j'étais occupé ailleurs. (...) Tout ce que je redoute, c'est l'opération et ses suites. Encore si elle peut réussir, et être sauvée quant à la vie; ce sera fâcheux de la voir défigurée, mais qu'elle vive, et nous serons infiniment contents. (...)"

Par une lettre du 8 octobre, soit près de onze mois après le début du calvaire, nous apprenons:

"(...) C'est cette idée d'hôpital qui t'a fait de la peine. Il m'était bien pénible, beaucoup plus que je ne saurais le dire, de devoir, à l'extrémité où nous étions réduits, placer la chère maman dans un endroit pareil. C'était plus fort que moi, je ne pouvais m'y résoudre; cette idée m'écrasait. Mais il n'y avait pas d'autre chemin pour nous, sinon de laisser mourir maman, sans secours. Et dans ce moment, notre profond et amer regret, au-delà de ce que je puis exprimer, c'est de n'avoir pas pris cette résolution plus tôt.

(...) Réfléchis, mon cher, qu'il ne s'agit pas ici d'une maladie ordinaire, mais d'une opération chirurgicale de la nature la plus délicate; et nulle part on n'aurait pu opérer avec autant de moyens qu'à l'Hospice général de Lyon. Pour une maladie ordinaire, je n'aurais jamais songé à placer maman là; mais quand il s'agit de couper le nez complètement, et d'aviser que, ensuite, la vie ne soit pas atteinte, n'est-ce pas autre chose. Pour parer d'ailleurs à cette fâcheuse idée d'hôpital, j'ai procuré à

maman un lit payant, à 1,25 par jour, ce qui est tout autre chose que être traité gratuitement. A la faveur de cela, maman jouit de tous les soins possibles; elle s'enferme entre ses rideaux; elle est isolée de la salle des malades; elle n'a qu'un seul autre lit, aussi payant à côté d'elle, et quoique son introduction là nous ait profondément émus, Marie et moi, et nous ait arraché des ruisseaux de larmes à l'un et à l'autre, qui à l'heure qu'il est ne sont pas même taris; cependant jusqu'ici nous n'avons qu'à nous féliciter d'être venus; on a tous les égards possibles pour la pauvre malade; C'est demain matin vendredi entre 9 et 12 heures, que l'opération doit avoir lieu. Si cette lettre t'arrive à temps, tu suivras les bons mouvements de ton coeur chrétien. Tu connais le Seigneur, et tu pourras crier à Lui. on endormira maman, comme on fait toujours, puis on opérera la section du nez entier. Après quoi on la rapportera dans son lit, et Marie et moi nous serons là près d'elle pour lui donner les premiers secours. Je redoute un peu ce moment, car nous savons combien maman est nerveuse et impressionnable.

Il faut que je te dise encore que je ne suis pas du tout rassuré encore au sujet de la vie même; car je crains que le mal n'ait pénétré dans l'intérieur trop profondément pour pouvoir y porter remède. Mais cela ne peut pas se savoir au sûr jusqu'à ce que l'opération ait été faite. S'il n'y a pas possibilité de guérison, je reprendrai maman et je la ramènerai à Saint-Agrève. (...)"

"(...) L'opération se fit vendredi matin, nous étions en prières de divers cotés; à 11 heures, nous courûmes auprès de maman. L'opération était achevée, mais maman n'était pas encore réveillée. On nous renvoya donc en nous priant de ne revenir que au bout d'une heure, de peur qu'elle n'eut trop d'émotion en nous voyant à son réveil, et que cela ne nuisit à son état. C'était en effet une chose très compréhensible. A midi nous revînmes. Oh! combien maman fut heureuse de nous voir! Elle nous dit qu'on n'avait pas eu la moindre peine à l'endormir, qu'elle n'avait pas senti quoi que ce fût, et qu'en se réveillant elle croyait que tout était encore à faire, tandis que tout était fait. En apprenant cette nouvelle, elle s'écria: oh! que le Dieu du Ciel soit béni! Mais la chère maman était fort faible; nous ne pûmes pas lui parler beaucoup, le moindre bruit lui faisait monter le sang à la tête. Rien de plus admirable que les soins et le dévouement qu'on a eus pour elle. Il y avait eu une espèce

d'hémorragie, et l'on craignait de ne pouvoir arrêter le sang, mais enfin on s'en rendit maître par une forte compression. Nous sortîmes donc pour laisser maman dans le plus grand repos.

Seulement après être parti, la frayeur me saisit. Elle était sortie heureusement de l'opération, mais elle m'avait dit que la fièvre la gagnait un peu. Cela me fit craindre la fièvre traumatique, qui est si dangereuse après les opérations chirurgicales. Dans mon angoisse, je priai le frère Royer de monter avec moi chez les Fabry pour prier ensemble. C'était le soir. Oh! que cette réunion dans la prière de la part d'amis qui nous aiment, me fit du bien! Je fus tout soulagé. Je pus rentrer chez moi et dormir en paix, dans l'assurance que le Seigneur nous avait entendus et exaucés. On rencontre en effet bien des personnes qui résistent bien à une amputation, mais qui succombent à la fièvre subséquente. C'est de quoi j'avais une immense frayeur d'autant plus que je pensais que le mal avait pénétré dans les parties intérieures du haut du nez. Le samedi, je tachai de pénétrer jusqu'à maman avec Marie; nous fûmes bien encouragés en la trouvant calme, paisible, pas la moindre douleur au visage, seulement très, très faible, ne pouvant supporter qu'on lui parlât fort, seulement deux ou trois mots. Le visage tout empaqueté. Ses yeux étaient plus enflés et fermés; elle ne put pas nous voir, seulement elle dit quelques petits mots. Dimanche, nous l'avons trouvée un peu désenflée, et tant soit peu plus forte. Et aujourd'hui lundi, l'enflure a encore diminué; elle peut ouvrir les yeux et parler plus longtemps. La fièvre que je redoutais n'a pas encore paru; mais il faut bien s'attendre à quelque chose de semblable. Elle est très bien soignée, avec intelligence. Et si les choses marchent de ce train, j'espère que sur la fin de la semaine, elle sera en état de sortir de son lit, et peut-être de sortir de l'établissement. Non pas qu'elle puisse être guérie de sitôt complètement, mais au moins nous pourrons peut-être la sortir de là et l'établir dans une chambre garnie, quelque part, où Marie et d'autres pourront la soigner, en attendant sa guérison. (...) En traitant en chambre maman, à Lyon, il me semble que j'aurai l'avantage de pouvoir consulter le médecin, quand il faudra, d'y mener maman, ou même de le faire venir à la maison, si besoin était. Seulement je redoute les immenses dépenses que cela peut entraîner pour logement, vivres, médecin, etc. Mais, je le vois bien, maman ne pourra pas retourner là-haut. (...)"

"(... Ce 14 octobre.) Le Major m'a dit que quand maman sera bien guérie, on peut lui adapter un nez factice, en argent, et avec lunettes, de manière à dissimuler la mutilation. Ce sera assez facile, parce que l'os du nez n'est pas touché; ce n'est que la partie charnue. Je ne craindrai pas cette dépense pour maman, quoique cela puisse coûter quelque chose comme 500 francs, si cela peut contribuer à la tranquilliser. C'est un appareil qu'on ôte ou qu'on place à volonté. Avec un chapeau et une voilette, la chose est parfaitement dissimulée à ceux qui ne connaissent rien. (...)"

"(... Ce 19 octobre.) Samedi on lui fit un pansement nouveau en partie, en laissant pourtant sur les chairs les charpies imprégnées de chlorure de fer, qui adhèrent passablement, et qu'on ne pourrait enlever sans risquer de déchirer quelque chose et d'envenimer. Mais on a reconnu que tout va aussi bien que possible.

Nous pouvons donc entrevoir le moment où nous pourrons reprendre le chemin de Saint-Agrève. Dans ce moment-ci, surtout par le temps de brouillards humides et froids qui règnent sur la ville, et par la pluie qui est tombée hier et aujourd'hui, il serait infiniment dangereux de la déranger pour la faire voyager par la ville. Le moindre coup d'air lui enflammerait le visage et produirait un érysipèle, qui pourrait être suivi de grandes souffrances et souvent même de la mort. (...) Il est pénible d'être si longtemps absent de chez soi; la santé s'en ressent, et les dépenses marchent rondement. Nous avons vu l'orthopédiste de l'Etablissement qui pose des membres artificiels. Un visage agréable est d'un grand prix; mais être vraiment humble, et marcher dans la foi sincèrement, c'est d'un bien plus grand prix. (...)"

Le retour pour Saint-Agrève est fixé au 7 novembre mais comble de malheur, avant de se mettre en route, Mme Dentan s'enrhume! Rien de grave, mais je vous laisse imaginer les désagréments occasionnés par ce rhume! Quelques jours plus tard, on apprend:

"(...) Il est naturel que maman, ayant un bandeau qui lui entoure le visage, et une application de cérat sur la partie opérée, ne peut respirer que par la bouche, jour et nuit, ce qui la

fatigue beaucoup, et lui cause beaucoup de peine, surtout quand elle mange. Voilà 4 ou 5 mois qu'il en est ainsi; sa poitrine se dessèche passablement comme le larynx. C'est là le principal inconvénient de sa situation. Mais à mesure que la cicatrisation s'achèvera, je pense qu'on pourra imaginer un moyen pour lui faciliter la respiration par les ouvertures nasales. Du reste, elle se lève, elle parle très bien, sauf un peu du nez, elle reçoit ses visites sans inconvénient. On lui fait prendre la tisane conseillée par le médecin, soir et matin, puis un pansement particulier. (...)"

A partir de décembre, la guérison va bon train. L'achat de la prothèse est décidé et Dentan affirme le 2 juin 1869:

"(...) Son appareil a bien passablement réussi à masquer son infirmité, au moins à distance, et nous y sommes maintenant parfaitement accoutumés. (...)"

A partir de 1869, les remarques sur la santé de Mme Dentan se font alors de plus en plus rares: le nez de Mme Dentan ne posera plus aucun problème. Cette amputation ne l'empêchera pas de poursuivre son existence jusqu'à l'âge de 77 ans, rejoignant 9 ans après, son mari dans la tombe. Mais les maladies graves ne se terminaient pas aussi souvent par une guérison. La fille cadette Marie, succombera à sa maladie en 1870, et Dentan lui même aura une fin douloureuse.

MORT ET ENTERREMENT.

Dans la dernière année de sa vie, Dentan est très fatigué du fait de la maladie. Ses forces le quittent, et Dentan sait que sa fin est proche. Ses lettres se font de plus en plus rares et sa dernière lettre pour son fils Samuel est assez significative:

"Je puis prendre encore une fois la plume. Merci pour ta bonne lettre d'hier soir, en réponse à mes demandes. Aujourd'hui je t'envoie le bon à échéance, que je te prie de changer, suivant ce que je vais te dire. D'abord, la portion nette de 5000 francs sera à maman, et tu garderas cette somme dans

ton pupitre à tiroir, jusqu'après ma mort. Ensuite, le restant du bon 500 et quelques francs, tu en feras un autre billet de cette valeur, échéance un an, avec intérêts ajoutés, au nom de Jenny, et tu le lui enverras ici. Celui de maman ne sera fait et envoyé ici qu'après mon départ. Mon intention est que maman possède après ma mort tous les petits fonds dont nous avons joui ensemble. La loi ne permettant pas à un mari de donner à sa femme plus du quart, et de plus, chargeant ce quart de fortes contributions pour succession, je m'y prends ainsi pour éviter tous ces inconvénients et arriver à mon but. Je m'explique bien mal, sans doute, mais je suis bien malade! Je désire que les 15 obligations passent aussi à maman sans frais de mutation pour le gouvernement, puisque cela se peut et est permis. Mon intention est que maman après moi puisse jouir de nos petits fonds sans être dépendante de ses enfants. Adieu, mon cher Samuel, à toi et aux tiens."

Déjà lors du décès de sa fille Marie, Dentan s'était occupé de la succession de sa fille (un bon à échéance de 334,20 francs partagé entre les trois soeurs, une montre de 100 francs partagée entre les deux soeurs cadettes, des babioles et le petit argent revenant à sa soeur garde malade) mais avait souligné le fait suivant:

"(...) Seulement il va sans dire, que tout ce qui a servi à Marie en dernier lieu, et les autres objets de nulle valeur, seront distribués par ci, par là, personne de vous ne devant en faire usage. (...)"

8 jours plus tard, Dentan mourait et donnait lieu à l'acte de décès suivant:

"L'an 1873, le 21 du mois de juin à deux heures du soir, par devant nous soussigné Jacques Grand, maire officier de l'état civil de la commune de Saint-Agrève, canton de Saint-Agrève, département de l'Ardèche, sont comparus:

1/ Roche Jean Mathieu, 40 ans, profession d'épicier à Saint-Agrève, voisin et ami du défunt.

2/ Picq Claude, 55 ans, profession de propriétaire demeurant à Devesset.

Lesquels nous ont déclaré que Dentan Jean Marc Albert, âgé de 68 ans, profession d'évangéliste, demeurant à Saint-Agrève, né à Genève, époux de Brochier Adélaïde, fils de feu Dentan Jean Jacques et de feu Louise Deournez est décédé le 21 du

mois de juin courant, à 12 heures du matin dans la maison Charra située à Saint-Agrève."

L'ensevelissement aura lieu le lundi 23, suivant les vœux qu'il avait exprimés dans une lettre testamentaire (voir annexe 4).

Mais la simplicité qu'il rechercha sans cesse, sa vie durant, et qu'il souhaitait pour son enterrement, ne fut pas totalement respectée. En effet, le fils aîné, Henri, typographe de son état ce qui peut expliquer certaine chose, imprima à cette occasion, un faire-part. Tout comme il l'avait fait en 1870, lors de la mort de sa soeur Marie. A cette époque, Albert Dentan avait eu la remarque suivante sur la question:

"(...) Je reçus par la poste un gros paquet de ces feuilles, sans avis, ni même sans savoir d'où cela pouvait venir. Enfin après bien des recherches minutieuses, j'ai conclu que c'était Henri. Je n'aurais jamais eu la pensée de faire une chose semblable. D'abord j'en fus bien embarrassé; enfin je me décidai, vaille que vaille, à en faire usage; et j'ai voulu que tu n'en fusses pas dans l'ignorance. Cette feuille est tout à fait selon l'usage du monde; je m'en serais passé. (...)"

Le refus de toute mondanité, l'entraînait aussi à avoir une position originale face à toute marque de deuil:

"(...) Nous pensons que comme tu es loin du lieu où nous demeurons et où ta grand mère a décédé, et que comme cette mort n'y est connue de personne à Lyon et n'a pu occuper personne, il n'y aura aucune nécessité que tu fasses aucun frais pour deuil; ni toi ni ta maison. Ce serait dommage d'employer de l'argent sans utilité. Le deuil est une affaire de convenance, simplement pour montrer qu'on n'est pas indifférent à la perte qui a été faite. Si tout le monde ignore nos circonstances, tant mieux; le vrai deuil est dans le coeur; tout le reste n'est rien. (...)"

Nous n'avons aucun témoignage écrit sur l'enterrement d'Albert Dentan. Cependant quelques renseignements sur celui de sa fille Marie, pointent sous la plume d'Albert Dentan, et nous permettent d'entrevoir ses funérailles:

"(...) Déjà le jeudi soir j'eus le bonheur d'avoir les visites des frères Vialet et Guignard, à qui j'avais fait savoir notre

affliction; Vialet était dans les contrées d'Annonay, dans ce moment. Ce sont ces frères qui nous ont assistés vendredi, à la maison et au cimetière. Il y avait un monde immense et sympathique, la plupart des frères des environs, et la population de Saint-Agrève, de laquelle nous ne sommes pas du tout méprisés. Tout cela assistait au local de la maison et au cimetière. Une douzaine de jeunes filles de l'endroit, anciennes amies ou condisciples de Marie, ont voulu, à toute force, malgré nos remerciements, porter le cercueil et nous les avons laissé faire, espérant que ce serait un motif pour écouter l'Évangile. Et tous les assistants étaient attentifs à la Parole. (...)"

CONCLUSION

Aujourd'hui, nul ne se souvient de l'emplacement de la tombe d'Albert Dentan. Aucune marque distinctive, aucun plan, ne témoigne de l'endroit de la sépulture. La volonté d'anonymat et de simplicité, si souvent réaffirmée par Albert Dentan, en trouve ici, une symbolisation complète. A ce point de vue, il ne se trompait guère, quand il écrivait le 6 janvier 1863 pour expliquer l'insignifiance de toutes choses terrestres:

"Bientôt nous aurons passé, et on ne se souviendra plus de nous sur la terre. (...)"

Aujourd'hui, Albert Dentan est peut-être tombé dans l'oubli, mais les assemblées de frères auxquelles il s'est donné de son vivant, sont encore bien réelles dans notre région. Des trois lieux de réunions du plateau que connut Albert Dentan, à savoir Bronac sur la commune du Mazet Saint-Voy, Faussimagne sur Champclause et la maison Charra dans laquelle il vivait à Saint-Agrève, il n'y a guère que cette dernière assemblée qui s'est maintenu en lieu et place. Précisons tout de même que le bâtiment a changé de propriétaire, et que la salle de réunion est maintenant à l'étage.

D'autres sont apparues par la suite comme à Tence et à Fay, puis ont disparu. Certaines, suivant les besoins et la volonté de quelques-uns, se sont transformées de "réunions de quartier" en véritables assemblées régulières. D'autres, comme aux Brus sur la commune de Mars, vu l'ampleur qu'elles prenaient, durent se transporter peu à peu dans des locaux voisins, plus grands. Actuellement, on compte quatre lieux de réunion sur le plateau qui se répartissent sur les communes du Mazet Saint-Voy (au lieu dit: la Mion), Le Chambon (dans la rue Neuve), Mars (aux Brus) et Saint-Agrève (place du Marché). La densité peut surprendre: quatre communes voisines représentant 6000 habitants ont chacune leurs assemblées. D'autant plus étonnant que sur la cinquantaine d'assemblées françaises qui pour la plupart sont implantées dans les grandes villes du sud, une douzaine sont en territoire ardèchois. En retrouver quatre dans des petites communes du plateau est bien significatif!

**Ancien local du Riou (en haut) et nouveau local de la Mion
(en bas).**

Local de St-Agrève (en haut) et celui des Brus (en bas).

Cette forte implantation et la position géographique de notre plateau, relativement centrale dans la zone française d'influence darbyste, a permis d'établir dans cette région, des réunions annuelles de grande envergure. La salle des Brus d'une contenance de 1200 personnes, est pleine lors des journées d'études bibliques qui se tiennent dans la première quinzaine d'août. Là, se côtoient jeunes et vieux, ruraux et citadins, venant de la France entière, mais aussi de l'étranger (Suisse, pays anglo-saxons, etc.) qui pour certains, profitent de leurs vacances pour venir se ressourcer dans le pays de leurs ancêtres.

Une autre preuve objective de vitalité d'une communauté peut se traduire par l'étude du parc immobilier de celle-ci (quantité, dimension, âge des bâtiments, etc.). Dans cette analyse, la construction de bâtiments spécifiques abritant les assemblées ou la rénovation de quelques salles de réunions, sont aussi des critères importants d'évaluation. Nous en avons vu un exemple fort instructif avec la salle des Brus aux dimensions si importantes, construite en 1969, mais il n'est pas le seul. Il faut citer aussi en 1984 l'édification d'une grande salle de quelques centaines de places au Mazet Saint-Voy, pour remplacer l'ancien local du Riou.

D'ailleurs, ce dynamisme qui se concrétise par la nécessité de construire des bâtiments plus fonctionnels, n'est pas propre qu'à ce mouvement, mais s'étend à l'ensemble des communautés religieuses du plateau. La décennie des années 80 fut à cet égard, caractérisée par ce phénomène. A titre d'exemple et en se centrant sur les deux communes du Mazet Saint-Voy et du Chambon, nous répertorions:

* Eglise libre du Riou: agrandissement du local de réunion, construction d'un centre de vacances de 100 lits (la Costette) et construction d'une "salle de congrès" (Le Garay).

* Eglise évangélique de Malagayte: agrandissement du local de réunion.

* Eglise réformée du Mazet: construction d'un local de réunion (la Grangette).

* Eglise réformée du consistoire: rénovation et construction de maisons de retraite et de repos (Home Gérard).

* Communauté de Reuilly: restauration de 3 corps de ferme à Saint-Voy.

* Armée du salut: restauration du local.

* Association chrétienne du Haut Vivarais: construction d'un grand bâtiment au Chambon (la Bourghea).

* Eglise catholique du Chambon: aménagement d'une salle paroissiale (maison Blanc).

* Citons aussi pour mémoire, les constructions et aménagements divers réalisés dans les quartiers d'été d'associations chrétiennes ou d'Eglises: Le Coteau Fleuri, l'Hermon, etc.

Cette liste, plus que tout autre discours, montre bien la vivacité de l'ensemble des communautés chrétiennes du plateau. Pour expliquer cette richesse spirituelle et en cerner tous les aspects, il faut retrouver les origines de cette histoire religieuse, loin de ce que la tradition populaire a pu retenir et déformer. L'approche chronologique de ce phénomène qui s'est traduit jusqu'à présent par deux ouvrages, nous a permis de survoler la cinquantaine d'années (1820-1873) qui vit les premières divisions. J'imagine combien cette approche est frustrante. L'impatient qui veut approcher la situation contemporaine -et se pencher sur les deux autres divisions d'importance qui toucheront les réunions de frères, dans les années 1890 et 1960-.devra ainsi, attendre encore quelques années!

Mais chaque chose en son temps. Aujourd'hui, nous quittons à peine Albert Dentan.

Après avoir passé la moitié de sa vie sur le plateau, Albert Dentan fut, comme nous avons cru le percevoir, un homme hors du commun qui posa incontestablement son empreinte sur le pays. A son arrivée dans notre société campagnarde (avec tout ce que

cela sous-entend de ruptures et de frictions), à une époque où la fonction ecclésiastique garde une forte autorité, il consolide les jeunes Eglises dissidentes du Riou et de la Pireyre. Puis il adhère aux thèses darbystes, entraînant avec lui un certain nombre de ses coreligionnaires d'alors.

Nous trouvons ici la raison pour laquelle le terme dépréciatif de "momien" fut donné aux darbystes. Je m'explique. A. Dentan, ce personnage de premier plan, est connu comme le pasteur "momier" du plateau. Quand il rejoint les rangs darbystes, une confusion s'installe dans les esprits de ses détracteurs, peu férus sûrement de choses religieuses. Le "momien" devenant "darbyste", il est naturel qu'une ambiguïté s'installe et que le sens premier du mot laisse place à une nouvelle définition. Corroborant cette démonstration, notez que dans d'autres régions, notamment en Suisse, le terme tout autant péjoratif de "momier" ne désigne en aucune manière les darbystes mais bien les "libristes" comme son sens originel le sous-entend.

Mais faire porter la paternité du mouvement des frères, à la seule famille Dentan serait bien téméraire. Elle joua certainement un rôle primordial mais ne fut qu'un acteur dans un environnement réceptif.

Tout au long de cet ouvrage, Albert Dentan nous a servi simplement de guide pour approfondir une certaine réalité et en le suivant, nous avons eu surtout une vision intimiste, très ponctuelle du mouvement darbyste. Albert Dentan, homme singulier, fut aussi un frère particulier et n'est certainement pas un représentant type des frères de l'époque. En ce sens, tirer des conclusions de sa vie pour l'appliquer à l'ensemble des frères du plateau serait pour le moins délicat.

Plusieurs évidences viennent conforter ces propos. D'abord, c'est un émigré, et comme la plupart des émigrés de cette époque (missionnaire ou colon) il appartient à la frange la plus ouverte et dynamique de nos sociétés. La famille Dentan est ensuite instruite et cosmopolite, ce qui était loin d'être la norme dans notre région.

L'abondante correspondance d'Albert est en cela une preuve éclatante. Il appartenait à la civilisation de l'écrit alors que la plupart de ses voisins étaient dans le domaine de l'oralité, et cela fut une différence fondamentale expliquant bien des choses.

Ainsi nous voyons combien les amalgames sont dangereux, mais inversement les idées généralement accrochées sur la communauté darbyste du XIX^{ème} siècle (passéisme, asocialité, sectarisme, etc.), sont dénuées de fondement en ce qui concerne Albert Dentan (ou certains frères de Saint-Etienne, de Lyon ou de Marseille que nous avons pu rencontrer dans ses lettres). Ces concepts sont en fait le propre de l'ensemble de la société rurale d'alors et certainement pas la caractéristique des darbystes dans son ensemble. Aujourd'hui, A. Dentan ou certains frères des grandes villes seraient plutôt qualifiés d'hommes de progrès (mi instituteur, mi médecin pour le premier, banquier ou patron pour les autres).

Il est évident que pour affiner ce jugement, il serait souhaitable de consulter bien d'autres témoignages, malheureusement ceux-ci sont très rares. La richesse de la correspondance de Dentan est un outil capital dans la connaissance du mouvement des frères avant 1873, mais certainement pas suffisant. Espérons, sans trop y croire tout de même, que ce livre permettra de faire jaillir certains autres documents qui permettront de compléter cette tranche de vie.

BIBLIOGRAPHIE

- Actes du colloque de Firenze d'avril 1986 "Piero Guicciardini 1808-1886", Biblioteca storica Toscana. Contributions internationales sur le mouvement des frères. A se procurer si on lit l'anglais.

- Almeras C. "Le réveil en pays viganais", thèse de licence en théologie. Fac. de théologie réformée d'Aix en Provence, 1975. Intéressant mais peu de choses sur le mouvement des frères.

- Boisset J.P. "Les sectes protestantes des Cévennes", thèse de doctorat en sociologie, Fac. de Montpellier, 1969. Trop superficiel, excessivement décevante!

- Casalis R. "Un siècle de vie protestante", Société d'Histoire de la Montagne, 1990. Approche historique d'un pasteur de l'E.R.F. sur sa paroisse du canton de Tence. Surtout ne pas s'arrêter à cette lecture et la confronter à d'autres ouvrages plus consistants.

- Charreyron G. "Politique et religion", Inst. d'études du Massif Central, 1989. Thèse de doctorat en science politique qui porte sur l'étude du lien qui peut exister entre élection et religion dans le Velay oriental. Des explications sur l'origine du clivage politique entre protestants et catholiques sont données.

- Cuendet F. "Souvenez-vous de vos conducteurs", Bibles et publications chrétiennes, Vevey, 1966. Ouvrage darbyste riche en renseignements sur le mouvement des frères mais avec quelques petites erreurs et imprécisions. Indispensable pour une meilleure approche.

- Cuendet R. et Nicole G. "Darbyisme et assemblées dissidentes", Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1962. Simple à lire, mais trop sommaire puisque l'histoire, la vie contemporaine et la doctrine des assemblées de frères sont abordées en 70 pages. Une introduction générale mais partielle.

- Darby J.N. "Letters of J.N. Darby", Bibles et publications chrétiennes, Valence. Un monument: 1560 pages de recueil des lettres de Darby! En anglais.

- Dentan A. "Jean Marc Albert Dentan", dact. par la famille Dentan, 1967. Recueil d'une partie de la correspondance de Dentan avec son fils Samuel. Très instructif mais très austère.

- Estéoule "Le Plymouthisme d'autrefois et le Darbyisme d'aujourd'hui", 1858. Important sur deux points: la division entre Newton et Darby, et l'implantation du darbyisme à Paris.

- Genouy O. "Le Darbyisme, étude historique et critique", Genève, 1884. A négliger.

- Godet F. "Examen des vues Darbyistes sur le saint ministère d'après les textes bibliques par un ministre de la parole de Dieu", Neuchâtel, 1846. Tout est dit dans le titre!

- Herzog J.J. "Les frères de Plymouth et John Darby", Lausanne, 1845. Un des premiers ouvrages de langue française sur la doctrine darbyiste avec un historique très précis sur le passage de Darby en Suisse. Ouvrage critique mais assez objectif d'un pasteur "proche" des frères.

- Kruger G.A. "Le darbyisme", Paris, vers 1870. Etude critique "à la lumière de la parole de Dieu" d'un pasteur de l'Eglise libre de Vergèze (Gard) sur le Darbyisme. Pour ceux qui veulent avoir des références bibliques.

- Ischebeck G. "J.N. Darby, son temps et son oeuvre", 1937. Ouvrage en langue française de référence, très fourni, avec une bibliographie exhaustive.

- Laurent B. "Les Béguins, des foréziens en quête de Dieu", SaintEtienne, 1980. Une centaine de pages consacrées au "petit bon Dieu" des béguins, alias Digonnet, originaire de Tence.

- Mathieu L. "La paroisse de Saint Voy de Bonas", Le Puy, 1977. Une bonne introduction à l'histoire protestante du plateau, même si la forme épistolaire est parfois difficile.

- "Le messager évangélique" éditée depuis 1860, à Vevey en Suisse. La brochure darbyste par excellence. Près de 500 lettres en français de Darby y ont été imprimées depuis 1881. La consultation systématique peut-être facilitée par deux index analytiques très complets.

- Mours S. "Le Vivarais et le Velay protestants", Valence, 1947. L'ensemble des ouvrages d'histoire du protestantisme de l'historien vivarois Mours est remarquable d'érudition. A avoir dans sa bibliothèque, si vous avez la chance d'en trouver encore un, et à s'y reporter sans cesse.

- Reymond D. "Mes souvenirs", Lacaune, 1892. Biographie d'un évangéliste suisse du Réveil genevois qui sillonna l'Ardèche et qui s'opposa aux thèses darbyistes.

- Rivet A. "La vie politique en Haute-Loire de 1815 à 1974", archives départementales, Le Puy, 1979. Thèse de doctorat incontournable. Ouvrage de référence.

- Tapernoux P. "Le temps du Réveil", Bibles et publications chrétiennes, Valence, 1989. Ouvrage darbyste contenant de nombreuses lettres fort intéressantes sur les premiers temps du mouvement des frères. Indispensable pour une meilleure approche.

Pour ceux qui veulent approfondir les fondements théologiques du mouvement des frères, il faut se reporter au catalogue des publications diffusées par "Bibles et publications chrétiennes" (30 rue Chateauvert, 26000 Valence), dans lequel se trouvent tous les ouvrages de base.

Comme la littérature en langue anglaise traitant la question est naturellement très fournie, je renvoie les anglophones à la bibliothèque (Directeur David Brady) de l'université J. Rylands de Manchester qui dispose d'un fonds très important. On y trouve entre autres quelques lettres venant du plateau. Par ailleurs, une association anglaise, la "Christian Brethren Research Fellowship" (13 the Meads, Northchurch, Herts HP4 3QX), sous la direction de John Boyes, favorise et diffuse dans sa revue, tous les travaux d'études (historiques, théoriques, etc.) portant sur le mouvement des frères dans le monde entier.

ANNEXE 1

Biographie de John Nelson DARBY (1800-1882).

Le 18 novembre 1800, John Nelson Darby naissait à Westminster, dans la banlieue londonienne au sein d'une riche et prestigieuse famille irlandaise. C'était la deuxième naissance dans cette famille d'origine normande établie en Irlande au XVIème siècle. Son père, John Darby de Markley, Sussex et Leap Castle avait fait un beau mariage en épousant une dame Anne Vaughan, soeur de Samuel Vaughan du Pays de Galles. Son frère, Sir Henry Darby, avait lui aussi quelques lettres de noblesse puisqu'il fut le commandant du "Bellerophon", sous les ordres de l'amiral H. Nelson, à la bataille d'Aboukir. Ainsi, comprend-t-on mieux comment le célèbre amiral devint le parrain du nouveau-né et lui transmet son nom.

Les premières années du jeune Darby se passèrent donc dans ce milieu aristocratique londonien. Après ses premières classes à l'école de Westminster, le jeune Darby retourna sur le sol irlandais dès l'âge de 15 ans, pour entreprendre des études de droit au Trinity Collège de Dublin. Elève brillant, il obtint à 19 ans son B. A. avec la mention méritoire de "médaille d'or de classique". La famille entière mit alors son ambition dans ce jeune prodige. Son beau frère même, Seargent Pennefather, "Lord Chief Justice" d'Irlande, vit en lui le futur président de la Chambre des Lords! Ne doutons pas que de cette jeunesse studieuse, Darby garda toute sa vie la subtilité d'esprit et l'art de la dialectique qui marquèrent l'individu.

Quelle n'est pas alors l'immense déception familiale, quand ce jeune homme renonce vers 18 ans, à sa profession d'avocat pour suivre un enseignement théologique! La sanction sera immédiate:

le déshéritage paternel qu'heureusement un oncle bienveillant saura atténuer.

J.N. Darby sera ordonné vicaire en 1825 par l'archevêque de Dublin qui l'envoie dans la vaste commune de Calary, située dans le comté de Wicklow. L'année suivante, celui-ci le consacrera ministre anglican.

Il restera deux ans et trois mois dans ces montagnes où il aura une approche ascétique de sa charge. C'est alors qu'un accident de cheval l'obligera à suspendre momentanément son action pastorale dans cette paroisse. De retour à Dublin pour se faire soigner le pied, il y passera l'hiver 1827-1828 ce qui lui permettra de nouer des amitiés qui auront une grande importance dans son cheminement spirituel.

La situation ecclésiastique irlandaise de l'époque explique bien des choses. L'Irlande, dépendance de la couronne d'Angleterre, avait comme le reste du royaume, l'anglicanisme pour "religion établie". Or la loi anglaise accordait à l'Eglise établie des privilèges exorbitants. Il s'ensuivait que les charges de pasteur étaient surtout de grasses sinécures qui dépravaient inévitablement ce clergé anglican. De plus, sur les 8 millions d'irlandais, seulement un million 800 mille étaient anglicans: les irlandais finançaient donc une Eglise dans laquelle ils ne se retrouvaient pas.

Déjà depuis une vingtaine d'années, un mouvement d'émancipation des catholiques irlandais, dirigé par O'Connell, avait pris corps et revendiquait plus de justice. C'est en 1829, que O'Connell obtiendra du parlement anglais la reconnaissance institutionnelle de l'Eglise catholique majoritaire. Par ailleurs à cette époque, face à cette Eglise établie décadente, plus de la moitié des anglicans irlandais l'avaient quittée pour constituer des Eglises dissidentes! Ce constat (éclatement de l'Eglise anglicane)

n'est pas seulement propre à l'Irlande puisqu'il se retrouvait dans le reste des îles britanniques. Thomas Edwards dénombrait à cette époque en Angleterre, 176 "hérésies" distinctes et constituées. (L'annexe suivante nous montrera la naissance de la frange de ce mouvement qui nous intéresse et comment Darby rejoignit cette mouvance)

C'est dans ce contexte qu'au retour d'un voyage à Paris en 1830, Darby se rend dans la région d'Oxford. Là, dans ce haut lieu de la culture anglaise, la dissidence trouve les ressources humaines (Newton, Harris, Wigram, Bulteel, etc.) aptes à formaliser certaines aspirations. En 1831, c'est à la suite d'un sermon retentissant de Bulteel, soutenu par une brochure de Darby, qu'on a coutume de voir la rupture du mouvement des frères d'avec l'Eglise établie. A la suite de ce sermon Benjamin Wills Newton, attire cet aréopage dans sa ville de domiciliation, Plymouth où Darby viendra s'établir en 1832. Au milieu de tant d'autres, Darby participera activement à la vie de l'assemblée qui prendra vite un essor incroyable.

En 1834, paraît le premier périodique des Frères: "The Christian Witness" (Le messager chrétien) qui propagera la nouvelle doctrine bien au delà de Plymouth puisque dès 1835 on commença à parler des "Plymouthiens", ou des "Plymouthistes", en France et en Suisse.

Voici comment dans une note de 1868, Darby nous relate cette tranche d'histoire:

"(...) A Plymouth même, cela n'a pas commencé avant 1832; je m'y rendis à la demande de M. Newton, alors "fellow" (étudiant supérieur) au collège Exeter à Oxford. Le nombre, à Plymouth, n'a jamais été supérieur à 700. A Londres, cela a commencé à peu près au même moment, par le moyen de quelqu'un que je rencontrai à Oxford. Ce n'est nullement une vague d'opposition particulière qui m'a fait aller en Suisse en 1837, mais un rapport fait par un frère qui s'y était rendu et avait constaté qu'il s'y trouvait des réunions semblables aux

nôtres. Effectivement, leur forme était à bien des égards semblable, mais en réalité elles constituaient des Eglises dissidentes comme on les appelle en Europe, chacune avec ses propres membres. (...)"

Il est certain que le "Réveil" suisse qui s'était produit dès 1810 sous l'influence non négligeable de quelques chrétiens anglais (Wilcox, Haldane, Drummond, entre autre), l'attirait. En 1820, trois ministres dissidents de Genève s'étaient rendus à Londres et l'un d'eux, Pyt eut de nombreux contacts avec les anglais et se retrouva même à prêcher en 1830 en Irlande. De plus, le méthodisme commençait à ronger les Eglises indépendantes de Suisse et certains pasteurs sollicitèrent alors Darby pour contrer cette tendance. Dans ce but, Darby fait publier de nombreuses brochures qui le font connaître bien au delà de ce pays. Il résida alors de manière très régulière de 1839 à 1845, dans ce pays, s'établissant d'abord à Genève puis à Lausanne. Des assemblées de frères se constituèrent alors dans le sillage des Eglises dissidentes.

De Suisse, il voyage dans les pays voisins (Allemagne et Hollande) et se rend particulièrement en France. Au début 1841, il est en Ardèche, dans la vallée de l'Eyrieux où il fait "des courses dans la montagne". Ses passages sont toujours suivis d'une forte effervescence spirituelle.

En mars 1845, il revient à Plymouth, où une vive controverse théologique l'oppose à Newton. Cela entraînera une première scission au sein du Plymouthisme. Conséquemment, une seconde en découlera quand l'assemblée de Bethesda à Bristol refusa de prendre parti entre Darby et Newton. (Voir page 76)

A partir de 1848, quand la situation anglaise s'est stabilisée, Darby entreprend de nombreux voyages sur le continent et notamment en France où il visite plus particulièrement le Gard,

l'Ardèche et la Haute-Loire. Il y retrouve d'anciens élèves qu'il a connus quand il était en Suisse.

"(...) Jamais il n'a existé parmi nous de séminaire pour former des missionnaires. Pendant une année, j'ai eu avec moi à Lausanne une douzaine de jeunes gens; j'étais là sur leur demande, étudiant la Parole avec eux, et avec quelques autres dans une occasion différente. La plupart travaillent maintenant comme évangélistes en France, un ou deux en Suisse, et cela depuis de longues années avec beaucoup de bénédiction. (...)"

Il séjournera notamment en Ardèche, en 1841, 1844, 1849, 1856, 1860.

Mais Darby ne se contente pas de son action européenne. En 1861 il écrivait à un ami:

"Savez-vous que je rêve quelque nouveau champ de travail où je n'ai pas été et où l'on n'a pas été, au moins avec l'Evangile comme je l'entends. Je ne suis pas content de me tourner et de me retourner dans un champ que j'ai déjà travaillé, mais je me fais vieux, et où aller?"

L'année suivante, il inaugurera la période de ses sept voyages transcontinentaux qui le conduiront à travers le Canada, les Etats-Unis, les Antilles, la Guyane anglaise, l'Australie et la Nlle Zélande. Aujourd'hui encore des traces concrètes et bien vivantes du darbyisme persistent dans ces pays.

A 77 ans, il arrêtera ces grands voyages et se retirera dans la banlieue de Londres où il meurt le 29 Avril 1882, ayant montré une activité hors du commun jusqu'à son dernier souffle: il termine l'introduction de la Bible en français le 16 Janvier 1882!

ANNEXE 2

L'avocat John Gifford Bellett (1795-1864) qui côtoya Darby pendant ses études de droit au Trinity College de Dublin, relate dans une longue lettre à son ami James Mac Allister la naissance des premières assemblées irlandaises de frères. Cette lettre postérieure à 1860 est des plus instructives pour connaître mieux l'histoire de ce mouvement.

"Cher James,

Quand je me rappelle les débuts de l'histoire de ceux qu'on appelle "les frères" et que je nommerai ainsi pour les distinguer, je suis pénétré du sentiment qu'il y a eu là, à l'époque, un travail de l'Esprit de Dieu pour instruire les croyants, tout à fait indépendant et original. Bien qu'ils aient pu ensuite s'aider mutuellement et croître ensemble dans l'intelligence et la jouissance de plus d'une vérité commune, les premières notions de ces vérités se sont fait jour dans les esprits de plusieurs sans qu'ils confèrent entre eux ni ne se suggèrent ces pensées l'un à l'autre. Cela même les a préparés à marcher ensemble une fois qu'ils s'en sont entretenus.

Le début de notre histoire, tant en Angleterre qu'en Irlande, met bien ce fait en évidence.

C'est au cours de l'année 1827 que l'archevêque de Dublin, dans une circulaire au clergé de son diocèse, proposa qu'on demande au parlement de protéger le clergé de l'Eglise anglicane chargé d'enseigner la religion à ce pays catholique. John Darby était alors vicaire dans le comté de Wicklow où je lui rendais souvent visite. Cette circulaire de son supérieur l'émut beaucoup. Comment les serviteurs de Dieu dont la tâche était de rendre témoignage contre le monde pour un Christ rejeté, pouvaient-ils, lorsqu'ils rencontraient la résistance de l'Ennemi, faire volte face et chercher protection auprès du monde! Il exposa ses objections à un tel principe dans une assez volumineuse brochure imprimée, et, sans la publier ni la mettre en vente, il en envoya des exemplaires à tout le clergé du diocèse. Cette affaire eut sur lui une influence décisive. Je me souviens qu'à l'époque, il était un homme d'Eglise particulièrement

scrupuleux, mais qui venait d'avoir un choc. Cependant, dans sa paroisse de montagne, il continuait comme pasteur à visiter les différentes localités de la région, pour prêcher ou prendre la parole dans des cercles religieux.

Au début de 1828, allant à Londres, j'eus l'occasion d'y rencontrer en privé et d'entendre en public ceux qui venaient d'être éclairés quant aux vérités prophétiques. Dans mes lettres à J.N. Darby, je lui racontai ce que je venais de découvrir et ensuite, à mon retour à Dublin, plein de mon sujet, je le trouvai également prêt à avancer sur ce chemin de la connaissance qui s'ouvrait devant nous.

En ce qui me concerne, j'habitais toujours Dublin, tandis que lui demeurait ordinairement dans le comté de Wicklow, mais il m'avait présenté à Francis Hutchinson, dont la mémoire m'est particulièrement chère. Nous eûmes tout de suite beaucoup de communion avec ce cher ami. Insatisfait comme moi, nous allions occasionnellement dans les Eglises dissidentes, mais sans éprouver beaucoup de sympathie pour le ton qui y régnait; les sermons que nous y entendions étaient généralement plus dépourvus de la simplicité quant au Christ que ceux qui étaient prêchés dans les chaires de l'Eglise établie, et nous trouvions que les choses de Dieu étaient plutôt considérées en rapport avec l'intelligence qu'adaptées aux besoins propres à un esprit renouvelé. Je crois pouvoir dire cela pour lui comme pour moi, de sorte que nous restions encore attachés à l'Eglise établie, si relâché que fût le lien.

Peu de temps auparavant, A. Groves, dentiste du Devonshire, s'était proposé à la Société missionnaire, et pour se préparer à ce service, il s'était fait inscrire à l'Université de Dublin, au Collège auquel nous appartenions. Quelque temps plus tard, je fis sa connaissance, et il se trouva occasionnellement parmi nous quand il venait pour ses examens trimestriels. Il fut amené, d'une manière tout à fait indépendante, à penser qu'une formation dans un Collège en vue d'un ministère n'était pas le chemin du Seigneur, et qu'il perdait son temps à préparer ses examens. Il remit tout en cause et non seulement abandonna le Collège, mais reconsidéra aussi toute la question de l'Eglise établie et des prétentions des corps dissidents. A la fin de 1828, il vint à Dublin, bien qu'il eût rompu avec le Collège. Il prêcha à Poolbey Street, à la demande du cher Dr Egan, alors en liaison avec le petit groupe qui s'y trouvait et dont faisait partie R. Pope, bien connu en Irlande à l'époque. Un jour qu'il marchait avec moi et que nous descendions la rue de Lower Pembroke, il me dit tout à coup: "La pensée du Seigneur est sûrement que nous nous réunissions en toute simplicité, comme des disciples, sans nous attendre à quelque clergé établi que ce soit, mais en comptant sur le Seigneur pour nous édifier tous ensemble par le ministère qu'il lui plairait de susciter du milieu de nous".

Au moment même où il prononçait ces paroles, j'eus la conviction que mon âme tenait là la vérité. Je m'en souviens comme si c'était hier et je pourrais vous montrer l'endroit exact. Ce fut, si je puis m'exprimer ainsi, le jour de naissance de mon esprit comme "frère".

Edward Cronin avait été un Indépendant et membre de la chapelle de York Street, mais il était à la même époque sous une influence semblable à la nôtre. Nous prîmes la cène du Seigneur dans une chambre privée, avec, il me semble, trois autres, alors que je me rattachais encore officiellement à Sandford Chapel et que J.N. Darby était toujours pasteur dans le comté de Wicklow.

Au cours de l'été de 1829, notre famille séjourna à Kingstown, et F. Hutchinson à Bray; nous nous vîmes quelquefois pour parler des choses du Seigneur, mais je ne puis dire où il allait le dimanche à ce moment là. Moi même je suivais les offices de l'Eglise écossaise de Kingstown où étaient reçus tous ceux qui étaient considérés comme nés de nouveau. Mais en retournant à Dublin en novembre de cette année, F. Hutchinson était tout prêt à réaliser la communion avec tous ceux, d'où qu'ils viennent, qui aimaient le Seigneur en sincérité, et il proposa pour cela une pièce de sa maison à Fitzwilliam Square. Nous nous réunîmes donc là, mais sans intention d'empêcher qui que ce soit de suivre les offices des Eglises de paroisse ou des chapelles dissidentes s'il le désirait. F. Hutchinson prescrivit aussi un certain nombre de choses, comme les services de prières, de chant et d'enseignement qui auraient lieu chaque jour parmi nous. E. Cronin était prêt à cela; je m'y joignis aussi, mais nullement, il me semble, avec la même liberté et la même décision d'esprit. Plusieurs autres aussi s'y trouvaient disposés et c'est à ce moment que nous fîmes la connaissance de W. Stokes. Nous continuâmes ainsi à partir de novembre 1829.

Quelque temps auparavant, j'avais été mis en relation avec J. Parnell, maintenant lord Congleton, qui, pendant ce mois de novembre 1829 et au printemps de l'année suivante se trouva de temps en temps à Dublin. Il se lia beaucoup avec E. Cronin et, au mois de mai, en vue de donner un témoignage à la table du Seigneur, il loua une grande pièce appartenant à un ébéniste dans Aungier Street. La réunion y fut aussitôt transférée. Ceci m'interrogea: le caractère public que prenait la réunion me dépassait et je reculai instinctivement. F. Hutchinson, pour autant que je me souviens, aurait aussi préféré continuer chez lui, en privé. Bref, je crois ne pas m'être joint à eux pendant deux ou trois dimanches et je ne suis pas certain que lui le fit, mais les autres furent tous là dès le début: J. Parnell, W. Stokes, E. Cronin et quelques soeurs; et peu après plusieurs furent ajoutés.

Au cours de l'été de 1831 se prépara le voyage missionnaire à Bagdad: A. Groves s'y était rendu quelques mois plus tôt, et E. Cronin, sa soeur, ainsi que J. Parnell et un ou deux autres, désiraient le rejoindre. Ils nous quittèrent en septembre, faisant voile pour la France et se proposant d'atteindre Bagdad à travers le désert de Syrie. J. Hamilton, que quelques uns d'entre nous connaissaient depuis deux ou trois ans, était aussi du voyage. Comme beaucoup d'autres, il était mécontent de l'ordre de choses existant dans les Eglises et pensait comme nous. Il avait abandonné toute autre occupation pour pouvoir se joindre à la mission en Orient (...)

Nos amis partis, les réunions continuèrent dans notre local à Aungier Street. Nous avions de pauvres ressources, et nous avons eu un ou deux cas de défection solennel. Il n'y avait que peu d'énergie spirituelle, mais par la miséricorde et les soins du Seigneur, nous étions bien unis ensemble, progressant, je le crois, dans la connaissance de sa pensée.

L'ordre qui avait été institué pour le culte à Fitzwilliam Square disparut progressivement. A l'origine en effet, l'enseignement et l'exhortation étaient considérés comme des services accessibles à chacun, tandis que la responsabilité de la prière était limitée à deux ou trois considérés comme des anciens. Mais tout ceci disparut graduellement et nous comprîmes vite qu'il ne devait pas y avoir au milieu de nous de charge d'ancien établie ni reconnue officiellement. Tous les services eurent un caractère de liberté, la présence de Dieu par l'Esprit étant plus simplement reconnue et mise à profit.

Au cours de l'année 1834, bien des personnes furent ajoutées, et J.N. Darby étant à Dublin cette année là, la question se posa pour lui de savoir s'il viendrait à Aungier Street nous aider selon la grâce que Dieu lui donnerait ou s'il irait prêcher à l'asile de Leeson Street; mais il n'était pas encore détaché de l'Eglise d'Angleterre. Cette année là et la suivante, il visita plusieurs endroits, parmi lesquels Oxford, Plymouth, Cork et Limerick, prêchant, partout où il le pouvait, la vérité que Dieu lui avait communiquée. Et mes souvenirs me permettent d'affirmer qu'il trouva dans tous ces endroits des preuves nouvelles du travail indépendant de l'Esprit. A Limerick et à Cork où il prêcha occasionnellement dans les chaires de l'Eglise établie, il rencontra aussi des chrétiens dans les maisons particulières, et son ministère fut grandement béni; bien des personnes furent éclairées et rafraîchies. Invité à aller de Wexford à Plymouth, il y fit la même expérience, de sorte que dans ces villes éloignées l'une de l'autre, qui n'avait peut-être jamais subi une influence commune, la même grâce fut magnifiée; et il se constitua dans ces différents endroits, parmi les croyants qui cherchaient du secours dans leur découragement, de petits groupes, heureux et prenant un bon départ.

Vers la même époque, des réunions sur les sujets prophétiques avaient commencé chez Lady Powerscourt qui avait suivi la même orientation que nous. Elle invita certains d'entre nous ainsi que des frères d'Angleterre et ces rencontres me furent d'un grand secours. J'y rencontrai pour la première fois G. Wigram, Percy Hall et d'autres. Ces réunions étaient vraiment enrichissantes, et, soir après soir, je regagnais ma chambre à Powerscourt House avec le sentiment profond de mon ignorance en Christ.

A Aungier Street nous poursuivions notre chemin; beaucoup de personnes étant reçues parmi nous dont certaines font encore partie aujourd'hui du témoignage à Brunswick Street.

De temps en temps nous recevions des nouvelles de la mission qui était partie pour Bagdad; parfois nous avions la visite de frères de Cork, Limerick et d'autres localités où la même influence avait été ressentie à cette époque. Je voudrais toutefois mentionner spécialement le cher J. Mahon comme une autre preuve de l'action indépendante de l'Esprit de Dieu dont j'ai parlé. Je me souviens que E. Cronin lui rendit visite à Ennis (ce pouvait être en 1828) et me parla de lui à son retour à Dublin; il en ressortait qu'avant même que la table fût dressée dans la maison de F. Hutchinson, la fraction du pain avait été réalisée dans la ville d'Ennis, grâce à cette famille. Cela se fit absolument sans aucune relation avec l'oeuvre qui avait eu lieu parmi nous et il en fut de même en Angleterre, comme je puis vous en fournir la preuve. Ayant l'occasion de visiter le Somerset en 1831 ou 1832, je me trouvai chez Sir E. Denny qui me demanda de lui donner une idée des principes des "frères". Nous étions assis autour du feu; il y avait aussi là la fille d'un ecclésiastique. Comme j'exposais nos vues, elle dit que ces pensées étaient les siennes depuis environ un an et qu'elle ne se doutait pas que d'autres les partageaient. Peu après, pendant que j'étais à X., un cher frère maintenant auprès du Seigneur me dit que lui, sa femme et la mère de sa femme se réunissaient à la manière toute simple des "frères", quelque temps déjà avant d'avoir entendu parler d'eux. Ce frère, ainsi que la dame mentionnée chez Sir Denny, aussitôt que l'occasion le leur permit, furent en pleine communion avec nous, et elle continue de l'être à ce jour dans le comté de Down.

(...) Un autre exemple, bien loin d'ici: quand Groves revint en Irlande après une absence de deux ou trois ans, il nous parla d'un remarquable mouvement dans le sud de l'Inde ayant les mêmes motifs que ceux qui avaient dicté notre position en Angleterre et en Irlande.

Année après année, les frères anglais visitaient l'Irlande, non seulement Dublin, mais aussi les localités du pays. Parmi eux se trouvait J. Harris,

précédemment clergyman près de Plymouth. G. Wigram demeura longtemps à Cork, tandis que J.N. Darby passait continuellement d'un pays à l'autre, parfois avec nous à Dublin mais plus généralement soit à Plymouth soit à Cork, et les réunions se multipliant en Angleterre, finirent par être connues sous le nom de "frères de Plymouth", tandis qu'en Irlande on nous appela les "Darbystes".

(...) Je ne doute pas que l'oeuvre de Dieu vue par les "frères" n'ait eu aussi son but particulier. Celui-ci est indiscutablement la séparation de l'Eglise d'avec le monde. Le clair témoignage rendu à son appel céleste est l'affirmation que rien n'a plus de prix que la maison de Dieu, bien que cette maison soit en ruine. D'autre part les frères ont contribué à remettre en lumière la seconde venue du Seigneur. Ils l'ont fait avec l'intelligence des vérités célestes liées à ce grand mystère. Car on ne peut manquer de sentir que certaines vérités prophétiques sont en contradiction avec tout système religieux qui se rattache au monde.

Voilà, mon cher James, j'ai fait très simplement ce que vous me demandiez, comme cela s'est présenté à ma pensée. Je ne veux pas parler de ce qui a suivi cet appel des frères; ce serait douloureux, et sans utilité. Chacun de nos coeurs connaît mainte et mainte cause secrète d'humiliation que l'actuelle condition de déclin dans laquelle nous nous trouvons suffit à rappeler. (...)"

ANNEXE 3

Mémoire du frère Mackintosh écrit vers 1855.

"Le début du chemin des frères en France.

Un très cher serviteur de Dieu, M. Moureton, natif d'une ville d'Ardèche, après avoir répandu l'évangile dans différentes contrées du sud de la France, fut envoyé par le Seigneur à Vernoux (petite ville d'Ardèche) et dans les environs pour proclamer aussi la bonne nouvelle du salut. Ce frère, Mr M. travailla dans cette région avec beaucoup de zèle, d'amour et de dévouement pendant 18 mois, et puis son ministère rencontra une forte opposition de la part du monde et spécialement du clergé protestant. Le Seigneur qui avait un grand peuple dans cette contrée, le fortifia puissamment et ne tarda pas à l'encourager en lui ouvrant un grand nombre de maisons où il était reçu avec beaucoup de joie et dans lesquelles il tint de nombreuses réunions. Très souvent il eut la satisfaction de voir 2 ou 300 personnes assemblées pour entendre de sa bouche la parole de Dieu. Ce frère bien-aimé tenait 15 à 18 réunions par semaine et parcourait 28 à 30 lieues (80 ou 90 miles anglais) pour tenir toutes ces réunions, voyageant toujours à pied, ne pensant pas du tout au temps que cela lui prenait.

Le Seigneur accompagnait de sa précieuse bénédiction la prédication de la vérité que son serviteur Mr. M. proclamait avec puissance de telle sorte que de nombreux coeurs furent touchés et réveillés pour le salut de leur âme.

Il serait impossible de décrire la joie et le bonheur de ces chrétiens nouvellement convertis. Jésus, qu'ils venaient de reconnaître comme le crucifié, était si précieux à leurs yeux, qu'ils auraient volontiers abandonné à peu près tout plutôt que d'être privés de Lui. Leurs coeurs débordaient aussi de gratitude envers Dieu qui leur avait envoyé un serviteur si fidèle pour leur annoncer la vérité du salut qui leur avait été entièrement cachée jusqu'à ce moment-là. Ces nouveaux convertis ne cessaient pas de parler l'un et l'autre, jour et nuit, des choses qui remplissaient leur coeur d'une joie si grande et si pure.

Tous ces amis étaient autant de nouveaux missionnaires chacun dans sa famille, parmi ses relations et voisins; ils ne pouvaient s'abstenir d'annoncer les grandes choses que Dieu avait faites pour leur âmes et le Seigneur bénit remarquablement ce témoignage simple et d'une franchise candide, rendu à son amour qui avait opéré la conversion dans leurs coeurs de sorte qu'en l'espace de 18 mois, il y eut de 80 à 100 conversions à Vernoux ou dans les localités

avoisinentes sans compter un grand nombre de personnes profondément exercées par leur condition de pêcheur. Ce frère bien-aimé Mr. M., après 18 mois de travail et de peine, tomba de fatigue. A ce moment-là il fut sérieusement malade, au bord de la mort, mais Dieu, dans sa riche grâce, ne permit pas que son fidèle serviteur soit enlevé tout de suite à son Eglise. C'est pendant la maladie de Mr. M. qui dura plusieurs mois que Dieu envoya un autre frère bien-aimé, Mr. Guignard, natif de Suisse. Ce frère, Mr. G. continua l'oeuvre commencée par Mr. M. dans la contrée de Vernoux. Je dois dire ici que Mr. G. eut la joie de se lier avec notre cher frère Mr. Darby à Genève où tous deux se rencontrèrent, habitant alors dans cette ville, Mr. G. entendit parler Mr. Darby des vérités qui concernent la venue du Seigneur, la ruine de l'Eglise et la manière dont les enfants de Dieu devraient se réunir ensemble au milieu de cet état de choses, à savoir dans une séparation complète du monde et de tout système religieux qui a un autre fondement que Christ comme principe de rassemblement, en ne comptant que sur l'Esprit de Dieu qui a été donné à l'Eglise pour la conduire et la diriger dans toute la vérité jusqu'à ce que Jésus, son époux, vienne d'en-haut, pour la prendre et l'emmener là où Il est près de son Père, dans le ciel et en attendant ce moment béni vivre ici-bas avec Christ, qui est le seul soutien et l'espérance de l'Eglise pendant son pèlerinage sur la terre. Bien que ce frère Mr. G. n'a pas très bien compris et embrassé toutes ces précieuses vérités qui lui furent révélées plus tard plus pleinement ainsi qu'à plusieurs autres frères, cependant il avait un discernement suffisant de la vérité pour être gardé des horreurs de la dissidence et du nationalisme.

J'ai dit plus haut que Mr. G. continua l'oeuvre commencée par Mr. M. Il faudrait dire ici que tous deux s'engagèrent dans ce travail avec un grand zèle, sans penser à eux-mêmes mais se consacrant entièrement au service du Seigneur. C'est pourquoi le Seigneur les honora richement de ses bénédictions. Mr. G. fut entre les mains du Seigneur l'instrument béni de plus de 150 conversions dans l'espace de 18 mois à deux ans de sorte qu'il y eut dans les environs de Vernoux 250 à 300 personnes qui se tournèrent vers le Seigneur dans l'espace de 3 ½ ans! Il est vrai que Mr. G. fut, pendant la dernière année de la période dont je viens de parler, secondé par deux très chers frères Mr. Dorel et Mr. Pittet, le premier natif de l'Ardèche et l'autre de Suisse. Il y avait aussi un autre frère qui sans être complètement engagé dans l'oeuvre du Seigneur y travaillait aussi un peu. Ce frère était le précepteur et, tout en instruisant les enfants qui lui étaient confiés, il employait le reste de son temps pour le Seigneur. Pendant plusieurs années ce frère s'est consacré entièrement à l'oeuvre, après avoir abandonné son école. Depuis le début tous ces frères se sont limités à l'oeuvre d'évangélisation sans parler aux âmes de la position pratique de l'Eglise, si ce n'est quand des chrétiens leur posaient des questions à ce sujet. Mais la séparation eut lieu très naturellement dans les environs de

Vernoux. En voyant qu'il n'y avait, dans l'Eglise nationale, que des pasteurs inconvertis, tous rationalistes, les enfants de Dieu s'attachèrent naturellement à ceux qui leur avaient apporté la lumière de la vérité. Bien que les pasteurs nationaux, soit par haine, soit par jalousie, du haut de leur chaire, invectivèrent les fidèles serviteurs de Dieu, leur donnant toutes sortes de noms injurieux tels que séducteurs, faux prophètes, momiers, etc., les âmes qui avaient dans leur coeur expérimenté la régénération aimèrent mieux le mépris et l'opprobre que d'abandonner les serviteurs de Dieu et par dessus tout Jésus qui les avait sauvés de la mort éternelle. J'ajouterai que nos frères Moureton, Guignard, Dorel, Pittet et Chiese ont eu beaucoup à souffrir de la part du monde, mais particulièrement messieurs M., G., et D. ont été plusieurs fois très près d'être tués, souvent maltraités, mais Dieu les a toujours gardés d'une merveilleuse manière, leur donnant toute la force nécessaire pour poursuivre en dépit de tous.

Ce réveil si béni ne pouvait continuer sans qu'ils ne prennent la Cène du Seigneur. Plusieurs frères et soeurs parmi les premiers convertis en ressentaient d'ailleurs un ardent désir, mais ils ne savaient comment concilier la vérité avec l'émotion qu'une telle innovation produirait dans tous les esprits, soit dans la région, soit dans toute la France. Nos frères Guignard, Pittet et Dorel avaient bien embrassé cette vérité que seuls des chrétiens devaient rompre le pain. Monsieur M. n'était plus alors dans la région, sa maladie l'ayant obligé à abandonner l'oeuvre pour un temps. Mais je ne pense pas que ces frères étaient suffisamment affranchis pour avoir la liberté de rompre le pain simplement entre eux. Ils auraient aimé avoir un frère avec eux qui aurait reçu l'imposition des mains, mais il n'y en avait pas dans la région. Certains allaient voir un pasteur national qui leur semblait comprendre un peu le chemin du salut par la grâce et qui, lorsque l'occasion se présentait, parlait volontiers des choses de Dieu avec les chrétiens. Ces amis alors allèrent rendre visite à ce pasteur et lui proposèrent de venir à l'une de leurs réunions pour leur administrer la cène du Seigneur. Tout d'abord le pasteur consentit à la proposition de ces amis de se joindre à eux pour leur administrer la cène après avoir fixé le jour où cela aurait lieu.

Nos frères firent savoir aux chrétiens de la région la démarche qu'ils venaient de faire en rapport avec le pasteur national, et qu'ils avaient accepté d'aller tel jour à Roumezoux (nom du hameau où ils devaient se réunir) et que là le pasteur leur administrait la Sainte Cène. 130 ou 140 seulement rompirent le pain. Ceux qui le firent étaient les plus avancés et les plus affranchis.

Selon sa promesse le pasteur vint au rassemblement ainsi que sa femme et, après avoir fait une allocution au milieu de tous ces chers enfants de Dieu qui cependant n'étaient encore que de très petits enfants dans la foi, mais marchaient en simplicité et intégrité de coeur dans les choses qu'ils

connaissaient. Après avoir terminé son sermon le pasteur sortit de la salle dans laquelle les frères étaient assemblés et sa femme le suivit très peu de temps après. Un long silence s'écoula sans que l'on sache ce qui était advenu de lui ni ce qu'il pensait faire, lorsque, tout à coup, sa femme revint dire que son mari n'était pas bien et ne pouvait leur administrer la cène de notre Seigneur comme il l'avait promis. Nos frères, très étonnés d'une telle nouvelle commencèrent à voir que dans ce procédé il n'y avait pas toute la bonne foi qu'ils auraient pu attendre d'un homme qui était à la tête pour conduire les autres dans le droit chemin, et que, dans un sens, c'était se jouer des enfants de Dieu que de les laisser se rassembler pour les abandonner ensuite. Nos frères, d'abord très affligés de la situation, demandèrent au Seigneur de les diriger dans une si grande difficulté et ils ne furent pas longtemps à comprendre qu'ils pouvaient rompre le pain entre eux bien qu'il n'y eut pas de pasteur pour le leur distribuer. Nos frères Guignard et Dorel se levèrent, et, après avoir imploré la bénédiction du Seigneur sur le corps rompu de notre Seigneur et sur son sang, versé pour la rémission des péchés de plusieurs, ils passèrent le pain et le vin à tous les frères et soeurs qui étaient assemblés là, et 130 ou 140 personnes environ rompirent le pain ce jour là. Après la fraction du pain nos frères édifièrent l'assemblée par la lecture de la parole et par ce qui leur fut donné de dire pour la joie et pour la nourriture des chrétiens aussi bien que par plusieurs prières qui s'élevèrent de nombreux coeurs vers Dieu, l'origine et la source de toute grâce et de tout don parfait. Ce fut un jour extrêmement béni, tous les coeurs qui étaient là s'en retournèrent remplis de joie et de reconnaissance pour toutes les grandes choses que le Seigneur avait faites pour leur âmes en leur accordant le bonheur de commémorer la mort de celui qui les avait tant aimés, ayant donné sa vie pour eux.

Les pasteurs nationaux ayant entendu ce qui venait d'avoir lieu parmi les frères pensèrent que le moment était venu de décrier de toutes leurs forces la doctrine de la grâce qui, disaient-ils, tôt ou tard conduisait à la profanation des choses sacrées. Non seulement ils blâmèrent nos frères Guignard et Dorel et, depuis leurs chaires jetèrent l'anathème sur eux, mais ils écrivirent dans leurs journaux qu'une chose inouïe et monstrueuse venait d'avoir lieu dans le département de l'Ardèche à savoir qu'on avait permis à des laïques, un horloger et un cordonnier de distribuer la cène du Seigneur. Très tôt la chose fut connue dans toute la France et des chrétiens de différentes dénominations écrivirent chacun dans leurs journaux respectifs que la chose qui avait eu lieu en Ardèche n'était approuvée par aucun des leurs, mais qu'au contraire ils condamnaient de toutes leurs forces une chose aussi inouïe que des laïques administrant la cène du Seigneur; c'était à leurs yeux profaner la sainte communion. Ainsi nos frères ne furent pas seulement condamnés par le monde mais aussi par tous les chrétiens qui étaient les plus obstinément prévenus contre les frères, et maintenant encore il y en a qui sont très opposés à la vérité.

Mais ces frères bien-aimés avaient le Seigneur avec eux et Il les soutenait merveilleusement de telle sorte qu'ils purent endurer avec douceur et joie la honte et l'opprobre que leur témoignage à la vérité attirait sur eux. Notre cher frère Guignard était intimement lié avec deux ou trois excellents chrétiens de Genève, et, à ce moment critique, ces bien-aimés frères de Genève l'encouragèrent en lui faisant connaître la lumière qu'ils avaient déjà reçue relativement à la marche des frères. Cette correspondance fut un moyen béni entre les mains du Seigneur pour encourager nos frères d'Ardèche à avancer malgré tout.

Nous voyons par ce qui précède que nos frères s'engagèrent sur le chemin de la vérité très simplement, pressés plutôt par les circonstances que par la lumière qu'ils avaient de la vérité, mais la grande opposition qu'ils rencontrèrent de la part des chrétiens les conduisit à sonder les Ecritures à ce sujet. A cette époque parut un traité intitulé "sept essais sur les prophéties non accomplies". Ce traité était écrit par Mr. Barbey ou plutôt c'est lui qui, au moyen de plusieurs articles tirés du "Christian Witness" (un périodique des frères en Angleterre à cette époque), traduisit en langue française de nombreuses vérités, mais qui n'étaient pas exposées très clairement dans cet ouvrage. Mr. Barbey lui-même connaissant peu les sujets qui y étaient traités. Cependant ce traité fit du bien, en particulier en rapport avec la venue du Seigneur qui y est clairement annoncée. Très peu de temps après un traité intitulé "Sur la formation des Eglises" fut publié par Mr. Darby. C'est le premier traité que Mr. Darby écrivit en langue française. Dans ce petit traité Mr. Darby expose le chemin dans lequel les chrétiens ont à marcher de nos jours, au milieu de l'état de ruine dans lequel l'Eglise de Dieu se trouve sur la terre. Cette petite publication arriva très à propos et produisit beaucoup de bien parmi ceux qui avaient commencé à avoir un aperçu de la vérité mais qui n'avaient pas encore bien tenu compte de la différence qu'il y a entre un chemin qui n'a que le Saint-Esprit pour guide et un chemin tel que tandis que ceux qui le suivent disent qu'ils désirent être dirigés par le Saint-Esprit, ils placent prudemment un homme à leur tête pour les diriger, montrant par là qu'ils ne croient pas que le Saint-Esprit est suffisant pour guider l'Eglise, ce qui est mépriser la personne du Saint-Esprit.

Les principes exposés dans ce traité de Mr. Darby fortifièrent les frères dans le chemin dans lequel ils s'étaient engagés par la foi comme Abraham, ne sachant où ils allaient, si ce n'est qu'ils obéissaient à la Parole. Maintenant ces frères bénissent le Seigneur de les avoir conduits d'une manière si tendre dans le chemin de la vérité; vérité, je n'en doute pas, révélée par Dieu à son Eglise de nos jours pour la préparer à rencontrer Jésus qui viendra bientôt du ciel pour la chercher et la séparer tandis qu'elle l'attend de tous les systèmes que la chair et la sagesse de l'homme ont créés.

Le grand bruit que les adversaires firent à propos de ce dernier événement éveilla dans l'esprit de beaucoup de chers enfants de Dieu la pensée d'examiner si ces frères d'Ardèche, si décriés par toute la France, n'étaient pas, après tout, dans la vérité. Plusieurs membres actifs de sociétés commencèrent à éprouver des doutes sur les façons d'agir de ces sociétés; ceux-ci écrivirent à nos frères pour leur demander une explication du pas qu'ils venaient de faire; beaucoup parmi les plus fidèles d'entre eux, qui avaient les consciences les plus délicates, avaient longtemps souffert sous le joug de l'homme et leurs consciences les reprenaient de recevoir un salaire fixe de la part des hommes pour la proclamation de l'évangile. Ils comprenaient que ce plan était en contradiction directe avec la parole de Dieu qui ne mentionne nulle part ni sociétés ni comités pour la diffusion de l'évangile. Beaucoup de ces chers frères employés jusqu'alors par des sociétés furent éclairés au sujet de la marche de la foi et préférèrent abandonner un salaire à violer leurs consciences par de faux raisonnements.

Ils quittèrent donc la société à laquelle ils appartenaient et se joignirent à nos frères pour travailler en accord avec eux, se confiant entièrement dans le Seigneur pour leurs besoins temporels. Ceux-ci furent autant d'ouvriers supplémentaires que le Seigneur avait conduits au milieu des frères pour accomplir une grande oeuvre en France. Jusqu'alors l'oeuvre avait été limitée au département de l'Ardèche, mais, grâce à cette augmentation de nos membres, il fut possible de travailler tout de suite dans plusieurs départements. Tous ces frères rencontrèrent partout une forte opposition, mais le Seigneur était avec eux et travaillait avec puissance par leur moyen. Partout où le Seigneur dirigeait leurs pas il y avait un nombre considérable de conversions et de nombreux rassemblements furent formés en peu de temps comme ceux de la région de Vernoux. Le département le plus béni après l'Ardèche fut celui du Gard où les frères Grégoire et Louis commencèrent à travailler. A partir de ce moment-là plusieurs frères ont travaillé dans ce département avec une grande bénédiction et, loué soit Dieu, à l'époque actuelle sa bénédiction continue à reposer sur le travail des frères. La Drôme est aussi bénie. Les frères y ont travaillé avec succès en beaucoup d'endroits et y ont aussi tenu beaucoup de réunions. La Haute-Loire, département limitrophe de l'Ardèche, est aussi une région de France très bénie, où il y a beaucoup de grands rassemblements et, ici et là, des âmes ajoutées au Seigneur. Le département des Basses Pyrénées en est aussi un où les frères ont été bénis. Notre frère Barbey, malade en ce moment, fut le premier à y annoncer la vérité et, depuis, beaucoup d'autres y ont travaillé avec bénédiction. Le département du Doubs en est aussi un où les frères ont été grandement bénis; dans l'espace de deux ou trois ans 200 conversions au moins ont eu lieu par leur intermédiaire. Maintenant le nombre de ceux qui se réunissent dans ce département doit être d'environ 400.

Il y a des rassemblements de frères dans d'autres départements tels que ceux du Lot et Garonne, de l'Hérault, de l'Isère, etc. En bref il y a en France 80 à 90 rassemblements des frères et 30 frères qui travaillent particulièrement à l'oeuvre. Nous ne pouvons ni prier Dieu, ni désirer trop ardemment qu'Il suscite des ouvriers fidèles pour son Eglise de nos jours. Ce grand pays de France en a grand besoin, car il y a en ce moment une oeuvre d'évangélisation extrêmement intéressante, et cela en plusieurs endroits. En Suisse également il y a beaucoup à faire et le Seigneur y travaille comme en France d'une manière remarquable. Prions que Dieu préserve et ses ouvriers et l'oeuvre qu'Il leur a confiée, sachant que c'est l'oeuvre de notre Père et qu'elle doit être chère à chacun de nous.

ANNEXE 4

Lettre testamentaire inachevée d'Albert Dentan.

"Instructions pour ma famille, après mon départ de ce monde.

Ma chère femme et mes chers enfants,

Me sentant de nouveau si affecté dans ma santé, et ne sachant ce que Dieu pourra en ordonner au sujet de ma vie, je désire vous faire part de mes sentiments et de mes désirs, dans ce moment suprême.

Ce que j'écris ici n'est point un acte testamentaire proprement dit. Ce n'est que l'expression de ce qui me semble juste et équitable; je m'attends bien que vous vous y soumettiez tous volontairement.

D'abord je tiens à rendre grâce en tout premier lieu à mon tendre et bon Père céleste, pour toutes les faveurs si miséricordieuses et si longtemps continuées qu'Il a répandues sur moi et sur ma maison, pendant tant d'années. Je n'ai eu que Lui pour appui pendant ma vie et j'ai fait l'expérience bénie qu'Il a toute ressource en ses mains et toute grâce dans son coeur pour prouver tous les avantages nécessaires à ceux qui s'attendent à Lui en vérité: amis, parents, forces et secours dans les détresses. Mais la grâce par excellence pour laquelle je pourrai le bénir à toujours dans les cîmes, c'est la connaissance de son amour envers moi et du grand salut que Jésus m'a procuré par son oeuvre si excellente. Qu'il soit donc béni à toujours dans mon coeur; c'est le sentiment qui demeurera le dernier dans mon âme, lorsqu'il m'appellera à franchir les limites de cette création pour entrer dans le ciel.

Je désire qu'il vous accorde à vous tous, mes chers enfants, cette faveur inexprimable, afin que nous puissions avoir l'espérance fondée de nous retrouver tous ensemble dans la félicité éternelle; c'est ce que je lui ai toujours demandé pour vous, dans une sollicitude pour notre salut, et que je ne cesserai de lui demander jusqu'à la fin de mes jours.

En me perdant, vous perdez un ami, bien attaché sans doute, mais il vous en restera un autre, le meilleur et le plus puissant de tous, si vous savez profiter de son amitié. Je vous dois aussi toute ma gratitude, mes chers enfants, pour les témoignages d'affection et de dévouement que vous m'avez toujours montrés. Et toi, ma chère amie, comment me serait-il possible d'exprimer mes sentiments de reconnaissance pour la si tendre et si persévérante amitié que tu m'as toujours accordée. Elle a été bien partagée, tu peux bien le croire, et c'est surtout dans nos jours de détresse, qu'elle a plus particulièrement éclaté par nos supplications mutuelles au trône de la grâce. Le moment vient bientôt, où hors de la misère, nous pourrons avec joie nous entretenir avec liberté de toute la miséricordieuse bonté de Dieu envers nous pendant notre vie terrestre, mais en

attendant ce jour béni, permets moi en te quittant pour un petit moment, de te serrer la main en esprit, en te disant: Merci! ma chère et digne compagne.

Mais il faut maintenant que je tourne mes pensées vers d'autres sujets. D'abord quand mon âme aura été retirée d'ici bas, je désire que vous attendiez, si possible, deux fois 24 h. avant la sépulture. Je dis, si possible, car cela dépendra de l'état de l'atmosphère et de celui de mon physique. C'est votre sagesse qui décidera de tout cela.

Je désire aussi que vous achetiez au cimetière un petit morceau de terrain (2 mètres) avec jouissance pour dix ans, comme je l'ai fait pour notre chère Marie. Vous me placerez, non à côté, puisque la place est déjà occupée, mais sur la même ligne. Du reste je demeure opposé à tout signe de distinction extérieure, comme pierre tumulaire; la seule chose que je supporterai c'est si vous voulez une petite barrière d'un pied de haut tout autour, simplement comme mémorial de la place.

Je regarderai comme une grande faveur de mon Dieu, s'il se trouve à proximité d'ici, sans aller chercher trop loin, un frère doué, capable, comme l'était le frère Vialet pour la sépulture de notre Marie, d'annoncer la Parole sur ma tombe. Dieu peut nous accorder cette grâce. Mais je ne désire pas qu'on aille chercher trop loin, il y a bien plusieurs frères dans la localité dont le témoignage pourrait être béni. Que tout se fasse en simplicité.

Quant à nos petits fonds de biens terrestres, il est nécessaire que j'en dise un mot.. Mes chers enfants, vous avez votre mère qui est âgée, et de plus infirme. Je n'ai pas besoin de la recommander à votre affection et à vos soins; c'est ce que vous avez toujours fait, et je me plais d'en rendre ici un éclatant témoignage.

Je vous ai souvent exprimé que je ne voudrais pas que sur la fin de ses jours, elle vint à manquer du nécessaire dont elle a joui jusqu'ici. Je ne pourrais soutenir cette pensée sans la plus vive angoisse.

Mon intention très précise est qu'elle puisse continuer à jouir de tous nos petits fonds sans dérangement de nos habitudes précédentes, et cela jusqu'à la fin de ses jours. Vous avez tous, plus ou moins les moyens de gagner votre vie; mais votre mère, si je lui ôtais la part qui me revint de l'ensemble de nos fonds, votre mère ne manquerait d'en être extrêmement gênée.

J'avais eu l'idée de lui donner par testament ma portion, mais la loi s'y opposant, et de plus frappant de droits énormes la minime part que j'aurais pu lui léguer, il m'a fallu chercher un autre chemin, sans nuire à la conscience. Voici donc ce que je fais à cet égard:

- Notre petit avoir se compose:*
- 1/ d'un mobilier.*
 - 2/ d'un bon au Crédit Lyonnais 5500 F.*
 - 3/ de 15 obligations Paris L. M.*
 - 4/ d'un petit compte de dépôt variable.*
 - 5/ de quelques immeubles à Orange.*

D'après notre mariage, tout cela se partage par moitié pour faire à chacun votre part respective; sauf le n° 5 qui étant un héritage venu à votre mère après notre mariage, demeure sa part intégralement. Je ne crois pas me tromper en disant cela. Il ne reste donc que les 4 n° précédents.

1/ Pour le mobilier, avant tout partage ou évaluation, je prie chacun de vous de reprendre les objets que vous avez eu l'obligeance de me donner et que je n'ai jamais considéré que comme un prêt. Je ne fais que vous rendre à chacun ce qui vous appartient et j'y ajoute mon plus grand merci pour votre bonne affection. Vous ferez faire une évaluation convenable et modérée des objets restants pour les droits de mutation. Si dans vos arrangements vous pouvez réserver le piano pour Jenny puisque c'est pour elle qu'il fut acheté et qu'elle seule peut s'en servir, vous ferez bien.

2/ Quant au Bon, comme il est facultatif pour moi de le tirer à toute époque, et d'en faire l'usage qu'il me convient, sans que la loi s'y oppose, je déclare retirer ce billet avant ma mort, en sorte qu'il n'ait point à paraître pour les droits de successions ensuite. Et quant à son placement, voici l'usage que j'en fais de mon vivant. D'abord j'en prélève la somme de 5000 F. qui proviennent de l'héritage de l'oncle et que je rends intégralement à votre mère. Ensuite du restant, j'en retranche la somme de 500 F. que je donne en mains propres à Jenny pour le service qu'elle a fait à la maison depuis la mort de Marie. Je la remercie bien de son bon service et de sa compagnie, et je la prie bien de ne pas considérer cette petite somme, si insuffisante, comme un paiement, mais simplement comme un petit souvenir de mon affection pour elle, en retour du soin envers moi. Il est clair que cette somme ne doit pas être comptée, lorsque vous ferez plus tard le partage de nos affaires.

Si après ces deux prélèvements, il reste quelque chose, je l'ajoute à l'argent que nous avons en mains pour le service de la maison, et en particulier pour les frais de la sépulture.

3/ Pour les 15 obligations, en dépôt chez Samuel, ... (J'attends la lettre de Samuel le soir, en réponse à la mienne)."

INDEX DES NOMS

Abel: 33
Arnoux: 84
Badiou: 31
Barbey: 7, 10, 33, 78, 164, 166
Bellett: 154
Ben Ezra: 25
Bengel: 25
Bettex: 34, 73
Blanc: 36
Boissier: 54
Boissy d'Anglas: 99
Bonnard: 43
Bourbon: 30
Boyer: 43, 45, 78, 105
Bréguer: 19, 22
Brenton: 58
Brochier: 33, 112, 115
Bulteel: 151
Campbell: 70
Chabal: 43
Charra: 139
Chartier: 98
Chaudier: 121
Chièse: 21, 103, 162
Cluzel: 84
Cook: 21
Copona: 22
Coxwell: 19, 58, 115
Cronin: 156, 158
Darby: 21, 47, 56, 59, 70, 91, 103, 149, 159, 164
Dautheville: 41
Decoppet: 104
Deletra: 20
De Mars: 88
De Pressensé: 61
De Sainte Colombe: 9
Deournez: 14
Digonnet: 31
Dorel: 21, 34, 87, 114, 161
Drummond: 152
Durand: 80
Elfenbein: 22
Eynard: 61, 83, 114
Fabry: 132
Favez: 18, 21, 55, 85
Fayard: 34, 80
Flaissières: 43
Frontin: 23
Gay: 116
Genot: 22
Grand: 136
Grégoire: 166
Groves: 155, 159
Guers: 18
Guignard: 18, 21, 103, 137, 161
Guinand: 73
Haldane: 16, 152
Hall: 70, 158
Harris: 70, 72, 151, 159
Hartmann: 127
Héritier: 19, 21
Herzog: 28, 91
Hutchinson: 155
Irving: 25
Kelly: 93
L'Huillier: 18
Laroue: 7, 88, 111, 122
Lautz: 106
Ledin: 37
Mackintosh: 59, 160
Masse: 87
Mathieu: 27
Meuron: 22
Meylan: 19, 22, 48, 87, 103, 116
Miller: 25
Monod: 16
Moula: 19, 22, 48, 87, 103, 116
Mouretton: 16, 20, 34, 54, 103, 114, 160
Mourgue: 43
Muller: 70, 92
Newton B. W.: 70, 151
Newton I.: 25
Noël: 76
Olivier: 88
Olivier H.: 16
Parnell: 157
Parrot: 84
Pelou: 116
Penel: 103
Perier: 119
Picq: 17, 104, 121, 136
Pittet: 161
Ponge: 54
Pyt: 152
Raven: 75
Reconnet: 119
Recordon: 60
Reymond: 18, 20, 27
Ricard: 114
Riou: 30, 116
Revel: 35
Rochat: 18, 22
Roche: 136
Rodet: 37
Rossier: 60
Roussillon: 27
Royer: 132
Rutherford: 26
Saüs: 22
Schüttel: 18, 59, 80, 87, 110, 116
Sivel: 114
Stanley: 61
Stokes: 156
Taylor: 76
Taze Russel: 26
Thévard: 27
Tracol: 19, 116
Trotter: 73
Vey: 19, 22
Violet: 19, 85, 137, 168
Vierne: 19
Vigier: 16
Wesley: 7, 25
Wigram: 59, 70, 87, 158
Wilcox: 152

TABLE DES MATIERES

Introduction.	5
Une famille d'exilés.	14
Origine des Dentan.	
La jeunesse d'Albert Dentan.	16
Le début des assemblées de frères.	18
Le millénarisme.	24
Dentan et la question millénariste.	26
Combovin 1845-1852.	32
Le Vigan 1852-1855.	33
Saint-Etienne 1855-1858.	37
La communauté darbyste.	40
La reconnaissance des autorités.	
La lettre à Benjamin.	50
Les liens doctrinaux avec l'étranger.	56
Relation avec les autres protestants.	62
Introduction au principe d'exclusion.	69
Dentan et la question de Bethesda.	71
Les divisions après la mort de Darby.	75
La Discipline huguenote.	78
Solidarité entre les frères.	85
Vie politique et protestantisme.	87
Les darbystes face à la politique.	91
Les lectures "politiques" de Dentan.	93
Dentan et la politique.	99
La vie quotidienne des Dentan.	103
La fonction d'instituteur.	
L'ouverture du pensionnat.	105
Dentan, un pédagogue ouvert.	108
Les ressources matérielles.	111
Les dons et aides diverses.	113
Les relations à l'argent chez les Dentan.	116

Les gens de maison.	119
La maladie de Mme Dentan.	123
Mort et enterrement.	135

Conclusion.	139
--------------------	-----

Bibliographie.	146
-----------------------	-----

Annexe.	
Biographie de Darby.	149
Le début des assemblées en Angleterre.	154
Le début des assemblées en France.	160
Lettre testamentaire d'Albert Dentan.	167

Index des noms.	170
------------------------	-----

Dépot légal 3^{ème} trimestre 1991
Achevé d'imprimer à compte d'auteur
C. Maillebouis 43520 Le Mazet Saint Voy
Edité à 500 exemplaires
Imprimerie Roux 43190 Tence

En 1990, un premier livre abordait les origines du mouvement de dissidence religieuse au sein de l'Eglise réformée de la "Montagne". Ce terme désignant grossièrement les cantons de Tence, de Fay, en Haute-Loire et le canton de Saint-Agrève en Ardèche, où la population protestante est majoritaire.

La réflexion portait alors sur la période 1820-1845, qui voyait la création au Riou, petit hameau de la commune de Saint-Voy (aujourd'hui Le Mazet Saint-Voy), dans le canton de Tence, d'une nouvelle Eglise indépendante de l'Eglise Réformée officielle et qui par ce fait ne bénéficiait pas des libéralités de l'Etat. De nombreux conflits d'intérêts en découlèrent.

Cette étude s'arrêtait au moment où une deuxième séparation prenait naissance dans cette nouvelle Eglise du Riou. En effet, son pasteur Albert Dentan découvre peu à peu le mouvement anglais des assemblées de frères dont Darby fut un infatigable propagateur. Il quitte alors son Eglise, pour travailler suivant sa nouvelle perception théologique et entraîne avec lui un certain nombre d'habitants du plateau. Les premières réunions "darbystes" voyaient ainsi le jour.

Ce nouvel ouvrage se donne pour but, en suivant la correspondance très riche de ce "pasteur", d'étudier ce phénomène qui marque encore profondément notre pays.

Cet exemplaire est le

(sur 500 ex. édités). 130 F.